

# Bonheur méconnu

Mary Floran



PRIX :

1fr 50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

## Les Publications de la Société Anonyme du " Petit Echo de la Mode "

# LE PETIT ECHO DE LA MODE

parait tous les mercredis

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro (0 fr. 30)

Deux romans paraissant en même temps. Articles de mode. Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## ABONNEMENTS

France, six mois: 8 francs; un an: 15 francs; Etranger: 28 francs.

## *La Mode Française*

Parait chaque semaine. Prix : 0 fr. 50 ; franco : 0 fr. 60.

Abonnement : un an, 24 francs; Etranger, 35 francs.

## **LISETTE, Journal des Petites Filles**

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

# **GUIGNOL, Cinéma des Enfants**

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

## LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons.

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur  
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

# La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de :: :: qualité morale et ce qualité littéraire. :: ::  
Elle publie deux volumes chaque mois.

## Volumes parus dans la Collection :

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. — 56. *Monette*.  
 Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume...* — 40. *Chemin montant*.  
 Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*  
 Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grattenne*.  
 Louis d'ARVERS : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Chaperon*. (Adaptés de l'anglais.)  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 Lucy AUGE : 112. *L'Heure du bonheur*.  
 Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.  
 Emile BERGY : 130. *Irène*.  
 Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage*.  
 Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.  
 Marie Anne de BOVET : 24. *Veuve blanc*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et vibrer*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.  
 Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancélise*.  
 A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chenille*.  
 H. de COPPEI : 53. *La Filleule de la mer*.  
 Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible lien*. — 48. *Le Chevalier clairvoyant*. — 60. *L'Algue dor*. — 79. *La Belle Histoire de Maguclonne*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.  
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.  
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.  
 Jean FID : 116. *L'Ennemie*.  
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*.  
 Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.  
 Claire GENIAUX : 12. *Un mariage "in extremis"*.  
 Pierre GOURDON : 89. *Aimez Nicoll* ! 140. *Accusé !*  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.  
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Raneaux*.  
 Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)  
 J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.

(Suite au verso.)

**Volumes parus dans la Collection (Suite).**

- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*  
L. de KÉRANY : 10. *La Dame aux genêts.* — 16. *Le Sentier du bonheur.* — 43. *La Roche-aux-Algues.* — 131. *Pignon sur rue.*  
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret à la forêt.*  
Renée LA BRUYERE : 105. *L'Amour le plus fort*  
Eveline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette.*  
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le fid.*  
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.*  
Hélène MATHERS : 17. *A travers les setges.*  
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Bellimère.* — 135. *Chimère et Vérité.*  
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret.*  
B. NEULLIÈS : 7. *Tante Gertrude.* — 128. *La Voie de l'amour.*  
Claude NISSON : 13. *Intruse.* — 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*  
Baronne ORCZY : 84. *Un Serment.*  
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une bave.*  
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt l'argent.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adapté de l'anglais.)  
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embaisée.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Mol.*  
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*  
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou volant.*  
Jean THIÉRY : 46. *Victimes.* — 59. *Le Roman d'un vieux garçon.* — 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi* — 138. *A grande vitesse.*  
Marie THIÉRY : 23. *Bonsoir, madame la Lune.* — 38. *Au delà des monts.* — 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Final de la symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettale.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.*  
André VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours.* — 39. *L'Idole.* — 44. *La Tartane amarrée.* — 72. *L'Étoile du lac.* — 94. *La Fleur d'amour.* — 118. *Le Hibou des ruines.*  
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*

**EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".**

**REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.**

**Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".**

**Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.  
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.**

**Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25**

C92627

MARY FLORAN

# Bonheur méconnu



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Echo de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV)

BRITISH  
MUSEUM

# Bonheur méconnu

---

## I

C'était par une de ces tièdes journées où Mars, faisant trêve à ses averses, semble prendre plaisir à nous persuader qu'il amène le printemps : quitte à éclater de rire le lendemain, le traître, devant les fenêtres subitement refermées, les ombrelles renisées au fourreau et les robes claires, sorties pour un jour des armoires, promptement resserrées de nouveau sous la menace de ses giboulées.

Mme Guy d'Arracand était assise au jardin, et, près d'elle, sous l'entrelacement des rameaux d'une séculaire avenue de marronniers où éclataient les premiers bourgeons, jouaient ses deux petites filles, Françoise et Jacqueline, suivies par l'œil vigilant d'une robuste nourrice bourguignonne qui tricotait en se promenant à grands pas.

Mme d'Arracand avait sur les genoux un livre qu'elle ne lisait pas, et ses beaux yeux bleu pervenche étaient perdus plutôt dans le vide d'une rêverie que dans le vague du large horizon que lui offrait le parc du Muttoir. C'était

une femme de vingt-cinq à trente ans, blonde, fine, élégante, distinguée, une vraie fleur rare, mais aussi une véritable plante de serre chaude. C'était, du moins, la comparaison qui se présentait tout de suite à l'esprit, en voyant sa taille mince et souple comme un roseau, et si bien proportionnée que, quoique petite, elle ne le paraissait pas, ses pieds et ses mains d'enfant et sa tête blonde, toute menue, comme celle des miniatures du siècle passé. Mais sur cette incontestable beauté une sorte de voile jeté en atténueait l'éclat : c'était un air de profonde mélancolie qui éteignait la lueur du regard, ridait le front pur et contractait la bouche rose dans un pli d'amertume et de désillusion, qui faisait retomber ses coins en une expression de désenchantement et d'abattement, jurant absolument avec la jeunesse radieuse du visage.

Mme d'Arracand était triste, mortellement triste, cela se lisait clairement sur sa physionomie mobile, et elle inspirait, de ce chef, autant de pitié que d'admiration, en même temps qu'elle éveillait une sorte d'intérêt curieux : on se demandait quel coup du sort avait pu frapper cette jolie tête, qui semblait créée pour le bonheur, comme les belles fleurs pour le soleil qui les fait épanouir.

Avait-elle donc perdu quelque être cher ? La robe de couleur claire dont elle était vêtue n'en permettait pas l'hypothèse. Sa maternité, triomphante dans les deux adorables fillettes qui jouaient à quelques pas d'elle, ne laissait pas supposer non plus que ce fut de ce côté que l'épreuve l'avait atteinte. Sa présence dans ce parc bien tenu, en face d'une habitation spacieuse, sa mise élégante, ne pouvaient faire

admettre qu'elle fût aux prises avec quelques-unes de ces difficultés d'argent, si lourdes, parfois... Son teint blanc, frais, rose, ne témoignait pas que sa santé pût lui causer quelque souci. Ne lui en découvrant aucun, il fallait bien se tourner vers son mari, et, logiquement, l'accuser. Sans doute, Mme d'Arracand était malheureuse en ménage...

Elle ne lisait toujours pas et s'abandonnait de plus en plus à sa molle et mélancolique rêverie. Tout à coup un bruit de pas lui fit détourner la tête, un homme d'environ trente-cinq ans, grand, brun, vigoureux, très beau avec l'expression franche et hardie de son visage et la bonté de son sourire, était derrière elle. L'apercevant, la jeune femme eut un mouvement nonchalant et lassé et étendit les bras en personne qu'on réveille.

— Vous, Guy, dit-elle d'un ton dolent, et d'où venez-vous par là?

— Mais du bois, ma chérie, répondit le nouveau venu avec bonne humeur, du bois où je suis allé marquer la vente de haute futaie, je vous l'avais dit avant de partir.

— C'est possible, je n'ai point fait attention ; et qu'est-ce qui vous rend si joyeux ?

— Rien de spécial, cette belle journée, le printemps qui revient, la joie de vivre qu'on sent en soi au renouveau.

— Que vous voilà poétique !

— Peut-être encore une cause qui, elle, ne l'est guère : j'aurai cette année une vente de bois importante ; si elle se réalise bien, je pourrai, madame, vous offrir un petit voyage aux eaux ou à la mer, à votre choix.

— Pourquoi faire luire à mes yeux un espoir

qui ne se réalisera pas? Vous savez bien que nous n'avons jamais la chance de pouvoir nous accorder ces distractions-là!

— Il ne faut qu'une fois, répondit M. d'Arracand sans se départir de sa gaieté.

Et, s'avancant vers l'avenue où les enfants prenaient leurs ébats :

— Eh bien, Françoise, Jacqueline, appela-t-il, on ne vient donc pas embrasser son papa, aujourd'hui?

A cette voix, les deux fillettes, qui, tout absorbées par leurs jeux, n'avaient pas vu venir leur père, accoururent vers lui et se suspendirent à ses bras, à son cou, dans les démonstrations de la plus vive tendresse.

M. d'Arracand les caressa quelques minutes avec cette complaisance attendrie qu'ont les jeunes pères pour leurs petits enfants, puis, les laissant à leur bonne, il retourna vers sa femme, qui n'avait pas quitté son attitude songeuse.

— En voilà, lui dit-il, que le retour du printemps égaie, et vous ne les accuserez pas de faire de la poésie! Mais vous-même, dites-moi, par ce beau soleil, ne vous sentez-vous pas le cœur plus léger, les idées plus gaies?

— Grand Dieu! non, la température n'a pas sur moi une telle influence; l'été, l'hiver, que m'importe?... Ma vie n'est-elle pas toujours la même?

— Non, fit doucement M. d'Arracand, pendant la belle saison vous pouvez sortir plus aisément, vous promener...

— Oh! voir le parc du Muttoir ou les rues du village sous la neige ou sous les fleurs, cela m'est bien indifférent!

— Soit ; mais l'été ramène autour de nous quelques voisins, et votre isolement en est un peu diminué.

— Des voisins ! Les de Samy, qui rentrent après le Grand Prix, partent en juillet pour les eaux, reviennent à peine pour la chasse et se sauvent aux premiers frimas?...

— Mais les Lanibersalle, les de Fraisanville.

— Les Lambersalle sont assommants, vous le savez bien, et la visite que j'échange avec eux, par convenance, une fois par an, m'est une insupportable corvée. Les Fraisanville sont plus agréables, mais ils demeurent si loin !

— N'avez-vous pas des chevaux ?

— Je ne dis pas, mais c'est payer bien cher le plaisir d'une visite de quelques minutes que de l'acheter par une route de trente-deux kilomètres, aller et retour, dans un chemin poussiéreux ou fangeux, mais abominable en tous temps.

— Que voulez-vous... à la campagne, si l'on tient à voir quelqu'un, il faut bien passer par ces inconvénients.

— Je le sais surabondamment. Ah ! les relations de la campagne ! D'abord elles vous sont imposées : impossible de vous choisir quelques amis, de vous créer un petit cercle à votre goût ; il faut vous contenter des personnes que le hasard a installées dans vos environs, vous fussent-elles même antipathiques, ou bien vous condamner à ne voir âme qui vive ; et trouvez-vous, parmi elles, quelques personnes à votre gré, comment jouir de leur société si elles sont un peu distantes de vous?... Vous y allez à quatre ou cinq reprises, vous les voyez deux ou trois fois par an, au plus, car, de si loin,

n'étant jamais au courant de leurs déplacements, vous ne les rencontrez pas toujours.

— Il y a un moyen sûr de se trouver, c'est de recevoir à dîner.

— A dîner ! voilà encore une chose pratique lorsqu'on a quatre lieues à faire pour rentrer chez soi ! Il faut partir dès la dernière bouchée, sous peine de voyager toute la nuit ; ils sont si agréables, ces retours nocturnes ! Ils me font, pour ma part, mourir de peur, je crois toujours voir des brigands derrière chaque buisson.

— On va déjeuner, alors.

— Oui, plutôt, mais il faut se lever dès l'aube pour être prête à partir à l'heure, et vous savez comme j'ai des goûts matineux ! Tout cela offre tant de difficultés que je préfère, à tout prendre, ne jamais sortir.

Et comme son mari se taisait, Mme d'Arracand continua :

— Et puis, quand on accepte des invitations, il faut les rendre ; et pour une pauvre maîtresse de maison, quelle complication de recevoir à la campagne ! On n'a sous la main aucune ressource, il faut tout faire venir, et quel résultat quand votre commande n'arrive pas conforme ! Sans compter la difficulté de réunir quelques personnes ; forcément il faut toujours mettre ensemble les mêmes visages ; qu'une famille, au dernier moment, ne puisse venir, impossible de trouver des remplaçants, la réception est manquée. Non, voyez-vous, Guy, je ne puis me réjouir du beau temps à cause du voisinage qu'il nous rameute, car le monde aux champs, cela n'est pas possible.

— Alors, ma pauvre amie, reprit M. d'Arracand un peu maussade, on s'en passe...

— C'est ce que je fais, il me semble.  
— Oui, mais vous en souffrez.  
— Qu'importe, si je ne m'en plains pas?  
— Il m'importe et beaucoup de vous voir malheureuse, ma chère Madeleine, repartit M. d'Arracand ; c'est un crève-cœur pour moi, croyez-le bien, de ne pouvoir vous donner une vie selon vos goûts, et je passerais dans l'eau et dans le feu, s'il ne fallait que cela pour vous l'assurer... Mais le moyen ! Quand je vous ai épousée, je ne vous l'ai pas caché, c'est pour nous une nécessité d'habiter le Muttoir...

— Oh ! mon ami, je ne vous accuse pas ! Je savais parfaitement, en m'unissant à vous, l'existence qui m'attendait ; seulement les illusions de la jeunesse font voir tout en rose ; je n'avais jamais vécu à la campagne que quelques jours par occasion, chez des amis ; ne lui connaissant que ce côté, le plus riant, je ne lui en croyais point d'autre et je ne pouvais m'imaginer ce que c'est que d'y passer, non seulement toute une année, mais dix, mais vingt années, mais toute son existence !...

— Pourtant, Madeleine, si vous vous en souvenez, les premiers temps de notre mariage, notre retraite, qui, à moi, n'est toujours chère, ne vous semblait pas si austère ?

— Je crois bien, le nouveau ! l'inconnu ! Et puis, franchement, où ne se trouverait-on pas bien, au début d'une union, avec un compagnon aimé ?

— Ce compagnon n'est-il donc plus aimé, Madeleine ? — fit M. d'Arracand avec un accent doux où se peignait toute sa tendresse.

— Plus aimé ! Quelle folie, Guy, vous ne le

pensez pas. Mais vous serais-je moins attachée ou moi-même vous plairais-je moins parce que quelques relations, quelques circonstances de la vie extérieure viendraient, aux heures d'ennui, se mettre entre nous? Ne le croyez pas, nous aurions plus de plaisir à nous retrouver après avoir été séparés, nous nous aimerions mieux après avoir subi les banalités du monde; ensin, mon ami, s'il est vrai que les hommes apprécient leur femme d'après la somme de légitime orgueil et d'amour-propre satisfait qu'elles peuvent leur procurer, je crois, fit la jeune femme avec un mouvement de tête coquet et un sourire consiant qui éclairèrent sa beauté d'un fugtif éclat, que je pourrais encore ne rien perdre à retourner dans le monde avec mon mari.

— Ah! le monde, voilà! reprit M. d'Arracand, les succès auxquels vous étiez habituée, ma belle Mad, que vous retrouveriez demain si l'on vous revoyait! Mais pouvez-vous tant les regretter? Ne devez-vous pas être, au contraire, un peu blasée sur eux et en avoir reconnu depuis longtemps l'inanité? Ne me donnez pas le prétexte de l'influence qu'ils pourraient avoir sur mon attachement pour vous: outre qu'il est de ceux qui ne changent point, je ne suis pas, vous le savez, de la catégorie des gens auxquels il faut un mot d'ordre pour aimer et pour admirer, je sais régler personnellement mes suffrages et mes affections; j'aurais plutôt le sentiment contraire, celui de jouir tout seul des mérites et des charmes d'une femme que je ne partage avec personne... C'est-à-dire, ajouta le jeune homme, au geste de protestation de Madeleine, que je ne partage pas avec les

vaines flatteries, les basses adulations, les admirations indiscrètes.

— Oh ! oh ! fit la jeune femme souriant, voilà qui sent le jaloux d'une lieue !

— Ah ! ne riez pas ! reprit Guy, qui s'attristait peu à peu, à mesure que l'entretien s'avancait, je vous jure que tout cela n'est pas gai ! Avoir une compagne que l'on aime tendrement et, malgré tous ses efforts, ne pas pouvoir réussir à lui donner le bonheur !

— Vous allez trop loin, Guy, riposta la jeune femme, toute remuée par ce cri du cœur, je ne me plains pas de n'être point heureuse avec vous, je trouve seulement ma vie un peu sérieuse.

Mais son mari ne l'entendait pas ; tout à sa pensée, il poursuivait :

— Et comment changer cette situation ? Nos ressources ne nous permettent pas, sans compromettre l'avenir de nos enfants, d'avoir cette double installation, ville et campagne, que vous souhaiteriez. Certes, si je pouvais vendre le Muttoir, j'aurais de quoi vous offrir un logis confortable, mais, outre que je n'ai pas le droit moral, selon les volontés de mon père, de m'en défaire, vous seriez la première à vous opposer à ce que cette propriété de famille passât en d'autres mains. La louer, vous savez que nous l'avons essayé vainement ; ce serait trop diminuer nos revenus, sans compensation, car que ferais-je en ville ? Ah ! si j'étais plus jeune ! j'ai pensé souvent à avoir une place quelconque, dont les appointements pourraient suffire aux frais de notre vie citadine, mais mes trente-cinq ans trouvent bien des portes fermées, et les temps où nous vivons n'étant guère favorables

à mes idées, il faudrait, pour obtenir une fonction, des compromissions de conscience et d'opinion auxquelles répugne mon honneur. Dans ces circonstances, que faire, sinon rester au Muttoir, y cultiver mes terres, chercher à y augmenter mes ressources et, ajouta-t-il avec un sourire forcé, à y acclimater ma femme?

Celle-ci ayant fait un geste signifiant clairement que, pour sa part, elle ne s'y plairait jamais, M. d'Arracand continua :

— Que vous manque-t-il pourtant, ma chère Madeleine? Pardonnez-moi, mais, quelquefois, après m'être fâché contre moi-même de mon impuissance à vous faire une vie de votre goût, je m'irrite aussi après vous de ne pas savoir vous contenter de ce que je puis vous donner. N'avez-vous pas un mari qui vous adore, chère exigeante? Notre fortune, si elle est loin de toucher à l'opulence, ne vous assure-t-elle pas le large d'une certaine aisance. N'avez-vous pas ici une belle habitation, confortable, sinon luxueuse? Ne comptons-nous pas, de par le monde, si nos relations sont peu nombreuses, quelques bons amis et quelques parents meilleurs encore? N'avez-vous pas, enfin, ce qui fait la joie et l'orgueil des femmes, des enfants adorables, pour lesquelles il ne vous reste à souhaiter ni force, ni beauté, ni intelligence, ni santé... Tout cela n'est-il pas l'essence même du bonheur et n'est-ce pas un peu tenter Dieu que de demander davantage?

— Ah! mon ami! fit Madeleine d'Arracand, tout le nécessaire du bonheur, je l'ai, je le sais bien, et je serais une ingrate de n'en point remercier la Providence et vous, mais c'est le superflu qui me manque.

Puis, après un moment, elle ajouta :  
— Heureuse ! oui, je le suis, je suis heureuse, mais, dit-elle d'un geste las, je m'ennuie tant !

## II

C'était là le secret de la mélancolie de Mme d'Arracand... elle s'ennuyait ! et quelque puérile que fût la cause, l'effet n'en était pas moins grand.

Elle s'ennuyait ! avec, ainsi que le lui avait dit son mari, tous les éléments du bonheur ; et il fallait la profonde tendresse qu'elle lui avait inspirée pour que la longanimité et la patience de M. d'Arracand ne se fussent jamais lassées devant cette sorte d'injustice enfantine qu'avait Madeleine envers une destinée que beaucoup, cependant, lui eussent enviée.

Ayant épousé à vingt ans Guy d'Arracand, Madeleine de Chenac avait vu son mariage interrompre brusquement une vie de fêtes, d'étourdissements, de plaisirs qui eût donné le vertige à une tête plus solide.

La sienne n'avait pas résisté à cet entraînement. Fille d'une de ces mondaines à outrance pour lesquelles le plaisir est l'essence même de la vie, elle avait à peine atteint ses seize ans que sa mère la retirait de pension pour en faire la compagne de toutes ses distractions. Mme de Chenac, dont elle était le dernier enfant, ne trouvait plus, dans sa maturité, le prétexte nécessaire pour être de toutes les réunions, les

parties, les divertissements à la mode ; le chaperonnage de sa fille devant lui en fournir un nouveau, elle pressa l'heure de son entrée dans le monde, sans se douter qu'elle n'agissait ainsi que par égoïsme et croyant, de très bonne foi, ne faire que remplir son devoir maternel. Nul n'était là pour lui indiquer de quelle autre façon elle eût dû s'y conformer.

M. de Chenac était mort depuis de longues années ; beaucoup plus âgé que sa femme, il l'avait, durant sa vie, fabuleusement gâtée. Fier de sa beauté, il aimait à la conduire dans le monde, trouvant une secrète jouissance d'orgueil à constater l'admiration qu'elle éveillait ; son grade de général lui avait permis, par les relations brillantes et nombreuses qu'il lui procurait, de satisfaire le goût de sa jeune femme pour le plaisir, et il n'avait pas peu contribué à en faire la mondaine qu'elle était restée. Car la mort du général n'avait que pendant les mois réglementaires du grand deuil, interrompu le train de vie de Mme de Chenac. Son mari étant à la retraite, ils habitaient Paris ; elle y était demeurée et y avait continué son existence accoutumée. Ses deux fils, alors en pension, se préparaient à suivre la carrière où leur père leur avait laissé d'honorables exemples et de glorieux souvenirs. Madeleine était au couvent et, un instant, Mme de Chenac se trouva bien isolée... Le tourbillon ne l'en eut que plus vite reprise, et, lorsqu'elle appela sa fille près d'elle, elle était ce qu'on est convenu de nommer une des femmes les plus répandues de tout Paris.

Madeleine, avec sa fine et délicate beauté, trouva bientôt, dans l'entourage de sa mère, le

succès qui commençait à fuir celle qu'on appelait encore pourtant : « la belle générale ». Cela la grisa, littéralement, et, reine d'une de ces royaumes éphémères qu'un soir acclame et que parfois un matin détrône, elle n'eut plus que le souci de porter dignement sa couronne. Cet étourdissement et cette frivolité l'eussent menée loin si, soudainement, son cœur ne s'était éveillé. Un été, aux eaux, où elle passait une saison, bien plus par gêne que par nécessité de santé, on lui présenta Guy d'Arracand, qui venait soigner la convalescence d'une blessure reçue pendant la guerre. Ce jeune homme, dans la plénitude de sa fière et mâle beauté, fit sur elle une vive impression ; elle fut réciproque : M. d'Arracand fut charmé de la grâce mignonne, de la distinction, du ravissant visage de la jolie Madeleine, et tout de suite naquit entre eux une sympathie qui devait bientôt faire place à un sentiment plus tendre. Lorsque Mmes de Chenac quittèrent les eaux pour la mer, Guy les suivit, et elles n'étaient pas rentrées à Paris depuis huit jours qu'un ami commun vint demander à Mme de Chenac la main de sa fille pour M. d'Arracand.

D'abord, la générale jeta les hauts cris : elle s'était bien aperçue, sans doute, de la profonde admiration que ce jeune homme professait pour Madeleine, de l'attachement même qu'il semblait avoir pour elle, mais en personne experte, qui sait que ces adorateurs discrets sont la moitié du succès des femmes, puisque les hommes, vrais moutons de Pauurge, prennent toujours le chemin qu'on leur montre, elle s'était bien gardée de le décourager. Quant à lui donner sa fille, elle n'y avait jamais songé, ses exigences

étaient plus grandes : M. d'Arracand était joli homme, elle en convenait volontiers, d'éducation irréprochable, de sentiments parfaits, il était bien né, mais, enfin, il n'avait pas de titre, et, surtout, sa fortune était relativement modeste. Ce n'était pas avec ses vingt mille francs de rente qu'il pouvait faire figure à Paris ou ailleurs ; il en avait juste assez pour vivre dans ses terres, et, franchement, Madeleine n'était point de celles qu'on enfouit à la campagne.

Devant cette réponse, le baron Schloss, l'ami qui servait d'intermédiaire, s'en fut trouver Guy et l'invita à renoncer à son projet.

— Croyez-moi, mon cher, lui dit-il, n'y pensez plus, et surtout ne regrettiez rien : Mlle de Chenac n'est pas, mais pas du tout, la femme qu'il vous faut. Vous devez habiter la campagne, elle ne s'y résignera jamais, ou bien ce ne sera qu'en passant, comme diversion à une existence plus mouvementée. Or, cette existence, pardonnez ma rude franchise, serez-vous en mesure de la lui donner ? Je crois devoir vous le dire : pour moi, Mme de Chenac se ruine. Sa fortune, même aidée par la pension de retraite de son mari, ne peut suffire au train qu'elle mène. Vous ne trouverez là qu'une dot minime et il ne serait pas sage de tabler sur des espérances qui, à mon sens, ne se réalisent pas. Vous voyez-vous donc réduit presque à votre seul avoir, quelque convenable qu'il soit, avec une jeune femme habituée à dépenser soixante mille francs par an ?

— Mon cher monsieur, répondit Guy, vous calomniez Mlle de Chenac ou, mieux, vous la confondez avec sa mère ; c'est Mme de Chenac

qui est accoutumée à dépenser soixante mille francs par an et à se passer toutes ses fantaisies. Mlle Madeleine est simple, douce, raisonnable : elle ne connaît pas la campagne, mais elle y suivra volontiers un mari qu'elle aimera ; le luxe dont on l'entoure n'est pas une nécessité pour elle ; elle a besoin, avec sa nature tendre, pour être heureuse, de plus d'affection que de fortune.

— Oh ! oh ! fit le baron Schloss, il me paraît, mon jeune ami, que vous n'avez pas besoin de prendre de renseignements sur le caractère de la jeune personne, vous vous les êtes procurés vous-même... Mais n'avez-vous point oublié le vieux proverbe : l'amour est aveugle ? Mlle de Chenac est jolie, très jolie, vous avez pu vous éprendre d'elle...

— Eh ! mon cher monsieur, je ne m'en défends pas : Mlle de Chenac m'inspire à la fois assez d'affection pour désirer partager sa vie, assez de confiance pour lui laisser le soin de mon bonheur et assez d'estime pour m'en remettre à elle de l'honneur de mon nom. Je ne me suis pas dissimulé, la réflexion aidant, qu'une femme élevée plus sérieusement me conviendrait peut-être davantage, mais que voulez-vous, on ne choisit pas sa destinée... le hasard a mis sur ma route Mlle de Chenac, elle m'a captivé, je l'aime, le sort en est jeté, la partie de ma vie est engagée. Est-elle perdue ou gagnée ? L'avenir en décidera.

— Mais, s'il en est ainsi, elle est perdue, archi-perdue, mon pauvre Guy. Ne m'avez-vous donc pas compris, lorsque je vous disais que Mme de Chenac souhaite un gendre plus

fortuné que vous et qu'elle vous repousse formellement?

— Je vous demande pardon, monsieur, j'ai très bien compris, mais je ne considère point cette réponse comme définitive; pensez-vous que, pour vous la faire, Mme de Chenac ait consulté sa fille?

— Ah! jeune homme! est-ce que nous aurions des intelligences dans la place? fit, un peu goguenard, le baron Schloss.

— Ce serait de la fatuité que de le prétendre, monsieur, répondit loyalement Guy d'Arracand, mais c'est de la sincérité de vous avouer que je ne crois point déplaire à Mlle de Chenac. C'est pourquoi je souhaite savoir si elle ratifie la décision de sa mère.

— Alors, vous désirez que je revienne à la charge?

— Parfairement, monsieur, si toutefois ce n'est point trop réclamer de votre bonté pour moi.

Lorsque le baron Schloss se présenta de nouveau devant Mme de Chenac, elle eut un sursaut d'étonnement en apprenant le motif de sa démarche. Quoi! ce monsieur voulait que sa fille fût consultée! Voilà une prétention! Décidément ce n'était qu'un fat qui méritait une bonne leçon. Eh bien! on allait la lui donner! Et malgré les protestations de M. Schloss, la générale fit appeler Madeleine. Cette dernière à peine entrée, sa mère la mit brusquement au courant de la question; mais, au grand étonnement de la générale, dès que le nom de Guy eut été prononcé, la belle Madeleine se troubla, rougit très fort et finit par répondre timidement :

— M. d'Arracand me plaît beaucoup.

Mme de Chenac se récria : un homme charmant, sans doute, mais sans position, sans fortune ; sa chère Madeleine était trop raisonnable pour faire un mariage sentimental qu'elle regretterait six mois plus tard.

Tous ces arguments s'émuossèrent devant la passive résistance de la jeune fille, elle ne protesta pas, mais ne retira rien de ce qu'elle avait dit, si bien que la mère, sérieusement inquiète et profondément dépitée, finit par congédier le baron Schloss en lui disant que, puisque son candidat était admis à l'honneur d'être discuté, elle demandait quelques jours avant de lui donner une réponse.

Trois mois plus tard, Guy d'Arracand épousait Madeleine de Chenac : la générale y avait consenti, cédant à l'attachement qu'elle voyait, dans le cœur de sa fille, étouffer tout sentiment d'ambition, et aussi à l'influence de ses fils. L'un était capitaine de cavalerie dans le Midi, l'autre sous-lieutenant en garnison à Tours.

Consultés par leur mère, qui les appelait à son aide pour triompher de la résolution de leur sœur, ils l'avaient promptement abandonnée pour passer au camp ennemi : le plus jeune par cette charmante franc-maçonnerie de la jeunesse qui donne toujours raison à l'amour et aux vingt ans ; l'autre, parce qu'il savait, sans doute, la vérité sur la situation financière de sa mère et trouvait urgent que sa sœur fût mariée, bien vite, à un honnête homme, sans courir la chance fort problématique du prince aux millions que rêvait Mme de Chenac.

Après son mariage, dès le voyage traditionnel, Guy emmena sa femme au Muttoir.

Son père, ancien préfet de l'Empire, s'était, quelques années avant la guerre, retiré dans cette propriété de famille. Guy, alors, était secrétaire de préfecture dans le Nord ; l'heure du danger ayant sonné, il avait quitté cette position pour se mettre à la tête d'une compagnie de mobiles. Lorsque, la lutte terminée, il était rentré à son foyer, il l'avait trouvé presque désert : sa sœur s'était mariée en août 1870 et son père était mort depuis deux mois. Guy ne songea pas à laisser sa mère seule dans l'antique demeure ; il avait, du reste, à soigner sérieusement une grave blessure reçue au champ d'honneur. Il s'établit donc au Muttoir, près de Mme d'Arracand, mais il fut dès lors convenu que, lorsque Guy se marierait, sa mère céderait la place à la jeune femme et irait, suivant son désir, s'installer à Limoges, pour se rapprocher de sa fille, qui habitait aux environs.

Ce fut donc au Muttoir que Guy conduisit l'élégante Parisienne qu'il venait d'épouser. C'était en mai : le parc avait sa parure de printemps, Madeleine fut charmée par cette belle nature, qu'elle n'avait jamais vue d'aussi près ; cette vie nouvelle lui plut, justement parce qu'elle était nouvelle, et elle n'éprouva aucun regret de son existence passée.

Du reste, si elle aimait son mari, elle en était adorée, et quelle femme ne se fut trouvée heureuse devant tous les témoignages de tendresse qui lui étaient prodigués ?

L'été passa comme le printemps, l'automne comme l'été, sans interrompre leur mutuelle ivresse, et, quand l'hiver vint, Mme de Chenac les réclamant et Guy se trouvant libre, les tourtereaux s'envolèrent vers Paris, où Madeleine

retrouva ses plaisirs et ses succès accoutumés. Il y eut bien quelques larmes versées, lorsque, au mois d'avril, la jeune femme dut revenir à la campagne, avec son mari que ses intérêts y rappelaient, mais elle avait alors un espoir de maternité, sa santé alanguie réclamait l'air pur des champs et ne lui permettait plus de conserver ses habitudes mondaines. Aussi fit-elle, sans trop de peine, le sacrifice de ce printemps à Paris, qui est, plus que tout autre, la saison des fêtes, et elle quitta la capitale, sans regret, se promettant bien d'y revenir, l'hiver suivant, promener aux Champs-Elysées ou au parc Monceau, quelque superbe nourrice enru-bannée.

Mais l'homme propose et Dieu dispose...

La fille qui naquit à Madeleine n'avait pas deux mois que Mme de Chenac qui, ressaisie par son besoin de locomotion, était partie pour les eaux soigner une maladie d'estomac, y fut emportée, en quelques jours.

Sa mort bouleversa profondément Madeleine : elle ne s'était jamais figuré, dans sa vie de fête, d'où toute idée sérieuse était bannie, que sa mère pût disparaître. Toute à sa légitime douleur, elle ne pensa point d'abord à l'immense vide matériel que cette mort faisait dans son existence et ne songea qu'au vide de son cœur ; mais, au bout de quelques semaines, il fallut bien mettre de l'ordre dans les affaires. Ce que le baron Schloss avait prévu était arrivé ; elles étaient fort embrouillées ; Mme de Chenac avait dilapidé une grande partie de son avoir. Lorsque Madeleine le sut, lorsqu'elle vit son mari, d'accord avec ses frères, rendre l'appartement de Paris, vendre le mobilier élégant, et qu'elle

comprit que toute issue lui était fermée désormais, qu'elle rentrait au Muttoir pour y passer toute sa vie, elle fut épouvantée de ce à quoi elle s'était engagée. Après l'effroi premier, l'ennui vint peu à peu s'infiltrer dans les veines de cette mondaine désœuvrée, et bientôt l'absorba toute, sans qu'une seconde maternité pût l'en distraire. Le souvenir idéalisait sa vie d'autrefois, avec cette puissance qu'ont les choses passées de se dégager des ombres qui, au présent, les obscurcissaient, elle la regretta encore davantage et se laissant aller à sa mélancolie et à son apathie native, Madeleine d'Arracand en était venue, au moment où commence ce récit, à se trouver très malheureuse et à se considérer comme une victime de la destinée.

## III

Le printemps de 1877 s'avançait, sans changer rien aux dispositions morales de Mme d'Arracand ; les jours lui semblaient de plomb et la pensée qui les lui rendait encore plus lourds était que tous les jours de sa vie ressembleraient à ceux-ci et qu'elle était condamnée à l'éternelle monotonie d'une existence qui lui était à charge.

En vain son mari, inquiet de voir le mal persister, s'ingéniait-il à la distraire, elle repoussait invariablement toutes ses tentatives.

— A quoi bon?... disait-elle, ce n'est qu'un jour, deux jours, huit jours, et je m'ennuierai encore plus après!

Découragé, Guy se taisait alors.

Bien d'autres hommes eussent été irrités de cette tournure d'esprit, il n'en était rien pour lui ; il aimait toujours sa femme, après cinq ans de mariage, de cette tendresse qui fait tout pardonner, excuse tous les travers, ferme les yeux sur tous les défauts, et il trouvait qu'à moins d'injustice il ne pouvait formuler contre elle de grief déterminé. Elle était toujours, pour lui, douce et affectueuse ; un peu triste seulement, ne se plaignant jamais sans y avoir été provoquée, d'un sort que, pourtant, elle jugeait bien malheureux. On ne pouvait lui en vouloir que de sa funeste disposition d'esprit, qui atteignait chez elle les proportions d'un véritable mal moral. Et c'était ainsi que Guy la considérait exclusivement, éprouvant, vis-à-vis de sa femme, plutôt le sentiment de pitié souriante et un peu dédaigneuse que nous inspire le désespoir puéril d'un enfant à qui nous refusons la satisfaction d'un caprice irréalisable, que celui de rancune, de dépit ou de lassitude, qu'est ressenti un homme moins bon, moins indulgent et surtout moins épris.

Un matin, c'était en avril, Guy vint trouver sa femme dans le petit salon où elle tuait le temps avec une interminable broderie et quelques livres nouveaux.

— Ma chérie, lui dit-il d'un ton de bonne humeur, je vais demain à Rouen pour la journée ; voulez-vous venir avec moi ?

— A quoi bon ? fit Madeleine, languissante, je n'y ai pas besoin.

— Cela vous promènera.

— Je n'aime pas me promener.

— Il serait bien singulier qu'à ce renouvel-

lement de saison vous n'cussiez aucune emplette à faire pour vous ou pour vos filles !

— C'est réel, pourtant, je n'ai rien à acheter.

— Oh ! la Parisienne ! qui ne veut se fournir qu'à Paris, fit le mari gaiement.

— Pas plus à Paris qu'ailleurs ; mes affaires de l'an dernier ne sont pas usées, pourquoi en acheter de nouvelles ? pour les empiler dans mes armoires, puisque je n'ai jamais l'occasion de m'habiller.

— Vous en aurez peut-être plusieurs cette année.

— Lesquelles ?

— Que sais-je ? le mariage d'un de vos frères, d'une de vos amies, un voyage.

— Quel voyage ?

— Un certain d'abord, nous allons prochainement passer quelques jours chez ma mère, à Limoges.

— Ce n'est pas là que j'ai besoin de toilette, mon ami, votre mère vit si retirée !

— Mais nous irons aussi chez ma sœur.

— A la campagne, ce n'est vraiment pas la peine de se mettre en frais pour la circonstance.

— Mais enfin, Madeleine, ne pouvez-vous vous habiller un peu pour moi ? C'est très légitime de se parer pour son mari.

— Ah ! fit Mme d'Arracand, riant cette fois, c'est là que ce serait peine perdue ! Un mari regarde-t-il jamais la toilette de sa femme autrement que l'attention éveillée par une idée de comparaison ? Et de comparaison, ici, il n'est pas question ; puis vous êtes si encourageant, sous ce rapport, vous ne distinguez pas une robe rose d'une robe verte !

— Elles me semblent toutes pareilles parce

que je vous trouve charmante avec toutes, madame, fit Guy, galamment.

— Voilà un joli compliment! Vous vous formez, mon cher mari.

— Voyons, dit finalement M. d'Arracand, venez-vous demain, oui ou non?

— Non, merci, je préfère rester.

— Vous avez tort! riposta le jeune homme.

Mais, suivant sa coutume louable, il n'insista pas.

Le lendemain, rentrant un peu tard de sa courte absence, il trouva sur la route sa femme, venue au-devant de lui.

En l'apercevant, il sauta de voiture et, appuyés l'un sur l'autre, ils revinrent tous deux lentement par la grande avenue de marronniers, sombre sous le crépuscule.

— Que je me suis ennuyée aujourd'hui, dit-elle avec un doux accent; que la journée m'a semblé longue! S'il me fallait passer ici huit jours sans vous, je crois que vous me trouveriez morte à votre retour.

— Oui, *ici*, souligna Guy, mais ailleurs?

— Ailleurs aussi, sans doute; pourtant, je m'en rends bien compte, mon ami, si j'étais dans un autre milieu, ma tendresse pour vous, trop absorbante, je le sens parfaitement, ne serait plus importune, je serais distraite, occupée.

— Madeleine, interrompit M. d'Arracand d'un ton d'amical reproche, me suis-je jamais plaint que votre tendresse était importune?

— Jamais, oh! non, jamais! vous êtes trop délicat pour cela; mais je comprends aisément qu'une femme, exigeante comme je le suis malgré moi, doit bien ennuyer parfois son mari,

le lasser même, le détacher d'elle, s'il n'était pas si patient... Voyez, je ne sais point passer un jour sans vous ; quand vous faites un rare voyage, cette absence, quelque limitée qu'elle soit, est au-dessus de mes forces, et chaque jour, à toute heure, je vous cherche, je vous réclame ; j'ai toujours quelque chose à vous dire, un conseil à vous demander ; j'ai besoin de vous avoir dans mon ombre et je sens parfaitement que c'est ridicule.

— Ridicule, vous croyez ?

— J'en suis sûre ; tandis que si j'étais moins isolée j'aurais quelque amie intime avec qui j'épancherais ce flux de confidences puériles dont je vous accable, mon pauvre Guy.

— Voilà une amie intime qui ne serait pas la mienne, riposta gaiement le jeune homme, je trouverais qu'elle me vole en me prenant une parcelle de votre confiance. Allez, ma chère Madeleine, Dieu fait bien ce qu'il fait ! En nous isolant tous deux comme nous le sommes, il a permis que nous fussions tout l'un pour l'autre, que nous n'eussions pas une pensée, pas un sentiment que nous ne partagions. Peut-être, il est vrai, vos petites histoires de femme, vos incertitudes enfantines pour des riens, vos imaginations folles, qui échafaudent des montagnes sur des grains de sable, m'énervent-elles un peu parfois, de même que je vous fatigue et vous ennuie, à mon tour, de temps en temps, avec mes préoccupations d'éleveur, mes propos d'agriculteur. Mais, au fond, nous sommes un ménage bien uni, et voyez-vous, Madeleine, on aura beau dire, on n'inventera jamais de meilleure forme du bonheur en ce monde.

Si M. d'Arracand, dans tous les entretiens

qu'il avait avec sa femme, affectait cette note optimiste, ce n'était pas là le reflet de son for intérieur. D'une nature morale saine et forte, il ne connaissait pas ces maladies de l'esprit que l'on met bien gratuitement sur le compte des nerfs, et qui ne sont, le plus souvent, que les défaillances d'une volonté qui n'a pas su vaincre les instincts plus ou moins pervers que chacun porte en soi ; il avait naturellement ce tour d'esprit heureux, cette gaieté franche des gens bien portants au physique et au moral. Si la mélancolie de sa femme, ce mal du siècle que la contagion propage si aisément, n'avait pu le gagner, il n'en était pas moins secrètement attristé et plus inquiet qu'il ne voulait le paraître. Il était de ceux qui redoutent, en les formulant, de donner un corps à leurs craintes. Mais il se demandait souvent ce qu'il adviendrait de toute sa vie si l'humeur noire de sa femme allait toujours empirant, ce qu'elle faisait depuis plusieurs années, et s'il devait voir éternellement triste ce séduisant visage que, malgré tout, il adorait. En vain cherchait-il par tous les moyens à vaincre ce parasite rongeur qui, sous la forme du mal d'ennui, s'était emparé de sa femme et attaché à son bonheur comme un termeite destructeur ; rien n'y réussissait. Tout était prétexte, pour Madeleine, à découragement, à las-tude, et l'éternel « A quoi bon ? » flottait ~~mais~~ cesse sur ses lèvres.

Un jour, Guy, revenant de Rouen, où ses affaires l'avaient appelé derechef, rapporta à sa femme un stock de livres nouveaux.

— Tenez, chérie, lui dit-il en souriant, voilà pour les jours de pluie.

Madelcine le remercia avec effusion.

— Que vous êtes bon, mon cher Guy, lui dit-elle, de toujours songer ainsi à moi !

Néanmoins, au bout de quinze jours, aucun des volumes n'était encore coupé !

— Eh bien, Madelcine, fit alors M. d'Arracand, il me semble que vous ne faites guère honneur à mes cadeaux.

— Pardon, mon ami, j'y ai été fort sensible, mais j'ai été un peu paresseuse d'esprit tous ces jours-ci.

— Pourtant les nouveautés, en littérature comme en autre chose, n'ont qu'un temps, et leur primeur ajoute à leur saveur. Vous devriez lire celles-ci pendant qu'elles sont toutes fraîches, qu'on n'est pas ressassé de leur critique.

— Soyez tranquille, ces nouveautés en seront encore pour moi dans un mois, nulle appréciation ne sera venue les déflorer, vous savez que je ne lis pas les journaux.

— Naguère, cependant, vous aimiez connaître un ouvrage dans la semaine de son apparition ?

— Oui, j'aimais à me tenir au courant...

— Et maintenant ?

— Maintenant, pourquoi le faire ? Ai-je jamais occasion d'échanger un mot sur ce sujet avec qui que ce soit ? Ce n'est pas seulement pour soi que l'on aime à être bien informé, mais pour l'agrément qu'on y trouve dans le commerce des relations.

— Ne pouvez-vous donc parler de ces livres avec moi ?

— Ah ! mon cher Guy, vous imposer cette corvée ! car c'en est une pour vous, je le sais, que de lire un roman.

M. d'Arracand se tut, un peu froissé ; son être intime, très délicat, se rebellait contre ce goût de paraître, inné chez sa femme.

— Ah ! se disait-il parfois, on lui a trop enseigné la surface de la vie ! Du fond, elle ne sait, ne goûte, ne connaît rien, toutes ses facultés ayant été employées ailleurs. Si l'on pouvait, pourtant, combler cette immense lacune de son éducation, douée comme elle l'est, ce serait une incomparable compagnie !

Et il ne désespérait pas, le noble et vaillant garçon, d'arriver à cette tâche, quelque impossible qu'elle parût.

A quelque temps de là, Guy jouait avec ses filles : la petite Françoise venait d'avoir quatre ans et était une adorable baby, blonde et jolie comme sa mère, mais vive et gaie comme son père.

Mme d'Arracand, toujours inactive et un peu alanguie, regardait avec son sourire triste le charmant groupe que formaient les fillettes sur les genoux de son mari.

— Savez-vous, lui dit tout à coup M. d'Arracand, que voici bientôt l'heure d'initier Françoise aux mystères de l'alphabet ?

— C'est vrai, fit Madeleine, à son âge je savais déjà mes lettres.

— Eh bien, n'allez-vous pas entreprendre la grande besogne de cette éducation ?

— Grand Dieu ! non, je ne m'en sens pas le courage.

— Cela vous occuperait, pourtant.

— En m'ennuyant, en m'énervant, oui.

— Alors comment ferons-nous ? Vous savez que je n'ai pas le temps de faire le maître d'école.

— Je ne le souffrirais pas, mon ami.  
— Il nous faudra donc prendre une institutrice.

— Voilà qui serait un ennui pour moi, reprit Madeleine ; un tiers dans notre intérieur, dans notre intimité, vous n'y pensez pas, Guy !

— Nous devrons en venir là pourtant, ma chère ; si vous ne pouvez vous occuper de vos filles, au moins les premières années, reprit-il légèrement acerbe, comment voudriez-vous faire autrement ?

— C'est vrai, dit Madeleine réfléchissant, moi je n'ai jamais eu d'institutrice et, à l'âge de mes enfants, je n'étais pas non plus en pension ; il est vrai que nous habitions la ville et alors il est si facile, si peu coûteux, d'avoir un professeur une heure ou deux par jour.

— Oh ! en ville, tout est simplifié, c'est entendu, fit Guy, qui s'énervait malgré lui.

— Assurément, répondit sa femme sans percevoir l'ironie de la réplique.

M. d'Arracand sentant la patience le quitter, posa ses fillettes à terre, se leva brusquement et sortit. Il avait horreur des scènes, et ne se serait pas pardonné une violence de langage, si elle lui avait échappé, et, dans les moments où il n'était plus maître de lui-même, préférerait s'en aller, apaiser son irritation.

Il en éprouvait une plus vive que de coutume, ce jour-là, devant la persistance avec laquelle ce désir d'habiter la ville revenait dans chacune des paroles de Madeleine.

— La ville ! la ville ! se répétait-il rageusement, elle croit qu'en ville tout est bien, tout est beau, tout est aisé, que Paris est le paradis ! Comme si elle ne retrouverait pas là-bas, aussi

bien qu'ici, les difficultés et les complications de la vie ! Elle en accuse la campagne, c'est la destinée qu'elle devrait en rendre responsable ; elle les ignorait, naguère, dans son insouciance de jeune fille ; maintenant qu'elle les connaît, elle se révolte contre elles et ne sait à qui s'en prendre. Ah ! que je voudrais pouvoir lui ouvrir les yeux, la mener en ville quelques mois, lui faire voir qu'elle rencontrera partout les mêmes devoirs, les mêmes exigences de sa position d'épouse et de mère.

Et parfois Guy se demandait très sérieusement si, comme seul moyen de guérir sa femme de l'étrange mal qui la minait, il ne devrait pas, au risque de bouleverser momentanément sa vie, faire un grand sacrifice de repos et d'argent, et aller s'installer quelque temps avec elle et ses enfants soit à Paris, soit dans une grande ville, où elle trouverait la satisfaction de ses goûts.

Mais, dans la réalisation de ce projet, une crainte encore le retenait : si l'épreuve, au lieu d'être concluante et de ramener Madeleine aux idées sérieuses, tournait contre son but ? Si cet essai n'arrivait qu'à rattacher plus aisément la jeune femme aux charmes de cette vie mondaine qu'elle ne se consolait pas d'avoir quittée, pourrait-il encore l'en arracher, et le remède, avec cette incertitude, n'était-il pas plus dangereux que le mal ?

Aussi M. d'Arracand restait-il dans le *status quo*, rongeant intérieurement son frein et, malheureux lui aussi, près de cette charmante créature qui l'aimait, qu'il adorait et qui ne savait pas lui donner le bonheur.

Il ne lui en voulait pas, comprenant bien que

son éducation, plus qu'elle-même, était cause de tout le mal, mais il s'accusait sévèrement d'avoir manqué de clairvoyance. Les paroles du baron Schloss, alors, lui revenaient à l'esprit : « Mlle de Chenac n'est pas du tout la femme qu'il vous faut. » Il avait raillé l'expérience de son vieil ami, que ne l'avait-elle forcé à réfléchir ! Il aurait vu, échappant au mirage de sa passion, l'imprudence d'enlever cette jolie mondaine du cadre où elle brillait, serait parvenu, sans doute, à chasser de son cœur le sentiment qui y naissait et, résistant à cet entraînement, aurait continué sa voie, sans trouble et sans déchirement.

Car, dans ses mauvais moments, il en arrivait là : à regretter d'avoir épousé sa femme, non seulement pour lui, mais pour elle, et il traînait péniblement ce boulet de velours, lourd comme plomb, d'un mariage d'amour mal assorti.

## IV

Parmi les rares choses qui avaient le don de déridier le front soucieux de Mme d'Arracand, il en était une qu'il ne tenait qu'à son mari de lui accorder. C'étaient de longues causeries intimes où elle rappelait le passé, où elle se plaisait à reparler avec lui des premiers temps de leur connaissance, des jours heureux de leurs fiançailles, même de cet hiver qu'ils avaient passé ensemble à Paris. Elle trouvait, à cette évocation, un très grand charme, et, au milieu des souvenirs de cette période qui lui avait paru

la meilleure de sa vie, elle oubliait, pour une heure, sa mélancolie. Mais si Guy avait d'abord pris, lui aussi, un certain plaisir à ce retour en arrière par l'imagination, sa répétition l'avait fatigué. Il est rare que les hommes, surtout ceux d'action comme l'était M. d'Arracand, aiment à s'attarder aux choses de sentiment. Guy eût pourtant volontiers feint de s'intéresser encore à ces causeries, pour distraire un peu sa femme, mais il y avait deviné un danger : celui d'augmenter ses regrets en lui présentant trop nettement à l'esprit l'image de son existence d'autan.

Un soir de mai, cependant, ayant entraîné sa femme au jardin, après le dîner, l'esprit un peu amolli par la détente nerveuse qu'apportait une soirée de fraîcheur, succédant à une chaude journée, prédisposé aux impressions tendres par le calme de ce printemps, il l'avait laissée revenir sur son thème favori, et, se promenant avec elle dans les allées immenses du parc, entre les massifs de lilas, les bosquets de cytises aux grappes d'or, les épines roses en fleur et les boules de neige que la brise effeuillait, il l'écoutait parler, lui demander sans cesse : « Vous souvenez-vous ? Et de ce jour à Luchon, aux quinconces, et de cette promenade dans la vallée du Lys, puis de ce bal à Trouville, au casino, de ce concert de Paris, de ces soirées dans le petit salon, de ces longs apartés dont s'éloignait discrètement une mère indulgente. »

Il l'entendait vaguement, pensant plus au présent, avec ses difficultés, qu'au passé avec ses illusions, mais répondant pourtant fidèlement à chaque question :

— Oui, oui, je me souviens.

— Vous rappelez-vous, lui dit enfin Madeleine, ce soir où nous devions aller ensemble à l'Opéra-Comique, nous étions fiancés, vous m'aviez apporté une véritable botte de lilas blanc. A cette époque, c'était presque une folie, j'en étais dans le ravissement !

Ils passaient, juste à ce moment, près d'un bosquet de lilas tout en fleur ; rapidement, grâce à sa haute taille, Guy saisit les plus belles des branches parfumées, les coupa et les offrit en gerbe à sa femme, qui lui disait son éternel : « Vous le rappelez-vous ? »

— Oui, fit-il, je me le rappelle, c'était un bouquet pareil à celui-ci, acceptez-le en mémoire de l'autre.

Madeleine le prit en souriant et plongeant dans les fleurs son gracieux visage.

— Que c'est joli, le lilas blanc ! murmura-t-elle.

— Oui, répondit Guy, en toute saison, même quand les autres fleurs printanières lui font concurrence. Et pourtant, entre ce bouquet que je vous donnai, il y a cinq ans, et celui que je vous offre aujourd'hui, je ne vous en ai jamais vu un dans les mains ; cependant vous n'aviez qu'à étendre le bras, chaque printemps, pour en cueillir...

— C'est vrai, fit la jeune femme, rêveuse, on ne sait pas jouir de ce qu'on a à sa portée.

— Je n'en ai jamais vu non plus, continua Guy, une branche dans votre salon ; vous aimiez tant, jadis, fleurir votre appartement. Vous ne vous rappelez plus, à Trouville, les prix insensés que vous payiez un bouquet de vulgaires roses du Bengale, ni les courses que

nous faisions aux champs, pour trouver des fleurs sauvages ; tout cela, prétendiez-vous, parce qu'une pièce sans plantes vous semblait un désert et que vous n'eussiez su l'habiter ?

— C'était vrai, dit encore Madeleine.

— Et cependant, reprit Guy, je cherche en vain, maintenant, chez vous un reflet de votre goût d'autrefois, car aucun bouquet ne vient égayer ou parfumer notre maison.

— Mon Dieu ! fit Madeleine, au fond, j'aime toujours autant les fleurs, mais c'est si long à arranger gracieusement dans les appartements, et cela se fane si vite ! Tous les deux ou trois jours, il faut recommencer et les trois quarts du temps on les retire sans que personne les ait vues, les ait remarquées, en ait joui. C'est prendre de la peine et flétrir des fleurs pour rien. Ah ! quand on reçoit, on a plaisir à arranger son *home* pour ceux qui y viennent, mais lorsqu'on est seul, à quoi bon ?

— À quoi bon ? À en jouir soi-même, ma chère, à s'égayer les idées par la vue de quelque belle chose, à rendre son intérieur plus agréable à son mari...

— Ah ! fit Madeleine, l'interrompant, ce ne sont pas quelques bouquets qui vous attacheraient davantage à votre chez vous. D'ailleurs, vous l'aimez déjà suffisamment

— On ne l'aime jamais trop, ma chère Madeleine. Les motifs qui nous retiennent à notre foyer, nous autres hommes, sont la résultante de mille petits riens : douces habitudes prises, raffinements discrets, goûts délicatement prévenus et satisfaits, que les femmes ne devraient jamais négliger.

— Peut-être, dit Madeleine, pensive.

— Vous-même, voyons, ne vous plairiez-vous pas plus dans une jolie pièce claire et gaie, soigneusement arrangée, parée de plantes vertes et de fleurs?

— Ne me mettez pas en cause, interrompit encore brusquement la jeune femme, car, pour moi, la peine ne vaudrait pas le plaisir.

Guy ne répondit pas et la nuit étant tout à fait venue, les deux jeunes gens rentrèrent au château.

Pendant que la vie s'écoulait ainsi au Muttoir, trop paisible au gré de la maîtresse de la maison, la France traversait une crise dont les échos affaiblis n'arrivaient que tardivement dans le silence des tranquilles campagnes de Normandie.

Le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République, était en opposition avec la Chambre ; le ministère n'était pas mieux traité par elle et elle cherchait ouvertement à accaparer le pouvoir. De tous ces conflits résultait une situation tendue, de plus en plus difficile, qui préoccupait tous les esprits sérieux.

Mme d'Arracand voyait chaque matin son mari déchirer fiévreusement son courrier, puis s'absorber dans la lecture des journaux qu'il recevait, mais avec sa frivolité ordinaire elle n'y prenait point garde, sinon pour le plaisanter quelquefois de son goût pour la politique. Il ne lui en parlait cependant jamais, il savait que cela ne l'intéresserait pas et, peut-être, dans son for intérieur, ne la trouvait-il pas à la hauteur de ces graves questions. Un jour pourtant, tout ému, et cédant à ce besoin d'épanchement qu'ont toutes natures, même les mieux équilibrées, il entra, des journaux dépliés à la main,

chez la coquette Parisienne, qui, fidèle à ses habitudes d'antan, ne quittait jamais sa chambre que vers midi.

— Une grave nouvelle, Madeleine, lui dit-il : le maréchal vient, par une lettre tout à fait inattendue, de donner congé au ministère sans que rien ait pu faire supposer cette détermination.

— Ah ! fit la jeune femme, indifférente, tout en achevant de se coiffer, c'est un changement de cabinet, alors ? Mais on en voit si souvent que je ne comprends pas pourquoi vous qualifiez cet incident de grave nouvelle ?

— C'est qu'il a une grande importance ; le maréchal n'a pas fait cet acte d'autorité sans motifs, et, surtout, sans projets. Il est probable que nous allons assister à des événements de la plus haute portée ; par quel ministère va être remplacé le cabinet Jules Simon ? La clef du mystère est là et je suis impatient de la connaître.

— Quelle chance vous avez de vous passionner ainsi pour des choses qui ne vous touchent en rien ! observa Madeleine, toujours impassible, disposant avec art sur son front les ondulations légères de ses cheveux blonds.

— La destinée de la France n'est pas une question qui puisse me laisser indifférent, répondit M. d'Arracand d'un ton grave.

— Oui, je sais, vous êtes quelque peu chauvin, reprit la jeune femme, cherchant à plaisanter.

Mais son mari n'était pas d'humeur à le faire.

— Je vous saurai même gré, dit-il, de presser votre toilette, afin de ne pas retarder le

déjeuner, car je compte partir pour Paris par l'express de deux heures trente.

— Pour Paris, fit Madeleine, tellement surprise qu'elle laissa choir le peigne d'écaille par lequel elle comptait couronner l'édifice savant de sa coiffure, et qui, tombant sur le marbre de la toilette, se brisa. Pour Paris ! Que signifie ce voyage?... Quoi ! vous le feriez uniquement pour savoir plus vite ce qu'il en sera de cette affaire politique ?

— Pour cela et pour d'autres raisons encore ; ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre ; ayez assez de confiance en moi pour être assurée que ma conduite ne m'est dictée que par un sentiment que vous approuveriez, si vous le connaissiez.

— Vous avez donc des secrets pour moi, à présent ? fit Madeleine, un peu dépitée.

— J'en ai un aujourd'hui, ma chère femme, mais pas pour longtemps, sans doute, et puisque je vous l'avoue, je vous en prie encore une fois, respectez-le.

— Soyez tranquille, riposta Madeleine tout à fait piquée, il sera fait selon votre désir. Avez-vous donné des ordres pour que la cuisinière soit exacte ?

— Pas encore, je voulais vous prévenir auparavant, à présent je vais le faire et m'occuper de mon départ.

— Est-il *indiscret*, dit Madeleine, appuyant sur ce mot, de vous demander de quelle durée sera votre absence ?

— Je ne sais encore, deux jours, trois au plus, fit M. d'Arracand.

Et il s'éloigna.

Son départ laissa sa femme dans un état d'es-

prit singulier qu'elle n'avait pas encore connu. Outre le sentiment très sincère qu'elle lui avait confié, du désarroi moral qui l'affectait dès qu'il n'était plus là, elle ressentait l'impression complexe d'une curiosité mêlée d'autant d'incertitude que d'inquiétude mal définie et d'une sorte de dépit secret, vague ressentiment de l'ignorance où volontairement la laissait son mari.

Jamais, d'ordinaire, il ne la quittait sans un motif sérieux ; ses seules absences le conduisaient chez sa mère, près de sa sœur, et encore Madeleine l'accompagnait presque chaque fois. En dehors de cela, depuis cinq ans qu'ils étaient mariés, Madeleine ne se rappelait que deux séjours de quarante-huit heures chez des amis. L'un à l'occasion d'une chasse, l'autre pour un mariage ; Guy, très délicat, ne voulait pas s'accorder des distractions que sa femme n'aurait pu partager et la quittait le moins possible.

Qu'est-ce qui pouvait donc motiver ce départ subit ? La politique en était le prétexte, non la cause véritable ; Guy avait habitué sa femme à la lui voir pratiquer plus platoniquement. Elle se rappelait bien qu'il lui avait parlé d'anciennes relations de famille l'unissant au maréchal, mais il s'était peu soucié de les renouer depuis cinq ans, et il n'était guère probable que ce désir lui fût venu soudainement. Puis, en quoi un changement de ministère pouvait-il l'intéresser de la sorte ? Il avait beau parler de son patriotisme, ce n'était pas un incident parlementaire qui pouvait l'empêcher d'attendre paisiblement chez lui le dénouement de la crise politique qui s'annonçait.

En dehors des grands sentiments inspirés par

les grands événements, il n'y a que les choses personnelles qui soient susceptibles de passionner au point où Guy, si calme d'ordinaire, avait subitement paru l'être.

Ce problème occupa tellement Madeleine que, pendant deux jours, elle en oublia de s'ennuyer. Un élément nouveau s'était introduit dans sa vie, et elle avait le vague pressentiment qu'il n'était que le précurseur d'un changement qu'elle appelait de tous ses vœux, mais qui, pourtant, lorsqu'elle croyait le voir venir, l'effrayait par toute la somme d'inconnu qu'il recérait.

Elle, qui n'ouvrait jamais les journaux, en arriva à attendre impatiemment le passage du facteur pour en prendre connaissance. Elle les décachetait d'une main fébrile et les lisait consciencieusement de la première ligne à la dernière. C'est ainsi qu'elle apprit, par le menu, les événements qui se passaient à Paris.

Le cabinet tombé était, dès le lendemain, remplacé par le ministère Broglie-Fourtou ; ces noms indiquaient suffisamment ce que seraient ses tendances et ses actes ; la suspension de la Chambre vint donner de l'autorité à ces conjectures et déjà, dans toutes les bouches, courait le mot de dissolution.

Madeleine lisait et relisait les articles des journaux, espérant leur découvrir un sens caché qui lui expliquât l'absence de son mari, elle ne l'y trouvait pas. Son esprit n'en travaillait que davantage ; que pouvait faire Guy et qu'est-ce qui le retenait ? Il ne lui avait écrit, dès son arrivée à Paris, qu'un court billet, pour lui donner son adresse, l'assurant qu'il pensait beaucoup à elle, à leurs filles, et qu'il avait hâte

de venir retrouver son cher petit monde, ce qui, ajoutait-il, ne tarderait sans doute pas.

Et Madeleine, de plus en plus anxieuse, l'attendait d'heure en heure.

## V

M. d'Arracand revint enfin, une matinée, sans s'être fait annoncer. Sa femme, toujours rêveuse, se promenait nonchalamment dans le parc lorsque le bruit de la sonnette de la grille la fit retourner et reconnaître son mari. Dès qu'il fut près d'elle, Madeleine fut frappée de l'expression joyeuse de ses traits. Quant à elle, elle éprouvait, au fond de son cœur, le contentement intime que lui amenait chaque retour de Guy ; mais il s'y mêlait, cette fois, une vive curiosité qui, par l'espoir d'être bientôt satisfaite, relevait l'ardeur du plaisir accoutumé. Si le premier mot de la jeune femme ne fut point une question, ses beaux yeux interrogateurs parlèrent pour elle, ainsi que son sourire. Mais Guy ne sembla pas comprendre ce muet langage, quelque éloquent qu'il fût ; il répondit à l'affectionné bonjour de sa femme en l'embrassant tendrement, s'inquiéta de ses chères petites filles, de ce qui s'était passé en son absence, mais, de son voyage, pas un mot.

Au bout de quelques minutes, Madeleine, n'y pouvant plus tenir, lui dit :

— Et... vos affaires, sont-elles terminées?

— Oui, ma chère, pour le moment, du moins, répondit-il brièvement.

— Tout a été à votre gré?

— Oui, aussi bien que je pouvais le désirer. Et voyant que son mari ne se décidait pas à parler, elle ajouta :

— Le mystère n'est donc point fini, que vous ne m'en dites pas davantage, et l'heure où vous devez me dévoiler ce grand secret n'a pas encore sonné?

— Non, ma chère.

— Sonnera-t-elle jamais?

— Je l'espére, mais je n'en suis pas certain.

— Si elle ne venait pas, je ne saurais rien?

— Non, fille d'Eve! répliqua Guy en riant.

Mais son ton railleur eut le don d'exaspérer sa femme.

— Sérieusement, fit-elle, fâchée, vous ne voulez pas me dire, Guy, pourquoi vous êtes allé à Paris?

— Je vous en prie, Madeleine, ne me le demandez plus, répondit-il d'un ton dont la grave fermeté n'admettait pas de réplique.

Madeleine n'insista pas, mais elle prit ce joli air d'enfant boudeur qui s'accordait à merveille avec l'expression juvénile de sa physionomie. D'ordinaire, son mari ne résistait pas à cette captivante petite moue, mais, ce jour-là, il ne parut même pas la remarquer et, ayant été embrasser ses fillettes, il se retira dans son cabinet où il se plongea dans la lecture du stock de journaux et de lettres, arrivés pendant son absence.

Plusieurs jours se passèrent; Guy avait un fond de gaîté, une expansion, un entrain, qui se révélaient dans toute sa personne; on eût dit qu'il avait laissé à Paris tous les soucis, qui, parfois, venaient assombrir sa naturelle bonne

humeur et qu'il en avait rapporté quelque secret espoir lui colorant l'avenir en rose.

Sa femme, par contre, était de plus en plus mélancolique : chaque fois que son mari, après une absence, revenait au Muttoir, il succédait, en son esprit maladif, à la joie du revoir, la sorte de désillusion vague de quelqu'un qui n'a plus rien à attendre, rien à espérer, à qui est dérobé le but temporaire vers lequel, durant quelques jours, ont été tendues toutes ses facultés.

Si d'ordinaire, escomptant d'avance la joie du retour de son mari, Madeleine y joignait une sorte d'attente vague de ce mystérieux inconnu que rêvent toutes les femmes qui s'ennuient, et était un peu déçue en ne le voyant pas paraître, cette fois, elle éprouvait une véritable désillusion. Elle avait compté que Guy, revenant, lui apporterait le mot de l'éénigme qui la tourmentait, elle avait eu l'espoir mal défini que de tout ce mystère, nouveau pour elle, sortirait quelque fait inattendu qui romprait la monotonie de son existence, et non seulement elle ne savait rien, mais encore il lui semblait voir s'évanouir en fumée toutes les insaisissables chimères qui s'étaient présentées à son imagination et qui avaient eu, au moins, le mérite de l'occuper, à défaut d'un autre.

Elle était donc plus découragée encore qu'au-paravant.

M. d'Arracand, que, d'habitude, ces moments de crise ne laissaient jamais indifférent, n'avait, par exception, cure de ceux-ci, et ils ne parvenaient pas à éteindre la lueur de résolution joyeuse qui, parfois, s'allumait dans ses prunelles.

Un soir où Madeleine était encore plus sombre que de coutume, son mari, lorsqu'on eut emmené coucher les petites filles, la pria de se mettre au piano.

— Quelle idée ! fit la jeune femme, vous qui n'aimez pas la musique, pourquoi me demander cela ?

— Je n'aime pas la musique ! reprit Guy, c'est-à-dire que je n'en suis pas fanatique ; mais je suis loin d'être insensible aux œuvres simples et facilement compréhensibles des maîtres ; je ne suis, surtout, pas insensible à votre talent, ma chère Madeleine. J'en suis même très fier et je regrette de vous voir si peu le cultiver.

— Le cultiver ? à quoi bon ? pour qui ? pour quoi ? pas pour vous seul, voyons ; cela ne vous cause pas une jouissance en rapport avec la peine que je me donnerais afin de vous la procurer. Vous aimez mon talent, puisque vous voulez bien le nommer ainsi, pour les satisfactions d'amour-propre qu'il vous donnerait devant quelqu'un. Mais, ai-je jamais l'occasion d'ouvrir mon piano en face d'âme qui vive ? Dans votre famille, on est antimusicien ; et si mes frères m'écoutent volontiers, je les vois si peu et si rarement que, lorsque nous sommes ensemble, nous avons mieux à faire. Vous n'avez pas la prétention de me faire soigner mon doigté pour les *Lambersalle*, qui, en fait d'art, en sont restés à la valse du *Baccio*, pour les *Fraisansville*, qui se vantent d'avoir vendu leur piano à la fille de leur concierge, ni pour les de *Samy* qui, avec leur existence à la vapeur, n'auraient jamais le temps de s'asseoir une demi-heure pour écouter un morceau ?

— Mais vous pouvez avoir d'autres occasions

de produire votre talent, ma chère, si, toutefois, vous ne le cultivez que pour cela, chose que, je l'avoue, je ne comprends guère.

— D'autres occasions, fit Madeleine, blessée par cette dernière allusion, mais cherchant à ne pas le paraître, je voudrais bien savoir les- quelles, dans ce désert?

— Eh ! eh ! fit Guy, souriant malgré lui, ce désert, peut-être n'y serez-vous pas toujours ; qui connaît l'avenir... et sa destinée ?

— Que voulez-vous dire ? s'exclama Madeleine, sentant, à ce mot, lui revenir en foule toutes les suppositions qu'elle avait faites ces jours derniers, tous les espoirs téméraires qu'elle avait caressés et la curiosité ardente qui l'avait dévorée, puis quittée, car elle la croyait sans motifs.

— Oh ! rien ! absolument, fit Guy, déjà redevenu maître de lui-même et de son secret, rien, si ce n'est que l'avenir est à Dieu !

Mais Madeleine, tout en semblant se contenter de cette vague réponse, eut de nouveau la perception très nette que son mari lui cachait quelque chose. Elle en reprit un intérêt nouveau à tout ce qui l'entourait, observa attentivement Guy, l'expression de son visage lorsqu'il recevait sa correspondance, parcourut derechef les journaux, causa avec lui politique et agriculture, cherchant partout la clef du mystère, mais ne la trouvant nulle part.

Quelques jours encore se passèrent, on était tout à fait à la fin de mai ; un matin, Guy entra chez sa femme, rayonnant, tenant à la main une large enveloppe, un pli ministériel.

— Madeleine, fit-il d'une voix où la joie

éclatait, je vous présente le sous-préfet d'Arteville.

— Que voulez-vous dire? fit la jeune femme, surprise.

— Que je viens de recevoir ma nomination de sous-préfet d'Arteville. C'est modeste, sans doute, mais je ne pouvais espérer mieux pour le moment, et c'est, surtout, en prévision de l'avenir, le pied à l'étrier. Je vais donc pouvoir, ma chère femme, sans nuire à notre fortune ni à la position future de nos fillettes, vous donner un peu de la vie que vous regrettiez tant. Nous allons quitter cette retraite qui vous pesait si fort, nous installer à Arteville; ce n'est certes ni Paris ni une grande ville, mais c'est, dit-on, une résidence agréable, très peuplée de société, où vos goûts seront plus aisément satisfaits qu'ici, où vous vous plairez, j'espère, et où vous rencontrerez peut-être ce bonheur que le seul but de ma vie est de vous donner.

Guy aurait pu parler longtemps encore sans que Madeleine, stupéfiée par la plus joyeuse émotion, eût songé à l'interrompre; mais, à ces derniers mots, le sens de la reconnaissance rappelant en elle celui de la réalité, elle se leva vivement et jeta ses bras autour du cou de son mari.

— Mon bon, mon cher Guy! quoi, vous avez fait cela? pour moi, vous avez accepté ces fonctions, vous allez changer votre vie, quitter ce Muttoir que vous aimez tant... Est-ce possible?... Dieu! que je suis fière, que je suis heureuse de vous avoir inspiré une affection assez puissante pour vous dicter un dévouement pareil! Et que je suis contente, aussi, de

ce fait accompli ! C'était plus fort que moi, voyez-vous : j'ayais beau lutter, me raisonner, ici l'ennui me tuait. Mais, dites-moi, c'était là votre secret, le but de votre voyage de Paris, expliquez-moi...

Et, entraînant son mari, elle le fit asseoir près d'elle sur la chaise longue ; alors, il lui donna tous les éclaircissements qu'elle désirait. Il lui raconta comment la chute du ministère Simon et l'acte d'autorité du maréchal lui avaient fait pressentir que le président de la République allait appeler aux affaires des hommes de son parti ; il avait pris alors la résolution, pour procurer à sa femme l'existence qu'elle aimait, de rentrer dans la vie publique, et, fort du souvenir de son père, de ses propres antécédents, de ses relations d'autrefois avec le maréchal et de ce ruban rouge que, lui-même, aux jours d'épreuve, lui avait attaché sur la poitrine, il était parti pour Paris. Là, sans doute, il s'était trouvé au milieu d'une cohue de solliciteurs dont la promiscuité lui avait été très pénible, mais le souvenir de sa chère Madeleine l'avait soutenu. Que faisait-il, après tout, si ce n'est offrir au pays des services qu'il se sentait capable de lui rendre ?

L'antichambre une fois franchie, il avait été très bien accueilli chez le maréchal et chez le ministre. Ce dernier lui avait dit :

— Une préfecture, mon cher ami, il n'y faut pas songer, tout de suite, du moins, vous êtes trop jeune, mais une sous-préfecture, je vous la promets, une bonne, une importante même, avec une résidence agréable. Nous avons besoin d'hommes de cœur, de courage et de résolution

comme vous ; avec leur aide nous réussirons. A bientôt et comptez sur moi.

Alors Guy était revenu au Muttoir, plein de confiance et d'espoir, mais pas assez certain pourtant du succès de sa démarche pour en parler à sa femme. Que servait, si elle ne devait pas aboutir, d'en causer à Madeleine la déception ? Le 19 mai, avait paru un décret remplaçant soixante-deux sous-préfets. « Ce n'est pas encore mon tour », avait pensé Guy.

Le 21, quatorze autres avaient eu le même sort... son heure approchait...

Enfin, sa nomination était arrivée. On lui avait tenu parole : Arteville était une sous-préfecture assez importante, dans une région agréable, à quatre heures de Paris.

M. d'Arracand exposa son plan de vie à sa femme.

Ils quitteraient le Muttoir, le laissant, tel qu'il était, à la garde de concierges et toujours prêt à les abriter, si une éventualité non prévue les y ramenait subitement, et à les recevoir chaque année un mois ou deux. Un fermier reprendrait une grosse part de la culture, avec le mobilier et les chevaux, le reste des terres serait loué en détail. La sous-préfecture d'Arteville leur offrirait une maison toute meublée qui ne leur coûterait rien, et les sept mille francs d'appointements de M. d'Arracand suffiraient à payer le supplément de dépenses qu'entraînerait leur changement de vie.

Ainsi était résolu ce problème, tant de fois agité dans la tête de Guy, de donner à sa femme une installation en ville sans compromettre l'équilibre de son budget. Quant à ce que cette solution devait lui coûter : le bouleversement

de ses habitudes, le sacrifice de sa chère liberté, le labeur assidu et imposé de tous les jours, Guy, généreusement, ne l'avait pas fait entrer en ligne de compte, tout heureux qu'il était de voir enfin épanoui le visage de sa belle Madeleine.

Elle était, en effet, transfigurée, et l'on n'est pu reconnaître en elle la nonchalante créature qui, il y a quinze jours à peine, passait tout son temps sur sa chaise longue, oisive et ennuyée, semblant n'avoir pas plus la force que le goût de se mouvoir. Elle était galvanisée par le plaisir de quitter une retraite qui lui pesait ; elle se levait plus tôt, visitait sa garde-robe, celle de ses filles, y combinait des modifications sérieuses et, surtout, des additions considérables. Elle, à qui l'on n'avait jamais vu une plume dans les mains, se mit en frais de correspondance avec sa couturière, sa modiste, ses anciens fournisseurs de Paris ; elle ne parlait de rien moins que d'y aller faire un tour pour essayer ses affaires et se mettre à la hauteur de sa nouvelle situation. Mais son mari calma ce bel élan.

— Ne croyez pas, ma chère, lui dit-il, que nous ayons précisément trouvé le Pactole ; il nous faudra vivre, dans notre nouvelle position, avec autant d'ordre et d'économie que nous le faisions au Muttoir. Du reste, elle n'exige pas tant que vous pensez et il est facile d'y faire honneur, même avec un train modeste ; aussi n'ai-je pas l'intention d'augmenter le nôtre. Pour vos toilettes, vous ne tombez pas au moment des réceptions ; attendez de connaître un peu le terrain et de savoir quelles ressources il vous offre avant de com-

mander les choses dont, d'avance, vous vous imaginez, peut-être à tort, avoir un besoin immédiat.

Madeleine était si contente qu'elle acceptait, sans les discuter, tous les avis de son mari ; elle se soumit aisément à celui-là encore, mais, ayant fini avec le chapitre toilette, elle entama celui d'ameublement.

Sans doute, la sous-préfecture d'Arteville serait meublée, mais c'est si froid, si austère, ces meubles officiels ! Il faudrait bien y joindre quelques bibelots qui les égayassent ! Si l'on emportait cette petite table ? ce fauteuil, ces coussins, ce paravent ? Et Madeleine, tout à sa fièvre, dressa une liste de ce qu'elle appelait mieux objets, et qui eussent exigé au moins deux wagons de déménagement.

— Là encore son mari repréna sa belle ardeur.

— Voyons d'abord ce qui nous est donné là-bas, lui dit-il, et contentons-nous-en les premiers mois ; nous nous installerons plus confortablement pour l'hiver et nous ferons alors, si vous y tenez, quelques acquisitions ; mais, je vous en prie, ne me gâtez pas mon cher vieux Muttoir en le dégarnissant des objets familiers au milieu desquels j'ai passé de si bons jours ! Je tiens à ce qu'il reste comme il est, afin de venir, lorsque ce me sera permis, m'y retremper un peu dans mes souvenirs d'autrefois. Je le quitte pour vous, vous le savez, car, moi, je l'aime toujours, aussi je vous demande de me le laisser intact...

Madeleine, les larmes aux yeux, accéda à ce touchant désir, mais, secrètement, songea à diverses combinaisons pour se donner à Arte-

ville, avec le moins de frais possible, le boudoir japonais et la chambre Louis XV qu'elle avait toujours rêvés.

Et pendant que son mari, appelé tout de suite à son poste, où il devait la précéder un peu, employait ses derniers jours de liberté à mettre en ordre ses affaires, elle, qui ne sortait jamais qu'après s'être fait beaucoup prier, fit atteler chaque après-midi pour aller dire adieu à tout son voisinage et montrer aux Lambersalle et aux Fraisanville la figure épanouie de la nouvelle sous-préfète d'Arteville.

## VI

M. d'Arracand était depuis huit jours installé à Arteville et venait enfin d'écrire à sa femme, dévorée d'impatience, qu'il l'attendait.

« Ne vous figurez pas, lui mandait-il, tomber dans un paradis terrestre : Arteville est une gentille petite ville, saine et propre, mais qui ne ressemble que de fort loin à la résidence de vos rêves ; la sous-préfecture est spacieuse, mais ni neuve ni monumentale ; j'aurais voulu mettre cette froide demeure sur un pied de fête pour vous accueillir, le temps me fait complètement défaut et j'ai dû me contenter d'une installation sommaire ; votre chère présence, qui l'aura si vite transformée pour moi, lui donnera aussi un peu de ce charme qu'a le

*home de toute jolie femme, et je suis sûr qu'avant peu on ne la reconnaîtra plus. »*

Ce compliment délicat avait fait sourire Madelaine et un sentiment d'orgueil avait redressé sa tête fine. Non, son mari n'en attendait pas trop d'elle ; elle saurait, puisqu'il quittait le sien pour lui plaire, lui faire un intérieur agréable et charmant. On a tant de ressources en ville, pensait-elle, un tapissier sous la main, la facilité de brocarter un peu pour trouver quelques vieilles étoffes, quelques meubles pittoresques. Oui, la sous-préfecture d'Arteville serait une jolie habitation ; sans l'avoir vue, elle s'en portait garante et étudiait des combinaisons de portières, de tentures qui devaient, le plus heureusement du monde, détruire la monotonie du mobilier officiel.

Enfin, elle allait partir ! Ses caisses, ses immenses et innombrables malles attendaient, toutes bouclées, dans le grand vestibule, le break qui devait les mener à la gare. Madelaine avait scrupuleusement respecté le souhait de son mari ; il n'y avait pas un meuble, pas un tapis, pas un tableau du Muttoir qui ne restât à sa place ; mais sa garde-robe, ses objets personnels, elle avait tout emporté ; et maintenant, tout étant fini, les housses recouvrant les fauteuils, les rideaux décrochés laissant les fenêtres nues, les volets des appartements fermés, Madelaine se sentait, devant cette vieille maison, qui semblait prendre le deuil de son absence, envahie par une mélancolie qui l'étonnait, et par une crainte vague de l'avenir, qui l'effrayait.

C'était pour elle, pour elle seule, qu'ils quittaient le Muttoir, Guy et elle, laissant derrière

eux, dans l'antique demeure, cinq années écoulées d'un bonheur paisible, à coup sûr, mais véritable. Que leur réservait l'avenir? Que leur réservait cette mêlée de la vie, à l'écart de laquelle ils avaient été heureux, et dans laquelle elle avait voulu entrer? Elle se sentit un petit frisson devant cet inconnu, qui recélait autant de menaces que de promesses, et la fibre sentimentale que toutes les femmes portent en elles se réveilla. C'était au Muttoir que, le lendemain de son mariage, elle était venue cacher ses joies de jeune épousée; là que, loin du monde et du bruit, s'était écoulée cette lune de miel à laquelle nulle femme ne peut penser sans attendrissement. Là que Guy l'avait aimée, là que les années avaient passé sans rien modifier de son amour de la première heure. Là que ses fillettes étaient nées; dans cette église que l'on voyait là, sous le feuillage des grands marronniers, qu'elles avaient été baptisées; sur ce gazon qu'elles avaient fait leurs premiers pas, et Madeleine se rappelait qu'après la naissance de sa petite Jacqueline, pendant sa longue convalescence, son mari, tous les jours, la portait, dans ses bras vigoureux, près de ce berceau de chèvrefeuille, où elle passait, étendue dans un hamac, les heures les plus chaudes de la journée, tout à cette douceur de se sentir revivre après les secousses de la maternité.

Ces souvenirs lui revenaient en foule et l'attendaient. Il se révélait subitement à elle, au moment de le quitter, que ce Muttoir, qu'elle croyait haïr, lui tenait au cœur par des liens cachés, mais puissants.

Deux heures lui restaient avant le départ

pour la gare, elle voulut les employer à dire adieu au vieux domaine qu'elle abandonnait.

D'abord, sous prétexte de s'assurer si tout était en bon ordre, elle visita la maison, sans en excepter une seule pièce ; elle revit la chambre où logeaient ses frères, lorsqu'ils venaient au château, celle où elle recevait parfois une chère amie d'enfance ; cette autre, que sa mère avait habitée la dernière fois qu'elle était venue au Muttoir, et là, à ce souvenir, Madeleine pleura. Puis son appartement à elle, d'ordinaire si coquet, si gai, avec ses fraîches tentures de cretonne bleu pâle à bouquets roses, si nu et si triste, maintenant que tous les objets familiers en avaient été enlevés et qu'une main prévoyante en avait décroché les rideaux pour les serrer soigneusement. A droite, la chambre des fillettes, la grande nursery saine et aérée, où Madeleine avait passé, près de ses enfants qu'elle adorait, ses meilleurs moments maternels. Et elle se remémorait les joyeux réveils où les petites têtes blondes émergeaient soudainement des profondeurs du moelleux oreiller, les yeux encore gros de sommeil, et les mignons visages, tout roses du calme repos réparateur. Et les beaux soirs où les chères petites gâtées voulaient encore « maman » pour s'endormir. Alors Madeleine, qu'aucune obligation ne retenait, venait s'asseoir près du lit ou près du berceau, et, tenant dans sa main la menotte fraîche, murmurait un refrain berceur. Toutes ces joies, elle les avait eues, pourtant, et n'en avait pas eu assez conscience pour les savourer. Serait-elle aussi libre, dans sa nouvelle vie, de les goûter désormais ?

Elle fit une longue station dans la chambre

de son mari, près de la sienne, à gauche, et y communiquant. Là, l'étroit lit de bois sculpté qu'il n'habitait guère, mais où, pourtant, elle s'en souvenait tout à coup, il avait été une fois malade, bien malade, d'un refroidissement, au point qu'un instant, dans ses vaines et folles terreurs, elle avait cru le perdre. Ici son bureau, au-dessous un beau portrait à l'huile, celui de son père ; sur le premier gradin du meuble de chêne, sa photographie à elle, Madeleine, en robe décolletée, la première qu'elle lui eût donnée pendant leurs fiançailles ; à côté d'elle, les portraits de ses filles à différents âges et celui de Mme d'Arracand.

La bibliothèque était fermée à clef, mais pas un ouvrage n'y manquait, et, à travers la vitrine, Madeleine aperçut, sur un rayon, les souvenirs préférés de son mari : son épée de capitaine de mobiles, cette croix qu'on avait fixée sur sa poitrine, dans le tumulte d'un champ de bataille ; un écrin fermé, mais qu'elle connaissait bien, contenant une fleur d'oranger de sa couronne de mariée ; puis ce petit porte-feuille, où il avait mis une mèche de cheveux de chacune de ses filles ; ce bronze, cadeau d'un ami cher et disparu ; ce poignard ciselé, que son beau-frère lui avait rapporté d'Afrique, tout cela et bien d'autres choses encore, témoignages du passé, auquel le cœur s'attache, tout était resté là, Guy n'avait rien emporté. Et Madeleine, songeuse, se disait qu'il avait dû avoir peine à s'arracher de cet appartement qu'il aimait, où était réuni tout ce qui lui était précieux et que, s'il n'avait suivi que son seul goût, il ne l'eût jamais quitté. Et devant la pensée du sacrifice qu'il s'était imposé pour

l'amour d'elle, des larmes lui revinrent aux yeux. Qu'avait-elle fait en l'acceptant? Elle n'avait songé qu'à elle, mais lui, le cher, dévoué et généreux garçon, vers quel inconnu le faisait-elle marcher?...

L'heure avançait, Madeleine descendit; elle visita aussi le rez-de-chaussée, s'arrêtant un peu dans chaque pièce, mais, là, moins de souvenirs intimes venaient la remuer; le petit salon, pourtant, l'émoult un peu, il avait vu tant de tendres causeries, de soirées à deux, partagées entre les confidences et la lecture...

Elle alla au jardin, qu'elle voulut aussi revoir: les grands marronniers de l'avenue sombre où elle se promenait, le soir avec Guy; la blanche statue du petit bois, les longues pelouses verdoyantes, les massifs de roses, où son mari lui cueillait des fleurs pour ses cheveux; et l'allée de sapins dans laquelle elle avait guetté maintes fois l'apparition du facteur rural, espérant toujours qu'il apporterait, dans sa boîte, la nouvelle de quelque changement pour son existence.

La fraîcheur de l'air, détendant ses nerfs, dissipait l'émotion qui l'avait envahie pendant ses adieux à la vicille demeure. Elle revint à son espérance joyeuse des jours précédents. Elle ne quittait pas le Muttoir pour toujours, il restait à eux, elle y reviendrait volontiers, maintenant qu'il ne serait plus la prison où elle se désolait de voir se flétrir sa jeunesse. Ce serait même un plaisir d'y rentrer avec Guy, qui l'aimait tant, de venir à deux retrouver là les souvenirs de leur passé.

La voiture était au perron. Madeleine se cueillit à la hâte un bouquet de roses et rentra

précipitamment. Ce fut le sourire aux lèvres qu'elle dit adieu à ceux de ses gens qu'elle congédiait ou laissait au Muttoir, n'emmenant avec elle que la nounou de ses enfants ; elle alla même jusqu'à tendre, à la concierge, sa main, un peu dédaigneuse.

C'était une brave femme, au service de la famille depuis de longues années.

— Au revoir, Mathurine, lui dit la jeune femme, ayez bien soin de toutes choses et ne négligez pas trop vos talents, j'entends venir ici manger de bonnes sauces avant la fin de l'année.

— Dieu le veuille, madame ! fit la brave femme, s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier ; puissiez-vous n'être pas trop long-temps à venir, avec Monsieur, et surtout nous ramener les chères petites demoiselles en bonne santé.

— Soyez tranquille, Mathurine, le changement d'air ne leur sera pas défavorable, au contraire.

Et Mme d'Arracand fit de la main un geste amical à toutes ces bonnes gens, simples et sincères, à qui sa grande douceur et sa charité l'avaient rendue chère, et qui pleuraient en la voyant s'éloigner ; puis elle donna au cocher l'ordre du départ.

Le trajet était long. Il était huit heures du soir lorsque Madeleine et ses enfants arrivèrent à la gare d'Arteville. Guy les attendait, impatient d'embrasser ses fillettes, de revoir sa chère femme, après une semaine de séparation. Madeleine recula un peu en le voyant très correctement vêtu d'une redingote noire, coiffé

d'un chapeau de soie, et, après le premier bonjour échangé :

— Que vous voilà élégant ! mon ami, lui dit-elle, d'où venez-vous donc ?

— Comment, d'où je viens ? Mais de mon bureau, ma pauvre Madeleine, où je travaille comme un nègre, pour me mettre au courant ; et pourquoi cette question ?

— Cette redingote, ce chapeau ? ...

— Ah ça, madame, fit Guy, riant, oubliez-vous à qui vous parlez et croyez-vous que le sous-préfet d'Arteville puisse courir les rues en veston et en chapeau mou ?

A travers les vitres de la voiture, et malgré l'obscurité commençante Madeleine essayait de voir la ville que l'on traversait : elle lui plut, dès ce premier aperçu, par l'aspect riant de ses voies larges et aérées. Peu de mouvement, par exemple, bien que l'on passât dans les quartiers les plus fréquentés, mais on ne peut exiger d'une ville de province, de vingt-cinq mille âmes, l'animation de Paris.

Après quelques circuits, la voiture s'arrêta devant une porte cochère, fermant une cour, et surmontée d'un drapeau flottant.

— C'est ici, fit Guy.

Et, sautant à terre, il reçut dans ses bras la petite Françoise, qui s'était endormie, tandis que la nounou descendait avec précaution, portant Jacqueline, qui dormait non moins profondément.

— Entrez, ma chère, fit Guy, pendant que je vais payer le cocher.

Madeleine obéit ; elle franchit l'épaisse porte de fer et se trouva dans une étroite cour pavée, en forme de demi-cercle. Au fond, l'habitation ;

à gauche, les bureaux, qui avaient une entrée spéciale sur la rue ; à droite, les dépendances, remise, écurie, etc.

Mais tout cela avait un aspect si gris, si sombre, si étroit et si mesquin, en comparaison des vastes proportions du Muttoir, que Madeleine se sentit le cœur étrangement serré.

Son mari s'en aperçut, sans doute, car il lui dit gaiement :

— Ce n'est pas un palais, que nous offre l'Etat. Ne vous laissez pourtant pas trop influencer par ce premier coup d'œil, la façade côté jardin est beaucoup plus riante.

Ils pénétrèrent dans la maison, qu'un grand vestibule, dallé de marbre, traversait dans sa profondeur. Faiblement éclairé par une suspension trop petite, il offrait le spectacle de quelques chaises soigneusement alignées contre le mur ; devant chacune d'elles était un petit tapis rond, en aloès, et une bande du même tissu garnissait en croix le vestibule, passage menant de l'entrée sur la cour à celle sur le jardin, qui lui faisait face, et, de l'une à l'autre, des portes qui s'ouvraient dans les panneaux de droite et de gauche. Cette disposition fit sourire Madeleine : décidément l'Etat était un homme pratique.

— Une vraie antichambre pour les sollicitateurs, n'est-ce pas, ma chère ? dit Guy. Allons, venez tout de suite voir votre nouveau domaine. N'êtes-vous pas impatiente de le connaître ?

— Oh ! si, répondit Madeleine.

— Je vous présente le petit salon, fit Guy, en ouvrant la première porte et en montrant à sa femme une pièce carrée, assez exiguë, qui donnait sur la cour.

Il l'avait fait éclairer pour recevoir Madeleine, et elle aperçut, à la lueur d'une lampe, un ameublement de velours bleu sané qui lui fit faire un peu la grimace.

Son mari le remarqua, et, légèrement railleur :

— Ne croyez pas, ma chère, lui dit-il, qu'on ait remeublé la sous-préfecture à neuf en votre honneur ; franchement, à défaut d'autre raison, on peut alléguer qu'on n'en est pas eu le temps.

Madeleine haussa les épaules en riant et continua sa visite, cette fois un bougeoir à la main.

La petite salle à manger avait l'inévitable ameublement de prétendu vieux chêne sculpté ; quant à la grande, une immense table et des chaises composaient tout le mobilier de ce réfectoire. Le grand salon était en velours rouge, plus frais, comme tentures, que le petit, mais tout aussi banal. La pièce la plus soignée, la plus nouvellement arrangée, était le cabinet de M. le sous-préfet : en reps vert, avec de doubles rideaux de guipure écrue, un épais tapis, un beau bureau ministre, il avait un certain air. Madeleine le fit remarquer à son mari.

— Ce n'est pas étonnant, répondit-il, mon prédécesseur était garçon.

Mais les fillettes attendaient, dans l'antichambre, avec leur nounou, qui ne pouvait les calmer. Subitement éveillée, la petite Jacqueline pleurait à grosses larmes et demandait son cher dodo blanc, tandis que Françoise, plus violente, se fâchait tout rouge d'être enfermée dans cette « laide maison » et prétendait retourner au Muttoir tout de suite.

Leur père et leur mère réussirent à peine à les apaiser.

— Il faut coucher ces mignonnes-là, fit Guy en les embrassant encore ; je leur ai fait improviser une installation qui suffira pour ce soir, je l'espère, du moins, et demain, Madeleine, vous y mettrez bon ordre. Comme j'ai désigné aussi une chambre pour vous, celle qui m'a semblé la plus pratique, mais libre à vous d'en changer dans l'avenir. Venez voir.

Madeleine approuva tout ; le choix, pour elle, du plus vaste appartement du premier étage, donnant sur le jardin, les petits lits provisoirement dressés dans une pièce voisine, qui, malheureusement, ne communiquait pas avec la sienne, non plus que celle de son mari, mais il n'y avait pas moyen d'arranger les choses autrement.

Par exemple, elle eut un soupir de regret devant les tentures de damas de laine jaune déteintes et antiques du grand lit à baldaquin, se rappelant la fraîche cretonne de sa chambre du Muttoir.

Elle allait, venait, regardant tout en détail, un peu perdue, comme dans un rêve. Son mari lui dit tout à coup :

— Ne descendez-vous pas prendre quelque chose ? La femme de ménage, qui me tient lieu de cuisinière depuis huit jours, a dû, sur mes ordres, vous tenir prêt un en-cas quelconque.

— Merci, fit Madeleine, je me suis arrêtée au buffet de X... vers six heures ; je suis trop fatiguée pour manger quoi que ce soit ; vous-même avez diné, je suppose ?

— Assurément, fit Guy, et très mal même.

— Eh bien ! nous prendrons seulement du thé, ici ; voulez-vous ?

— Soit ; je vais sonner pour qu'on vous l'apporte, mais vous me pardonnerez de ne pas l'attendre et de vous quitter, j'ai encore à travailler.

— Quoi, ce soir ?

— Tous les soirs, hélas ! j'ai dû faire un effort pour aller au-devant de vous. Tous mes moments sont pris, et, pour regagner le temps perdu, il faut que je veille plus que de coutume.

— Et vous serez toujours aussi tenu ?

— J'espère bien que non ; je vous l'ai dit, il faut que je me mette au courant, je tiens à remplir en conscience les fonctions qui m'ont été confiées. Allons, bonsoir, chérie.

— Bonsoir... fit Madeleine attristée.

Quand elle eut entendu les pas de son mari s'éloigner dans le corridor, elle alla embrasser ses fillettes, déjà profondément endormies, et, revenant dans sa chambre, promena autour d'elle un regard mélancolique.

Elle éprouvait la sensation d'un isolement affreux dans tout cet inconnu qui l'environnait, et en était énervée presque jusqu'aux larmes.

Tout à coup, un parfum pénétrant réveilla son attention et elle aperçut, dans un coin, sur son sac de voyage, les roses qu'elle avait emportées du Muttoir. Elles se mouraient, tuées par la poussière et la chaleur du voyage, mais, comme toutes les fleurs, avant de se flétrir, répandaient leur plus suave senteur. Elle les prit avec précaution, releva délicatement leurs tiges amollies et, avisant sur la cheminée des vases de porcelaine décorée, d'un goût affreux, elle en prit un, alla dans le cabinet de toilette

L'emplir d'eau et y déposa les fleurs, après les avoir rafraîchies de quelques gouttes jetées en pluie, par ses doigts fins, sur leurs pétales veloutés.

Cela fait, elle considéra longuement ce souvenir d'un passé qu'elle avait abandonné si gaiement, puis, avant de remettre le vase sur la cheminée, cédant à un sentiment irraisonné, elle plongea dans le bouquet son doux visage, y mit un baiser et y cacha une larme.

## VII

Il y a huit jours que Madeleine est arrivée à Arteville et malgré l'occupation constante de son installation, les journées lui ont semblé longues. Elle ne s'en effraie pas, ne connaissant personne, ne voyant âme qui vive, son mari sans cesse éloigné d'elle par ses travaux, elle n'a encore trouvé, dans sa nouvelle résidence, que l'isolement du Muttoir, multiplié par tout ce qu'apporte de perturbation la rupture brusque d'habitudes douces et ignorées, auxquelles on est attaché sans le savoir. Mais bientôt, se dit Madeleine, toujours tout à l'espérance de son rêve réalisé, quand sa maison sera sur pied, elle fera des visites, se créera des relations et entrera enfin, après ces quelques jours de noviciat, dans la vie de son goût.

En attendant ce moment elle multiplie ses efforts pour presser les arrangements qu'elle fait

subir à la sous-préfecture d'Arteville. Ils sont limités. Guy n'a pas autorisé l'intervention du tapissier, et Madeleine a été livrée à ses seules ressources, mais elle en a su tirer un si habile parti qu'en quelques jours la vieille maison a été transformée. Elle a répandu partout, avec art et profusion, les bibelots personnels rapportés du Muttoir, caché sous les fleurs et la mousse les vilaines cheminées béantes, égayé de jardinières improvisées la maussaderie des embrasures et dissimulé l'atroce mauvais goût des garnitures de cheminée par des gerbes de feuillage et des fleurs. Quelques coussins, quelques tapis, brodés par elle ou ses amies, quelques voiles de fauteuil, faits dans les longues heures vides du Muttoir, ont promptement changé l'aspect des meubles, et quelques belles photographies de jolies femmes de ses relations ornent les tables et les étagères. Le vestibule est débarrassé de ses ronds d'aloès et de ses passages économiques ; une borne savamment édifiée sur le poêle de faïence y élève la luxuriante végétation de ses plantes vertes, sous la suspension de bronze déverni, que cache complètement un gracieux et immense abat-jour de papier rose plissé. Il n'est jusqu'au jardin qui a été mis en ordre, et, sans grands frais, dessiné d'une façon assez avantageuse pour en agrandir la perspective.

Il y avait deux jours que tout était terminé lorsque M. d'Arracand, qui avait été émerveillé du savoir-faire de sa femme, voulant la récompenser du zèle inaccoutumé qu'elle avait mis à parfaire leur installation, accéda au désir qu'elle lui avait déjà maintes fois exprimé, et que ses

occupations ne lui avaient pas encore permis de réaliser, de faire des visites.

— Préparez votre toilette, ma chère, lui dit-il, et disposez-vous à éblouir les bonnes gens d'Arteville ; nous ferons, la semaine prochaine, nos visites officielles.

— Ah ! fit Madeleine, charmée, enfin ! Et quel genre de robe dois-je mettre pour cette grande occasion ? Sévère, élégante, claire, foncée ?

— Comme vous voudrez, ma chère, votre bon goût vous guidera plus sûrement que mes conseils. Choisissez une toilette qui vous aille bien, c'est d'abord l'essentiel ; puis une robe de visites doit toujours être élégante, ce n'est pas à moi de vous l'apprendre ; enfin, pour la province et pour la rue, il ne faut pas la choisir trop voyante.

— Mon Dieu, fit Madeleine, l'esprit traversé par une pensée subite, nous ne ferons pas nos visites à pied !...

— Non, répliqua Guy, souriant, ce n'est pas possible ; nous prendrons un fiacre, à deux chevaux, s'il le faut ; c'est notre seule ressource, et très suffisante, je vous assure, pour M. le sous-préfet et Mme la sous-préfète d'Arteville.

Madeleine ne répondit pas, mais elle eut un soupir de regret à l'adresse du grand break du Muttoir, où l'on attelait avec bricoles et queues de renard deux chevaux ordinairement occupés à la culture, il est vrai, mais qui, belles et bravas juments boulonnaises, faisaient, sous le harnais de cuir jaune, très bonne figure ; et une larme lui vint presque aux yeux en songeant à son correct et gentil coupé, capitonné de satin bleu, que traînait si allégrement un joli cheval

normand, à la robe bai cerise, soigneusement lustrée.

Sur ce point encore, il en fallait rabattre, et Madeleine eut un petit frisson de dégoût en se rappelant que dans un des atroces fiacres d'Arteville elle avait rencontré, la veille, jour de marché, fumant leurs grosses pipes, deux paysans, marchands de bestiaux, sans doute, en blouses et en bottes crottées, et en pensant qu'elle pourrait essuyer, le lendemain, la boue de leurs souliers avec sa jolie robe de damas ciel.

Aussi eut-elle un moment de vraie joie lorsque, deux jours plus tard, son mari lui dit en riant :

— Je vous annonce une arrivée pour aujourd'hui.

— Qui donc? grand Dieu!

— Fly, votre cheval bai, avec votre coupé, et Jean, notre cocher du Muttoir.

— Est-il possible! s'écria-t-elle, les yeux pétillants de plaisir.

— Oui, fit Guy, avec son indulgent sourire, je ne pouvais, en bonne conscience, vous laisser aller à pied, les pavés d'Arteville sont si pointus et si inégaux, une Parisienne comme vous y eût attrapé une entorse.

Enfin arriva le jour des visites, de l'entrée solennelle de la jeune femme dans le monde d'Arteville. Elle en était tout agitée et toute joyeuse à la fois. La curiosité, chez elle, se confondait avec le désir de faire bonne impression sur ses administrés, ainsi que le disait si plaisamment son mari. Elle fut prête de bonne heure et lorsque Guy, lui aussi sous les armes, entra dans le petit salon, leur résidence habi-

tuelle, elle l'y attendait déjà, belle à ravir avec sa robe bleu pâle et son chapeau, véritable couronne de verveines roses, posée comme un diadème sur sa tête fine.

Guy, la voyant, eut un mouvement d'admiration sincère.

— La jolie robe que vous avez là ! s'écria-t-il, et la jolie femme que j'ai, moi.

Madeleine sourit.

— Vous me trouvez bien ?

— Trop bien. Un peu Régence, vous savez, ce costume, mais bah ! nous sommes dans une ère de réaction.

— Quoi ! dit Madeleine abasourdie, la femme d'un fonctionnaire doit prendre garde à l'époque à laquelle elle emprunte le genre de ses toilettes ?

— Assurément, fit Guy, en riant ; elle doit prendre garde de ne pas compromettre son mari.

Et comme Madeleine restait stupéfaite :

— Enfant que vous êtes ! ajouta-t-il, ne voyez-vous pas que, pour aujourd'hui, je plaisante ?... Allons, si vous êtes prête, vite, montons en voiture.

La curiosité des habitants d'Arteville avait été vivement excitée par l'arrivée du nouveau sous-préfet et surtout par celle de la jeune femme. On l'avait à peine entrevue, jusqu'alors, le dimanche, à une messe basse, quelquefois traversant la rue d'un pas précipité, ou bien sortant de chez un fournisseur, où elle avait fait une brève apparition. Néanmoins, le peu qu'on savait d'elle avait suffi à lui faire une réputation. À travers le voile épais dont elle entourait sa toque des courses matinales, on l'avait devi-

née jolie, et sous la robe sombre ou le grand manteau de voyage dans lequel elle cachait ordinairement sa taille svelte, on l'avait jugée élégante.

La révélation complète de cette gracieuse chrysalide, qui promettait un brillant papillon, était donc impatiemment attendue, et l'on était d'autant plus pressé de la voir s'accomplir, que la chronique de province, toujours minutieusement informée, avait fait connaître ses antécédents.

On la savait Parisienne, fille d'un ancien général et d'une femme qui avait été une des beautés des Tuileries ; on disait qu'elle ne le cédait en rien à sa mère sous le rapport des avantages physiques et qu'elle avait eu aussi, avant son mariage, son heure de célébrité. On allait jusqu'à rappeler son séjour dans telle ou telle ville d'eaux, sa présence à telle ou telle réception, et l'on colportait même l'histoire, considérablement augmentée, des nombreuses passions qu'elle avait inspirées.

Elle était donc posée, avant même de s'être laissé voir, en beauté irrésistible, en élégante raffinée, en mondaine effrénée, et il ne faudrait pas jurer que ce renom, rapidement établi, n'ait mêlé un grain de jalousie et une once de malveillance à l'impatience qu'on avait de la connaître. Les femmes les plus à la mode d'Arteville avaient, en parlant de la nouvelle venue, un dédain artificiel et prévenu qui cachait mal leurs inquiétudes sur la durée de leur règne ; les mères prudentes redoutaient, pour leurs filles à marier, la comparaison de cette beauté qu'on disait incomparable, et les gens sages, entendant parler de son luxe, s'effrayaient de

voir donner à la société d'Arteville un toy plus coûteux encore que celui existant, ce qui aurait eu pour but d'en mettre forcément à l'écart bien des personnes de fortune modeste. Puis les rivalités mesquines de la vie de province se faisaient jour : on se demandait jusqu'où Mme d'Arracand étendrait ses relations. Verrait-elle seulement les gens de son monde, s'arrêterait-elle aux fonctionnaires, sonnerait-elle à toutes les portes? Chacun discutait ces trois hypothèses avec ses préoccupations personnelles : les premiers souhaitaient que la Parisienne ne se prodiguât pas trop et n'entrât dans leur cercle bien clos que pour s'y enfermer avec eux ; les seconds désirant la voir se contenter de leur intimité et les derniers rêvant de trouver à la sous-préfecture un terrain neutre, où, la fusion s'accomplissant entre petits et grands, ils aient leur part de plaisir des uns et des autres, et l'entrée des vastes cours grises et pavées qui entourent les vieux hôtels de l'aristocratie d'Arteville.

Ces sentiments divers avaient fait laisser, pendant huit jours, toutes les maisons ouvertes, dans la perspective de la visite de la sous-préfète ; on avait même, dans certaines, ouvert les appartements de réception et enlevé les housses du grand salon ; quelques personnes étaient restées ~~chez~~ elles à l'heure habituelle des visites, afin de ne pas manquer celle à laquelle elles attachaient tant d'importance, mais, quinze jours s'étant passés, on s'était découragé, la sous-préfète ayant sans doute fait sa tournée sans qu'on le sût, la restreignant autant que possible, ou bien elle n'en ferait pas du tout, et, aussi dépité que déçu de cette aventure vainc

et de la peine qu'elle avait causée, on avait refermé les salons d'apparat, les housses de coutil recouvrtaient de nouveau les meubles de velours ou de soie, et chacun avait repris le cours de ses habituelles occupations.

Mme d'Arracand dut à ce revirement l'amusant spectacle de la vie intime de province prise sur le vif. Lorsque son domestique sonna à certaines portes, elle entrevit, à travers la glace de son coupé, la servante rougeaudé et malapprise, embarrassée entre sa consigne de la semaine précédente et l'occurrence actuelle, s'esquiver brusquement pour aller demander à *Madame* le mot d'ordre; elle fut introduite dans des pièces fermées, absolument obscures, où elle se tenait immobile, de peur de heurter quelque meuble, jusqu'à ce qu'un volet entr'ouvert fût venu faire entrer un rayon de soleil dans lequel jouait toute la poussière soudainement remuée de cet appartement clos; elle eut à préserver très sérieusement sa jolie robe du voisinage périlleux d'un tablier de laborieuse cuisinière qui avait quitté sa lessive pour venir, manches retroussées, bras et mains humides de savon mousseux, la faire entrer; et, dans une autre maison, elle se heurta, dans le grand salon, à un plateau, rangé là par hasard, et rempli de pots de belles confitures de fraises.

Elle eut aussi l'honneur de quelques toilettes faites à la hâte à l'annonce de sa visite, la vue de quelques corsages agrafés de travers, dans une précipitation qui lui avait coûté un quart d'heure d'attente, de quelques coiffures aux-quelles manquait la dernière épingle, et de quelque pantoufle à demi usée dépassant le bord de la robe de cérémonie, rapidement revêtue.

Elle eut encore la vision rapide de marinots barbouillés, qui glissaient leurs têtes emmêlées par les entre-bâillements des portes, et dont le tablier sale contrastait comiquement avec le costume frais de leur maman. Mais, en revanche, elle pénétra dans quelques intérieurs très distingués quoique très simples, où son arrivée ne fut l'occasion d'aucun remue-ménage, où on l'introduisit sans réticence dans l'appartement où l'on se tenait habituellement, salon ou salle à manger, qu'égayaient les fleurs et les bibelots familiers. Elle y fut reçue par des jeunes femmes en modeste robe de toile ou des mères de famille, habillées sans élégance, mais soigneusement ; elle embrassa de beaux enfants frais, roses, bien élevés et bien tenus. De même qu'elle pénétra dans de somptueux hôtels, où elle fut accueillie en enfant gâtée par quelques vieilles douairières, séduites par sa beauté et sa jeunesse ; en amie par quelques jeunes patriciennes, très fières de leur origine, qui reconurent, du premier regard, en elle l'une des leurs ; et avec une imperceptible nuance de protection, mais une grande amabilité, par quelques mondaines, qui, d'avance, redoutaient en elle une rivale et s'étaient laissé gagner tout de suite par le charme doux qui se dégageait de sa personne. Car Guy d'Arracand avait fait preuve de sagesse administrative : il avait voulu voir tout le monde, réservant, pour plus tard, le choix éclectique de ses relations intimes.

Habitué à la vie de province à tous ses étages, les particularités surprises, si elles l'avaient fait sourire, n'avaient point étonné Guy d'Arracand, mais elles avaient littéralement renversé sa Parisienne, qui ne les soup-.

çonnait même pas. Malgré cela, Madeleine, avec cette souplesse d'esprit qui est toute féminine, eut le tact de ne rien laisser paraître de son impression ; partout elle fut charmante, prenant, avec une mesure admirable, le diapason nécessaire pour être d'accord avec chacun, tout en gardant son individualité propre. Elle sut trouver pour chaque personne un mot gracieux, qui n'était ni vain ni banal. Elle eut le bon esprit d'apprécier la fraîcheur des appartements clos, de ne point regarder les désordres de toilette causés par l'empressement ; elle félicita les marmots sales de leur belle mine et eut même le talent de déclarer à la dame aux confitures, qui s'excusait d'avoir transformé son salon en office, qu'elle avait grand plaisir à voir ces compotes de fraises, qui lui rappelaient un des meilleurs souvenirs gourmands de son enfance. Dans les milieux plus comme il faut, et plus véritablement modestes, elle eut une attitude d'une simplicité de fort bon goût, et dans les hôtels du faubourg Saint-Germain de l'endroit, elle put être davantage elle-même et n'en fut que plus appréciée. Le résultat de cette diplomatie fut que, le soir même, tout Arteville déclarait d'une voix unanime que la nouvelle sous-préfète était une femme accomplie, et que quelques farouches républicains, eux-mêmes, commencèrent, après l'avoir vue, à trouver que, décidément, le 16 Mai pouvait avoir de bon.

En rentrant chez lui, à sept heures, le ménage d'Arracand n'en était pas moins harassé ; Madeleine semblait un peu morose ; quant à Guy, il eût fallu bien d'autres fatigues pour lasser son inaltérable bonne humeur.

Arrivé dans le petit salon de la sous-préfecture, il se laissa tomber sur un fauteuil.

— Allons ! s'écria-t-il, voilà une corvée de faite, et une grosse ! Au moins elle eut ce bon côté de me montrer ma chère petite femme sous un jour que je ne connaissais pas et qui n'est pas le moins favorable. Peste ! ma belle Mad, comme vous êtes habile lorsque vous vous y mettez ! Vous étiez née pour la politique, ma chère, et vous gagnerez plus de monde à la cause du maréchal que son sous-préfet !

Et comme Madeleine souriait sans répondre :

— Quoi, reprit-il, accablée à ce point par la lassitude physique et morale ?

— Non, fit la jeune femme, seulement je repassais dans ma tête toutes les personnes que nous avons vues. Je me demandais, non sans une certaine anxiété, avec lesquelles nous pourrions nous créer une intimité un peu agréable, et je suis épouvantée en n'en trouvant que quelques-unes ! Mon Dieu ! faudra-t-il donc se contenter tout le temps de la compagnie de gens comme la majorité de ceux qui ont défilé sous nos yeux depuis cinq heures ?...

Guy regarda avec un sourire demi-ironique, demi-compatissant, cette jolie insatiable, qui n'était jamais tout à fait satisfaite de son sort, et retenant charitalement la réponse un peu mordante qui lui était venue aux lèvres :

— Rassurez-vous, lui dit-il, l'aristocratie d'Arteville émigre presque complètement l'été, mais c'est pour peupler les châteaux voisins. Je vous réserve la surprise d'une seconde tournée dans les environs, et celle-là, je l'espère, sera de votre goût, car vous y trouverez à qui parler.

## VIII

— Ma chère Mad, fit Guy, entrant un après-midi dans le petit salon où sa femme travaillait assidûment à une broderie, il est nécessaire que je donne, d'ici à quelques jours, un dîner.

— Un dîner ! s'exclama Madeleine, surprise, et à qui, grand Dieu ?

— Un dîner officiel, ma chère, position oblige, et je ne suis pas ici seulement pour m'amuser ; le mot d'ordre est de préparer les élections, fort et ferme. Il y a, dans le parti conservateur d'Arteville, une scission, fruit, espère-t-on, d'un malentendu, je dois m'ingénier à la faire cesser : dans ce but, il faut mettre les ennemis en présence, afin qu'ils puissent s'expliquer et s'entendre ; pour les réunir, un terrain neutre est nécessaire, et celui qui est tout désigné est le salon de la sous-préfecture.

— De sorte que vous allez donner un dîner politique.

— Absolument, ma chère, et vous en ferez les honneurs avec votre grâce accoutumée.

— Quoi ? il faudra que je paraisse ?

— Comment ! s'il faudra que vous paraissiez ? Mais, si vous n'étiez pas là, qui donc sauverait l'inévitable embarras des premiers instants de la réunion des partis opposés ? Qui donc pourrait ensuite, si le débat était trop passionné ou devenait orageux, rompre brusquement les

chiens et changer de conversation, si ce n'est une autorité de femme? Vous êtes absolument indispensable, Madeleine, à la réussite de mon projet.

— Ah! c'est vous qui avez eu l'idée de cette tentative de rapprochement?

— L'honneur ne m'en revient pas exclusivement. On me l'a — il faut bien le dire — soufflée à l'oreille mais j'ai saisi la balle au bond, me la suis appropriée, et compte en tirer profit. Ainsi donc, prenez vos dispositions afin de commander, pour le commencement de la semaine prochaine, un dîner d'une vingtaine de personnes. Soignez le menu, que tout soit très correct, mais n'entrez pas dans des recherches trop délicates qui, non seulement ne seraient pas appréciées, mais dérouteraient certains de nos convives.

— Et ces convives seront?

— Oh! un peu... panachés : le comte de Chartes, M. de Bellaing, le vicomte de Chassanterre, d'une part ; de l'autre, M. Dassiez, de la ferme de Tulayhante, le baron Formos, M. Platost, le brasseur, et M. Vair ; puis le docteur Linaux, Belliez, le manufacturier de la rue de la Gare ; Charroux, un brave fermier des environs ; un cultivateur du faubourg, le maire du chef-lieu de canton, enfin quelques indifférents que j'inviterai pour servir de trait d'union entre les deux partis.

— Je ne connais, bien entendu, personne de tout ce monde, sit Madeleine, sans un peu le nom des trois premiers, mais ce que vous m'en dites suffit pour me faire juger que vous ne vous avancez pas trop en disant que la réunion sera... panachée.

— Assurément, c'est pourquoi je vous demande pour la composition du menu un bon confort, rien de plus. Bannissez les sauces savantes, les coulis ingénieux, les timbales compliquées, les chauds-froids raffinés. Des truffes, cela plaît à tout le monde, quelques belles volailles pour les gens de la campagne, que cela intéresse toujours de manger leurs produits ; quelques grosses pièces de viande bien apprêtées pour les plantureux appétits ; peu de sucreries (je vous passerai pourtant un fromage glacé), mais des fruits bien à point, des biscuits et quelques bonbons, de ceux qu'on grignote en causant sans y prendre garde. Du bon vin... mais ceci est mon affaire...

— Permettez-moi une observation, interrompit Madeleine. Il me semble que vous vous occupez, justement, sans doute, mais beaucoup, à coup sûr, de certains de vos convives, tandis que vous négligez absolument les autres. Que diront M.M. de Chartes, de Bellaing, de Chassanterre et l'ormos d'une réception de ce genre ?

— Oh ! pour eux, soyez tranquille, ils comprendront surabondamment les difficultés et les exigences de notre position et les accepteront sans sourciller.

Tout se réalisa de point en point comme Guy l'avait annoncé et, dix jours plus tard, un soir, vers six heures, Madeleine, habillée d'une claire robe d'été et coiffée d'un simple ruban mauve, artistement noué dans ses cheveux blonds, attendait dans le grand salon de la sous-préfecture, avec une impatience qu'elle ne déguisait pas, non ses invités, mais son mari.

« Quelle perplexité ! se disait-elle à haute voix ; comment Guy peut-il me laisser seule en

ce moment ! Ses convives vont arriver, je ne les connais même pas de vue ! Quelle situation sotte ! Je suis tentée de m'enfuir. »

Et pour un peu elle allait, entendant des pas, mettre son projet à exécution et s'évader par la salle à manger, lorsque la porte s'ouvrit sous la pression d'une main robuste et Guy d'Arra-  
cand parut.

— Enfin ! s'écria sa femme, je vous accusais déjà de me mettre dans une position ridicule : recevoir seule des gens que je n'ai jamais vus !

— Pardonnez-moi de vous avoir causé cette inquiétude, fit Guy, ajustant devant la glace son noeud de cravate, je me suis pourtant bien pressé, mais j'ai été retenu jusqu'au dernier moment dans mon cabinet par des dépêches du préfet.

— Qu'importe ! fit Madeleine, vous voilà, tout est réparé, pardonné, oublié.

— Euh ! riposta Guy, s'étendant sur un fauteuil, la fatigue reste ! Je n'en puis plus, et, quitte à ce que votre rôti, ma chère ménagère, soit un peu compromis par le retard de nos convives, je souhaite qu'ils se fassent légèrement attendre et me donnent ainsi ne fût-ce qu'un quart d'heure de repos.

Et il ferma les yeux.

— Mon pauvre Guy, dit sa femme tout attendrie, je le vois bien que vous n'en pouvez plus ! et, pourtant, j'ai encore deux mots à vous demander au sujet de mon attitude. Elle m'embarrasse fort, savez-vous ? Je ne me suis jamais trouvée à pareille fête et me voilà timide comme une débutante !

— Votre contenance est aisée, cependant, répliqua Guy. Vous n'avez qu'à rester dans

otre fauteuil, au coin de la cheminée, à saluer les arrivants, à vous taire et à écouter : ce n'est pas bien compliqué. À table même jeu vos voisins vous entretiendront en aparté, à tout de rôle, vous ne vous mêlerez pas à la conversation générale, à moins que, si elle devenait trop orageuse, je juge nécessaire d'en détourner le cours, mais alors je vous ferais signe. Après le dîner, le fumoir, vous serez seule au salon, je vous prie, cependant, d'y rester, surtout à la fin de la soirée, pour que nos hôtes puissent, en partant, prendre congé de vous..

Il eut à peine le temps d'achever sa phrase que le domestique annonça d'une voix sonore :

— M. le comte de Chartes ! M. le vicomte de Chassanterre !

« Aïe ! pensa Guy, trop de titres ! Jean est mieux fait de les passer sous silence; heureusement que les autres ne sont pas arrivés !

Et il se précipita vers les nouveaux venus. Le comte de Chartes était un beau vicillard à cheveux blancs, et le vicomte de Chassanterre un tout jeune homme, très Parisien d'allures. L'un et l'autre eurent un regard de surprise et d'admiration devant la beauté et l'élégance de la jeune sous-préfète, et le vicomte étoffa dans sa moustache, en assujettissant son monocle, un « Cristi ! » qui eût pu flatter l'amour-propre de la belle Madeleine, s'il n'eût été l'épreuve d'un compliment. Guy se hâta de présenter les deux arrivants à sa femme. Le flot des invités se pressait à la porte, et Jean jetait, l'une après l'autre, les appellations diverses de son beau timbre éclatant de domestique de grande maison, tout surpris de n'avoir plus à annoncer que des noms plébériens.

Madeleine, qui d'abord, suivant l'usage, ne s'était pas levée, comprit, un signe imperceptible de son mari qu'il était nécessaire de le faire. Le fermier Charroux, le brasseur Platost et tant d'autres n'avaient point l'habitude de saluer des femmes assises, et cela les embarrasait. Mme l'Arracaud s'accouda donc à la cheminée dans une pose pleine de grâce, s'efforçant de trouver un mot aimable ou tout au moins un sourire pour chacun des arrivants, tout en répondant à M. de Chassanterre qui, avec plus d'empressement que d'à-propos, cherchait à accaparer à son profit l'attention de la charmante maîtresse de maison.

Au dîner dont M. l'Arracaud avait minutieusement réglé les places d'après les rangs sociaux et les susceptibilités, Madeleine se trouva avoir à sa droite le comte de Chartes, et à sa gauche Belliez, le grand manufacturier, cette distinction étant due aussi bien à la situation politique des deux champions qu'à leur grand âge. C'étaient aussi les deux adversaires personnels les plus marqués de cette réunion, et c'est pourquoi Guy n'avait rien trouvé de mieux que de mettre sa femme entre eux, comprenant bien qu'ils hésiteraient, surtout le comte, à se quereller par-dessus sa tête. Mais la jeune femme n'eut pas grande ressource de conversation avec eux : M. de Chartes était atrocement sourd, et l'autre abominablement vulgaire. Elle voulait, cependant, essayer de gagner le fermier à sa cause, et cherchait vainement à le faire parler, lorsqu'elle eut l'heureuse inspiration de le questionner sur sa famille. Il se trouva que le manufacturier était non seulement père d'un fils unique, mais encore grand-

père d'une petite fille qui avait l'âge de Françoise. Sur ce sujet, le brave homme ne tarit pas et Madeleine s'y intéressa elle-même, comme toutes les mères s'intéressent à ce qui touche les enfants ; elle y prenait même un certain plaisir lorsque M. Bellicz lui dit, de son air bonhomme :

— Puisque nos filles sont du même âge, madame la sous-présidente, il faudra envoyer les vôtres jouer avec la mienne ; ma bru pourra même donner un goûter en leur honneur.

Madeleine balbutia un remerciement confus, comprenant qu'elle avait, dans sa bienveillance encourageante, été trop loin, et elle s'arrêta, assez mal prise ; heureusement le dîner était fini, et, répondant à un signe de son mari, elle se leva, ce qui la sauva de l'embarras où elle s'était mise.

On n'était pas arrivé au salon que déjà commençait l'émigration vers le fumoir, où devaient être abordées les graves questions politiques que Guy, avec son tact parfait, avait su écarter du dîner, voulant laisser à ses hôtes le temps de se connaître, et escomptant les dispositions optimistes qui suivent généralement un bon repas.

Madeleine, voyant peu à peu tous les hommes gagner la porte, eut un soupir d'allégement d'être délivrée de la pesante contrainte qu'elle s'imposait depuis trois heures ; mais elle avait compté sans le vicomte de Chassanterre et le baron Formos, à qui la présence de cette jolie femme avait fait perdre quelque peu de vue la politique, et qui s'installèrent, l'un le dos à la cheminée, l'autre dans un fauteuil, près d'elle, bien décidés tous deux à lui tenir com-

pagnie et s'y croyant même, de très bonne foi, tenus par les règles de la politesse et de la galanterie françaises.

Mme d'Arracand subit cet hommage, auquel elle ne pouvait se soustraire, avec un ennui d'autant plus grand que la corvée qu'elle accomplissait, en faisant les honneurs de ce dîner officiel, l'avait plus fatiguée. Et ses interlocuteurs n'étaient pas faits pour l'en distraire : le baron Formos était un vieux beau d'une cinquantaine d'années, horriblement prétentieux et infatué de lui-même ; le vicomte de Chassan-terre, plus jeune, plus gai, avait moins d'esprit et n'employait guère son intelligence, très moyenne, qu'à chercher à paraître, quoique bon gentilhomme campagnard, vivant sur ses terres, un Parisien pur sang, un honime tout à fait dans le mouvement, au courant des choses à la mode.

Tous deux, au demeurant, s'occupaient de politique par genre et par position, plus que par conviction ; le baron Formos, dont les beaux jours et les succès dataient de l'Empire, était resté fidèle à ce régime, et le vicomte de Chassanterre avait rapporté un jour, d'un bal au château d'Eu, où il avait eu l'honneur de faire valser la comtesse de Paris, des opinions orléanistes. Mais tels qu'ils étaient, ils n'en disposaient pas moins d'une certaine influence et comme, en matière d'élection, il n'est pas de quantité négligeable, M. d'Arracand voulait les rallier à son parti, ou plutôt, en bon fonctionnaire qu'il était, à celui qu'il représentait scrupuleusement, au parti du maréchal.

Mme d'Arracand, au courant des projets de son mari, devait, pour les seconder, ménager

ces deux hommes, et elle ne manqua pas de le faire, écoutant de bonne grâce leurs fadaises et subissant de son mieux la cour empressée qu'ils s'ingéniaient à lui faire. Mais que de fois, pendant ces courts instants, elle regretta l'indépendance d'antan, avec laquelle, si souvent, elle s'était débarrassée d'un adorateur ennuyeux, d'un causeur importun !

Enfin, le salut lui apparut sous les traits de son mari, qui souleva la portière et passa la tête :

— Monsieur Formos, dit-il gaiement, vous nous abandonnez, venez donc au fumoir, je vous prie, M. Vair demande à vous être présente, et en attend le moment depuis le dîner.

— Est-il nécessaire que je fasse sa connaissance? demanda le baron en se carrant contre la cheminée et affermissant son binocle sur son nez d'aigle.

— Absolument. Il est depuis quelques mois seulement dans votre canton, vous savez, et il est indispensable que vous le dirigiez un peu.

— Alors, mon cher, je vous suis, mais à regret, ajouta-t-il, se tournant vers Madeleine ; voyez, madame, où nous entraînent les exigences de la politique !... Heureusement, je vous laisse en bonne compagnie, M. de Chassan-terre...

— M. de Chassanterre va nous accompagner, fit M. d'Arracand.

— Ah ! pour cela, non, mon cher sous-préfet, riposta le petit vicomte ; personne ne me réclame, moi, aussi je jouis de ma liberté, et vous ne me déciderez pas de sitôt à quitter Mme d'Arracand pour vos discussions.

— Vous viendrez tout à l'heure, alors? dit

Guy avec un demi-sourire à l'adresse de sa femme, dont les yeux suppliants l'imploraient.

— Oui, tout à l'heure, répondit le vicomte, se prélassant sur son fauteuil.

“ Nous disions donc, madame, fit-il en reprenant sa conversation avec Madeleine, que vous avez perdu de vue les Plaunnerion depuis votre départ de Paris. Eh bien, je puis vous donner de leurs nouvelles, je les ai revus il n'y a pas un mois.

Et la pauvre Madeleine, obsédée des histoires de Paris et des Parisiens, écouta ces intéressantes nouvelles en cachant son bâillement dans un sourire.

Mais, au bout d'une demi-heure, n'y tenant plus d'énerverment et d'ennui, elle se leva résolument.

— Je ne veux pas que mon mari me reproche de vous accaparer, dit-elle ; allez donc le rejoindre.

— Et je vous laisserai seule !... répliqua le galant vicomte.

— Non. Je vais vous confier un défaut que j'ai pris à la campagne, celui d'aller, tous les soirs, embrasser mes fillettes avant qu'elles ne s'endorment : je céderai à cette faiblesse pendant que vous fumerez votre cigare.

— S'il en est ainsi, je consens à vous abandonner, mais je reviendrai aussitôt que vous, je vous en préviens, dit Chassanterre d'un air vainqueur.

— Soit, fit Madeleine, souriant.

Et, libre enfin ! elle courut à la chambre de ses enfants : Les mignonnes dormaient, toutes roses, pelotonnées dans leurs petits lits.

— Elles ont bien demandé Madame, dit la nourrice.

Madeleine couvrit de baisers leurs petits poings fermés et roula follement sa tête sur les moelleux oreillers. Ah ! qu'on était bien là, près des chéries, loin de toute cette représentation, cette contrainte !... Mme d'Arracand embrassa de nouveau ses fillettes, doucement, pour ne pas les éveiller, et passa sur la pointe des pieds dans sa chambre. Là, elle ouvrit sa fenêtre et s'y accouda : le jardin était à demi éclairé par la lune naissante, qui mettait en relief les massifs et la pelouse, en avant du cadre sombre des grands arbres ; un vague parfum de roses et de réséda monta vers Madeleine et lui rappela le Muttoir... Oh ! sa chère liberté d'autrefois !

Et elle se prit à rêver !

Mais un bruit de voix la ramena à la réalité ; la conversation s'animait dans le fumoir et les échos, en parvenant à Madeleine, lui rappelèrent ses devoirs de maîtresse de maison. Onze heures sonnaient, on allait partir sans doute, elle devait être là pour recevoir les saluts d'adieu...

Elle descendit en hâte. Le salon était encore désert, mais elle y était à peine depuis une minute que ses hôtes, en tête desquels marchait M. de Chassanterre, y firent irruption. Ils étaient tous rouges, congestionnés, comme après un plantureux repas et une vive discussion, et apportaient dans l'appartement une chaude haleine, empestant le tabac et l'alcool, que n'avait pas contribué à améliorer le punch libéralement servi au fumoir.

Au demeurant, tout le monde semblait d'accord et content, même le sous-préfet d'Arteville. Lorsqu'il eut reconduit le dernier de ses

hôtes, il revint vers sa femme, se frottant les mains.

— Allons ! fit-il, tout est pour le mieux, et le rapprochement a été plus facile que je ne l'espérais : il n'y aura pas de scission, toutes les nuances de l'opinion conservatrice marcheront sous notre drapeau.

Puis, comme Madeleine ne semblait pas s'associer grandement à sa satisfaction :

— Vous, ma chère Mad, recevez tous mes compliments, vous êtes une maîtresse de maison accomplie, et vous vous êtes montrée une sous-préfète admirable.

— Ah ! mon pauvre ami, riposta alors la jeune femme, quelle soirée ! Non, c'est trop, je n'en puis plus ; n'est-ce pas que vous ne m'imposerez plus de corvée pareille?...

## IX

Les quelques jours qui suivirent ce dîner furent, pour Madeleine, une compensation à l'immense ennui qu'elle en avait éprouvé. Son mari lui fit d'abord faire, dans les châteaux voisins d'Arteville, une tournée de visites qui la replaça dans son monde ; puis ses visites lui furent rendues et ce fut pour elle un grand plaisir de les recevoir. La question du « jour » avait été agitée ; en prendrait-elle un ?

Guy avait conclu négativement.

— Vos relations actuelles sont trop mêlées,

ma chère, avait-il dit à sa femme, vous vous exposeriez à voir dans votre salon des coudoiements fâcheux qui vous embarrasseraient plus tard vous arrangerez cela, mais, pour le moment recevez tout le monde.

Madeleine suivit fidèlement ce conseil : son salon, paré de fleurs fut ouvert chaque jour aux visiteurs, qui s'y succéderent sans relâche. Sans doute, il y en avait le tous les rangs de la société, mais ces personnes, qui s'étaient mises sur un pied de cérémonie, n'offraient plus à Mme d'Arracand le laisser-aller d'une prise sur le vif comme il lui avait été donné d'en faire une, lors de la tournée officielle ; et jugeant, en femme qu'elle était sur les apparences, elle en vint à conclure que, décidément, il y avait à Arteville beaucoup plus de gens qu'on pouvait voir qu'elle ne se l'était imaginé d'abord. De plus, elle fit, au milieu de tout ce flot, plus ample connaissance avec quelques aimables jeunes femmes, qui ne demandaient qu'à l'accueillir dans leur intimité, et elle ne fut pas longue à compter en elles ce que le monde nomme des amies, amies d'un jour, d'une heure, d'une circonstance, qui aident sans doute à charmer la vie, mais dont les sentiments fugitifs, et souvent même fictifs, ne devraient pas partager le nom des attachements sérieux et fondés, avec lesquels ils n'ont que cela de commun.

A dater de ce moment, la vie de Madeleine changea du tout au tout et prit enfin le caractère qu'elle avait si souvent rêvé. Les jeunes femmes avec lesquelles elle se lia ne cherchaient qu'à s'amuser, elles lui en firent connaissance d'autres, et bientôt elle se trouva entraînée dans un

petit cercle très joyeux, très mondain, qui redoubla de gaieté en l'honneur de sa nouvelle recrue. On organisa des excursions à la campagne, sous prétexte de lui montrer les sites des environs, des déjeuners en forêt, des parties de tennis. Les officiers de la garnison donnèrent pour elle un rallye très brillant. Les jours de pluie, on imagina des matinées musicales et des jeux de société. Mme d'Arracand était sans cesse invitée, ici ou là suffisant à peine à répondre aux nombreuses politesses dont elle était l'objet : elle avait retrouvé sa bruyante et brillante existence de jeune fille, après laquelle elle avait tant soupiré dans sa solitude du Muttoir. Son mari, qui était véritablement un sous-préfet sérieux, et avait pris ses fonctions absolument à la lettre, ne pouvait pas toujours l'accompagner ; il le faisait, néanmoins, aussi fréquemment que cela lui était possible, accompagnant même, pour cela des tours de force, passant une nuit à sa table de travail pour pouvoir, le lendemain, conduire sa femme à une réunion, mais jouissant délicieusement de la satisfaction intime de lui avoir enfin donné la vie qu'elle souhaitait.

Chose étrange ! il en était peut-être plus content qu'elle-même.

D'abord, Madeleine avait été un peu étourdie par ce mouvement mondain, qui l'avait reprise dans son tourbillon, puis, grisée, elle s'y était abandonnée avec un plaisir infini ; maintenant il lui causait une sorte de lassitude qu'elle ne se connaissait pas et s'expliquait moins encore. Quelquefois, sentant la paresse l'envalir au moment de s'habiller pour quelque fête, elle sourinait sur elle-même, se disait :

— Comme on prend vite de mauvaises habitudes à la campagne, et comme je suis devenue casanière !

D'autres fois, c'étaient ses enfants qui la réclamaient lorsqu'elle partait dîner en ville ; qui voulaient, avec leur gentille et despotique autorité d'enfants gâtées, « rester avec maman », et cela coûtait à Madeleine de les tromper, de leur dire qu'elle partait pour un moment et allait revenir tout de suite ; mais elle se gourmandait alors de sa faiblesse, comme elle le faisait de sa paresse.

Elle, qui avait toujours aimé la toilette et se mettait à merveille, avait parfois de vagues remords de faire passer, dans des chiffons, une large part de ce que son mari gagnait, il faut bien le dire, au prix de ses veilles et de ses peines ; et c'étaient des hésitations sans fin pour se commander une robe nouvelle, un chapeau frais.

Sortant beaucoup, elle dépensait plus du double qu'au Muttoir, et cela lui causait une gêne involontaire que, celle-là, elle qualifiait d'avarice.

Paresseuse ! Faible ! Avare ! Que de défauts elle avait contractés dans ces cinq années de retraite !

Mais elle avait beau se railler, chacune des choses qu'elle aimait autrefois lui faisait voir, désormais, un coin défectueux sur lequel, jadis, ses vingt ans avaient les yeux fermés, mais qui, aujourd'hui, lui ôtait de leur charme.

Pourtant, elle eut un jour une lueur de vive satisfaction en recevant une invitation de bal.

C'était là, naguère, son plaisir favori : les dîners, la musique, les parties de campagne

l'amusaient bien. Mais le bal ! Un grand bal ! Il est vrai que toujours elle y était reine. Avec sa fine beauté blonde, mise en valeur par l'élégance vaporeuse de la toilette, son teint délicat éclatant sous les lumières vives, et sa grâce féminine et charmante, plus à son avantage dans un salon que partout ailleurs. On aime particulièrement le théâtre de ses succès.

Un succès ! Elle en aurait un de plus, sans doute, le 24, chez la comtesse d'Ache. C'était un bal d'été, à la campagne, à deux lieues d'Arteville, le soir des courses ; elle trouverait là, en plus de ses relations accoutumées, les étrangers attirés par cette circonstance de sport, et la fête qu'on lui faisait partout lui répondait du flatteur empressement dont, là encore, elle serait l'objet. Aussi l'escomptait-elle d'avance, augurant de cette occasion pour bien retrouver en son moi intime la Madeleine d'autrefois, dont elle ne démêlait plus aisément la silhouette insouciante et joyeuse, parmi tous les sentiments qui s'agitaient en elle.

Elle commença sa journée de bal par assister aux courses. Son mari, revêtu de l'élégant uniforme qui allait si bien à sa fière prestance, avait la première place sur l'estrade d'honneur ; quant à elle, peu soucieuse de ce qu'elle appelait en souriant « cette vaine gloire », elle était restée en voiture avec ses amies. Fut-ce la poussière, le soleil, la chaleur, l'impatience de voir arriver le plaisir du soir ? la journée lui sembla longue, elle ne prit nul intérêt à la casaque rouge ou à la casaque verte des jockeys, au cheval blanc ou au cheval bai qui sautaient si bien ; elle paria un peu, par convenance, pour faire comme les autres, mais

sans grande conviction, le champagne ne parvint pas à la dérider, non plus que le murmure de très réelle admiration qui s'éleva sur son passage dans un tour qu'elle fit aux tribunes et au pesage au bras du vicomte de Chassanterre, son adorateur habituel ; et celui-ci, devant cette indifférence, peu après avoir quitté Mme d'Arracand, résuma d'un mot la situation :

— En beauté, mais pas en verve, la sous-préfète, aujourd'hui !

De fait, Madeleine rentra chez elle harassée, dîna en robe de chambre, et, le repas terminé, alla s'étendre sur sa chaise longue.

Son mari l'y suivit, toujours gai de cette invariable bonne humeur contre laquelle s'émoussaient soucis, chagrins et fatigues.

— Dieu me pardonne, Madeleine, fit-il gairement, je crois que vous allez dormir ? Et le bal, et votre toilette ? Vous n'y pensez donc plus ?

— Si, j'y pense, répondit la jeune femme, languissamment, et je m'effraye d'avoir encore à m'habiller. A-t-on idée de donner un bal le soir des courses et n'était-ce point assez d'une distraction par jour ?

— Ce n'est jamais trop, jamais assez, fit Guy roulant une cigarette entre ses doigts. Il faut jouir de sa jeunesse, ne l'avez-vous pas dit cent fois ?

— Oui, fit Madeleine, écoutant à peine, mais j'avais peut-être alors plus de courage que maintenant.

Et, nonchalante, elle ferma les yeux. Guy la contempla un moment avec une tendre admiration, car elle était charmante dans sa pose abandonnée, au milieu des dentelles vaporéuses et des rubans soyeux de son élégant peignoir ; respectant son repos, il ne lui parla plus.

déposa doucement un baiser sur son beau front d'enfant et, sortant sans bruit, s'en alla fumer sa cigarette au jardin.

Mais la sieste de la jeune femme ne devait pas être de longue durée; son mari n'était pas éloigné depuis cinq minutes que la nourrice, qui lui servait aussi de femme de chambre, entra brusquement.

— Madame, le coiffeur, dit-elle.

Surprise, Madelaine ouvrit les yeux, tout ensommeillée et tout effarée, puis, le sentiment de la réalité lui revenant, elle eut un geste las :

— Faites-le entrer, dit-elle.

Et, avec un soupir et un bâillement, elle se dirigea vers sa toilette.

Lorsqu'elle arriva au bal avec son mari, il était onze heures, fort tard pour la province, et déjà les salons regorgeaient de monde. M. de Chassanterre et le baron Formos, ses deux courtisans les plus empressés, avaient, sans se l'être dit, longtemps fait le guet à la porte du salon, chacun avec l'espoir d'être le premier à sa rencontre et de lui offrir le bras. Car, pour ces deux hommes si différents, mais également épris de chic, c'était une vraie bonne fortune d'introduire cette jolie femme, qui devait faire sensation. Pourtant, à la longue, l'un et l'autre s'étaient lassés, le baron était retourné à sa table d'écarté et M. de Chassanterre à ses valsesuses habituelles.

Mme d'Arracand fut accueillie par une rumeur d'admiration. Il est vrai qu'elle était exquise dans sa toilette blanche, d'une simplicité qui était la preuve d'un tact parfait : une soierie mate, soutenant quelques draperies de tulle vaporeux. A part l'éclair d'un bouton de

diamant à son oreille rosée et un cercle d'or fermant son long gant, pas de bijoux, pas de ruban non plus ; seule, encadrant le corsage, une merveilleuse guirlande de fleurs naturelles où dominaient les roses thé (galanterie de Guy, qui l'avait fait venir de Paris), et, dans ses cheveux blonds, une touffe de ces mêmes roses embaumées, que dominait une légère aigrette de graminées. Telle quelle, Madeleine était ravissante et son mari, plus épris que jamais, retrouvait en elle l'idéale beauté de ses vingt ans. Elle fut vite entourée, tandis que le sous-préfet alla se perdre au milieu des groupes, et l'orchestre ne laissant point chômer ses violons, elle put prendre sa part du bal.

Elle aimait follement la danse, naguère, la valse, surtout ; elle l'aimait pour la danse elle-même, pour cette cadence et cette mélodie, sans qu'aucun sentiment de vanité vînt s'y mêler ; et pourtant elle dansait à ravir et c'était spectacle charmant de la voir passer, souple et légère, dans son attitude réservée, sa taille fine un peu cambrée en arrière, ses longs cils abais-sés, au bras d'un bon valseur. Mais elle n'y prenait point garde alors, et s'amusait franchement, en enfant qu'elle était encore. Ce soir-là, elle se promettait un plaisir très vif à retrouver cette jouissance d'autrefois : être entraînée par un rythme harmonieux dans le tourbillon joyeux.

Mais elle eut une première déception devant le danseur qui, de prime abord, s'inclina devant elle : c'était le baron de Formos, ce vieux beau dont elle subissait avec un ennui mal déguisé les importunes assiduités. Elle ne pouvait le refuser et partit à son bras en jetant un regard

d'envie aux jeunes filles qui s'envolaient avec des jeunes gens souples et gracieux. Après lui, ce fut le vicomte de Chassanterre, qui lui déplaisait moins, mais dansait encore plus mal, puis M. de X., le gendre de M. J., le colonel du régiment de chasseurs, tous des hommes bien nés, bien élevés, mais sérieux, qui, aussi peu danseurs que possible, remplissaient surtout un devoir de position en invitant Mme d'Arracand. Le groupe des sous-lieutenants et des petits jeunes gens à la mode la considéraient bien, de loin, d'un œil d'admiration et de désir, mais pas un de ces blancs-becs n'est osé s'aventurer à disputer la sous-préfète d'Arteville aux personnages importants qui se partageaient ses valses et ses quadrilles. Et elle, la pauvre sous-préfète, se remémorant le temps où elle refusait impitoyablement tous ces vétérans pour choisir ses valseurs dans le clan des jeunes, faisait un triste retour sur elle-même, sur les inconvénients de toutes les grandeurs, même relatives comme l'était la sienne, sur le poids des honneurs et surtout sur le changement que quelques années apportent dans la situation d'une femme au bal.

Elle accepta de rester au cotillon, qu'elle dansait avec l'inévitable M. de Chassanterre, dans l'espoir de se dédommager un peu, en choisissant quelques-uns des bons valseurs qu'elle avait remarqués ; mais, le moment venu, après avoir été une fois chercher un beau lieutenant de dragons, tout ébloui de sa bonne fortune, elle n'eut plus le courage, devant l'étonnement qu'elle avait causé, de récidiver et attacha indifféremment ses noeuds de ruban à la boutonnière d'un homme politique, ami de

M. d'Arracand, ou à celle du maître d'une maison où elle recevait des politesses, ou bien encore au revers de l'habit du mari de l'une de ses amies. Elle s'accorda seulement le plaisir innocent de coiffer le baron Formos d'un immense casque de pompier en papier jaune, avec lequel il était grotesque ; puis, de plus en plus déçue et fatiguée, elle cherchait Guy des yeux, pour s'en aller.

Elle l'entrevoyait de temps en temps une seconde, toujours souriant, mais ne trouvait jamais l'occasion de l'appeler d'un signe. Tantôt il discutait au milieu d'un groupe d'hommes sérieux, tantôt il venait dans le salon quelques instants et faisait valser une jolie femme de leurs relations les plus fréquentes ; en tout cas, il ne songeait nullement à se retirer, et lorsque sa femme, ayant enfin pu l'attirer près d'elle, lui fit part de son désir, s'il y accéda, ce fut en témoignant une surprise profonde.

Ils n'étaient pas tous deux remontés en voiture que Guy demanda à Madeleine si elle n'était pas souffrante pour être partie si tôt.

— Nullement, répondit-elle, mais je vous ferai observer, mon ami, qu'il est près de deux heures et que je suis fatiguée.

— Oh ! si vous êtes fatiguée, reprit M. d'Arracand, c'est différent ; mais vous vous êtes amusée, j'espère ? La fête était charmante.

— Oui, fit Madeleine, je me suis amusée...

— Beaucoup, sans doute ?

— Oh ! comme une vieille femme de trente ans, mariée depuis cinq ans, s'amuse au bal !

— Une vieille femme ! fit Guy, éclatant de rire, vous étiez la plus jolie personne de la soirée !

## X

L'existence des d'Arracand continuait, bruyante, et en double pour Guy, qui se partageait entre les affaires et les plaisirs avec une si merveilleuse activité qu'on eût pu lui croire le don d'ubiquité. Madeleine était chaque jour plus lassée par le mouvement mondain qui l'entraînait, plus avide de repos à mesure qu'elle en avait moins, plus attachée à son foyer à mesure qu'elle s'en éloignait davantage. Qui eût vu ce ménage quelques mois auparavant, au Muttoir, ne l'eût pas reconnu, quant aux tendances. Madeleine, qui se plaignait tant de sa retraite et de son isolement, en était déjà presque à les regretter ; Guy, qui s'y plaisait, au contraire, ne témoignait aucunement en être privé. Chose surprenante, cet homme sérieux et doux, auquel son calme bonheur d'antan suffisait largement, qui trouvait un intérêt capable de l'occuper dans la vie simple des champs, dans la surveillance des travaux agricoles, cet homme, accoutumé à la paix et au silence, le jour où il fut de nouveau plongé dans le tourbillon du siècle, s'y trouva aussi heureux, aussi à l'aise, aussi dans son élément qu'un poisson dans l'eau. Habile en affaires et séduisant dans le monde, il connut bientôt double succès : les belligérants de presque tous les partis modérés, gagnés par sa loyauté, son dévouement à la France et son

inaltérable bonne humeur, vinrent désarmer ou s'entendre dans son cabinet. Là il était homme d'Etat et, dans les salons, un charmant cavalier dont les femmes raffolaient.

Les suffrages qui, de prime abord, s'étaient adressés à Madeleine, avaient maintenant changé d'objet ; on trouvait toujours la jeune femme charmante, il est vrai, mais on se fatiguait un peu de son caractère doux et mélancolique, de sa nature passive et de ses jolis airs d'ensant gâtée, qui semblaient toujours dire : « Amusez-moi », sans qu'elle apportât, pour sa part, au plaisir commun, d'autre contingent que le charme de sa présence. Guy, au contraire, avec son exubérance joyeuse, était, dans toute réunion, le véritable boute-en-train ; que l'on montât à cheval ou que l'on organisât des parties de pêche, des exercices violents du corps ou des sauterelles de salon, que l'on jouât au tennis ou aux petits jeux, qu'on fit des charades et des comédies de société ou, plus simplement, des tableaux vivants, il était l'homme de toutes les circonstances, s'y pliant avec son invariable entrain, rompant toutes les glaces par sa rondeur, sauvant toutes les situations difficiles par sa simplicité et mettant au service de chacun sa gaieté et la merveilleuse souplesse de ses facultés. Quand le groupe mondain d'Arteville vit quelles ressources offrait, en dehors de son cabinet, cet homme qu'à ses travaux on eût jugé exclusivement grave et de haute valeur, il s'enticha de lui avec une facilité de traînée de poudre, et le sous-préfet devint l'indispensable commensal de toutes les réunions, le héros de toutes les fêtes. Il n'y avait que lui, disaient ces dames, pour ordonner les parties

de plaisir, conduire un cotillon, organiser toutes les distractions.

Guy se prêtait volontiers à cet engouement subit, qui n'altérait en rien sa modestie de brave garçon, ni sa simplicité d'homme intelligent, que ces suffrages puérils, s'ils font sourire un instant, attachent peu.

A sa femme, ils produisaient un effet tout autre ; ils lui révélaient son mari, absolument. Elle l'aimait quand elle l'avait épousé, mais elle avait été gagnée plutôt par son moi intime que par ses facultés brillantes, qui avaient passé à peu près inaperçues pour elle.

Pour paraître superficiellement dans tous ses avantages, il est nécessaire que le cœur ne soit pas trop en jeu ; le trouble qu'implique une affection profonde ne laisse pas toute liberté à l'esprit pour faire briller ses facettes, il faut rester un peu désintéressé pour être en possession de tous ses moyens. Dès que Guy avait connu Madeleine, il ne l'avait plus été, et la préoccupation de son amour avait primé chez lui celle du désir de plaire. Pendant le premier hiver passé à Paris, après leur mariage, Guy, dépayssé au milieu de cette société parisienne, où il ne connaît personne, s'était tenu à l'écart et sur la réserve, Madeleine ne l'avait donc jamais vu sous l'aspect où il se montrait à elle. Dans la tendre intimité de leurs cinq ans de ménage, il avait été exclusivement affectueux, empressé à lui faire plaisir, à la rendre heureuse, anihilant sa volonté devant la sienne, et tout disposé à s'effacer dans son ombre ; aussi il lui avait toujours semblé (et peut-être était-ce un reste de l'influence de sa mère) qu'elle le dominait de toute sa hauteur.



de Parisienne et de mondaine. A ses yeux, Guy était un bon et honnête garçon, qu'elle aimait de tout son cœur, rendant justice à ses grandes et sérieuses qualités, à ses sentiments dévoués et généreux, mais pour un homme brillant, elle était à cent lieues d'admettre qu'il le fût.

Et voilà que, subitement, il se révélait à elle sous ce jour nouveau, faisant, en quelques mois, si bien ses preuves d'homme politique et d'homme du monde, qu'il n'était pas permis d'admettre qu'il se fût improvisé l'un et l'autre, mais bien qu'il avait simplement mis en jeu les réserves de sa riche nature.

A force de s'entendre dire par ses amies :

— Ma chère, M. d'Arracand est charmant !

Par les hommes qu'elle fréquentait le plus :

— Madame, la haute valeur de notre sous-préfet...

Par les douairières :

— Ma bonne petite, soignez un peu votre mari, il me semble qu'on comploté de vous l'enlever, là-bas.

Par les belles mondaines audacieuses :

— Chère madame, quand on a un mari comme M. d'Arracand, il n'est pas permis de le garder pour soi toute seule ; prêtez-le-nous pour organiser ceci, cela ; il nous est indispensable...

Et par les plus intimes, celles surtout dont le cœur n'était pas satisfait par leur mariage, ou cachait quelque blessure secrète :

— Êtes-vous heureuse d'être aimée comme vous l'êtes par un homme comme celui-là !

A force d'entendre dire tout cela et d'entendre vanter son bonheur, Madeleine commença à l'apprécier comme il méritait de l'être.

Il est vrai que, depuis cinq ans, elle n'avait eu l'occasion de faire nulle comparaison, mais, maintenant que cela lui était permis, n'étaient-elles pas toutes à l'avantage de son mari et voyait-elle autour d'elle quelque homme qui lui fût supérieur ou même qui l'égalât?... Elle passa sa revue en toute sincérité et convint, avec un grand et légitime orgueil, que personne ne pouvait entrer en ligne avec son cher et beau Guy. Elle l'en aima déjà avec une nuance de fierté satisfaite et de passion en plus et, à mesure qu'elle sentait qu'on le lui enviait, elle s'attacha davantage à lui et jouit mieux de son affection. Malheureusement, cette recrudescence de tendresse lui vint au moment où M. d'Arracand, tout absorbé par la vie extérieure, pouvait le moins s'en apercevoir. Trouvant sa femme, dans leurs heures d'intimité, forcément écourtées par la vie qu'ils menaient, plus affectueuse et plus contente à la fois, il attribua cet heureux changement à la satisfaction qu'elle éprouvait d'être rentrée dans le mouvement mondain, et ne se douta pas de la transformation qui s'opérait dans ses sentiments pour lui. Ne la soupçonnant pas, il ne l'encouragea point. Madeleine était trop naturellement fière, trop délicate et réservée pour la lui révéler; elle crut que son mari, qui la connaissait si bien, devait l'avoir comprise, et, avec l'ingéniosité que mettent certaines femmes à se faire du chagrin, s'attrista de l'accueil indifférent qu'il faisait à ce renouveau d'amour qu'elle éprouvait pour lui.

C'est un sentiment bien humain, mais que la faiblesse des femmes leur laisse plus particulièrement éprouver, que celui de trembler pour un

bonheur nouvellement ressenti. Lorsque Madeleine comprit mieux celui qu'elle avait d'être aimée de Guy, elle se prit à craindre de le voir envoler.

Elle se remémora leur passé, les jours de leur intimité au Muttoir, où Guy, passionnément épris malgré plusieurs années de mariage, et sans cesse occupé d'elle, faisait tout son possible pour éveiller en son cœur quelque lueur d'affection plus vive, qui eût éclairé ce qu'elle appelait alors sa vie grise et, la lui rendant chère, eût écarté de son esprit ce mal d'ennui qui l'éprouvait. Combien il eût été heureux, à cette époque, le bon Guy, si, répondant à ses efforts, elle lui eût témoigné, alors, le regain de tendresse dont maintenant son cœur débordait !

Mais aujourd'hui il n'y prenait pas garde. Était-il donc changé à ce point?... Elle n'était plus l'unique souci de sa vie, et cela, elle l'avait voulu, en quelque sorte, puisque c'est pour elle qu'il avait sollicité ces fonctions, qui l'occupaient à présent ; mais n'en était-elle plus l'unique joie, l'unique amour?

A cette seule pensée, la première fois qu'elle lui vint, un froid mortel lui glaça l'âme.

Mon Dieu ! inconsciente de son bonheur, courant après quelques vaines et éphémères satisfactions de plaisir et d'orgueil, aurait-elle perdu, ou tout au moins compromis ce trésor qui était à elle seule, le cœur de son mari?

Elle s'épouvanta de l'imprudence qu'elle avait commise ; puisque la vie du Muttoir, dans son calme et sa retraite, suffisait à Guy, puisqu'il était heureux, entre sa femme et ses filles, avec elles et par elles, pourquoi avoir été l'exposer

aux tentations sans nombre que la vie moderne offre aux hommes de tout âge et de tout caractère? Sans doute, il était de force à leur résister et elle avait toute confiance en lui, mais s'il était au-dessus de la possibilité d'une défaillance quelconque, ses sentiments intimes ne se modifieraient-ils pas insensiblement au contact du monde et de ses influences? Le poison et l'indifférence sont, l'un et l'autre, si subtils pour pénétrer dans le cœur!

En examinant la situation plus à fond, Madeleine se dit que, si elle avait fait des comparaisons qui lui avaient toutes démontré la supériorité de son mari sur les autres hommes qui l'entouraient, il avait été, lui aussi, à même d'en établir et, peut-être, n'avaient-elles pas été pour elle si avantageuses...

Elle ne s'illusionnait sur elle-même ni en bien ni en mal, elle se savait jolie et ne doutait pas de l'être toujours; mais combien de femmes plus belles qu'elle ne pouvait-on compter parmi leurs relations?

Elle était élégante, distinguée, elle en connaît, mais que d'autres personnes de leur entourage, aussi bien nées, étaient, grâce à leur fortune, plus élégantes qu'elle, et, avec une beauté moindre, quelquefois, mais plus habilement mise en valeur par les ressources d'un luxe intelligent, faisaient plus d'effet qu'elle-même.

Ceci était pour les yeux, mais sous le rapport de l'esprit, combien ne voyaient-ils pas, tous les jours, de femmes spirituelles et brillantes! Elles n'avaient peut-être pas les délicatesses intimes de Madeleine, mais n'en étaient que plus à l'aise pour paraître dans tout leur éclat.

Et la jeune femme se rappelait telle ou telle, gaie, résolue, sûre d'elle-même : l'une, avec une pointe d'audace ; l'autre, avec une nuance de retenue hautaine, mais presque toutes séduisantes.

Elle comprit que sa mélancolie accoutumée, à laquelle Guy avait fait souvent la guerre, sa nonchalance naturelle, que rien n'éveillait plus, ses indécisions enfantines et sa passivité native devaient sembler bien fades à côté de tant de brio, superficiel, peut-être, mais éclatant à coup sûr. Et elle se rendit compte que, si quelqu'un pouvait ressentir cette impression, c'était sans doute son mari qui, logiquement, devait avoir l'autant plus la satiété de sa tournure d'esprit, qu'elle était absolument en opposition avec ses tendances personnelles.

Alors elle eut peur ! Si, de même que par comparaison elle s'attachait plus à lui, elle, par comparaison aussi, allait cesser de lui plaire !

Quel fol orgueil lui avait caché ce péril ?

Et, son imagination travaillant sur cette donnée, elle se rappela l'attitude de Guy, les femmes que, dans sa sincérité au-dessus de tout soupçon, il admirait le plus, celles desquelles il se rapprochait le plus volontiers. Parmi ces dernières, une silhouette se détacha dans la pensée de Madeleine : c'était celle de Mme de Burtran.

## XI

Mme de Burtran était la femme d'un des hommes politiques les plus influents de l'arrondissement. C'était une superbe personne de trente-cinq ans, qui était encore à l'apogée d'une beauté plus éclatante que délicate, mais indéniable. Grande, brune, avec des cheveux noirs aile de corbeau et une taille de déesse, ses grands yeux de velours sombre, aux regards savants, avaient une expression dont l'intensité était frappante. Ils révélaient une âme altière mais haute, impérieuse mais passionnée, et une intelligence peu commune.

Son mari avait fait partie de l'Assemblée nationale, en 1873. Les suffrages qui lui avaient été donnés en 1876 n'ayant point été suffisants pour le renvoyer à la Chambre, on avait jugé imprudent, dans la sphère conservatrice d'Arteville, après cet échec, de présenter encore M. de Burtran un an plus tard, et l'on avait choisi, pour opposer au candidat républicain, qui, consiant dans un premier succès, le briguait de nouveau, un homme d'opinions peu tranchées, tout neuf à la vie publique, que, par conséquent, nul passé n'engageait, qu'un passé d'ancien militaire, tout de loyauté et d'honneur. Le commandant Marbeau, c'était son nom, personnellement dévoué au maréchal et à sa politique, en était un peu l'image.

M. de Burtran, secrètement mécontent de n'avoir pas été, cette fois encore, le candidat de la droite, avait eu un peu de peine à accepter celui qu'on lui substituait ; sans doute, par esprit de parti, il voterait pour lui, mais, de là à faire en sa faveur cette propagande effrénée à laquelle il fallait bien se résoudre pour arriver à la réussite, et qui était le mot d'ordre général, il y avait un abîme.

Cet abîme, qui pouvait le faire franchir à M. et surtout à Mme de Burtran ?...

Car si M. de Burtran était homme politique, c'était à sa femme qu'il le devait. D'humeur à la fois ambitieuse et intrigante, aimant avoir la première place partout et la recherchant sans vergogne, se donnant avec passion à tout ce qu'elle entreprenait, et aussi renuante qu'audacieuse, elle ne s'était pas contentée longtemps du rôle demi-effacé qu'elle eût pu tenir, après son mariage, dans sa terre de Burtran ou dans son hôtel d'Arteville ; elle avait soufflé à son mari ce besoin d'intrigues et ces germes d'ambition qui fermentaient en elle. Elle l'avait lancé dans la vie publique, l'y avait soutenu de ses conseils, de son habileté féminine, en avait fait, littéralement, l'homme qu'il était devenu. Et devant le succès de ses premiers efforts, elle se promettait de le pousser plus haut et plus loin encore, lorsque les élections de 1876 étaient venues lui casser les ailes. Elle ne s'était pas découragée, comptant sur un dédommagement prochain, et avait, très adroitemment, créé à son mari une situation expectative, pleine de promesses pour les uns, de menaces pour les autres, qui le laissait sur la brèche, avec toute son im-

portance d'homme influent et sa réputation d'homme politique.

Le 16 Mai l'avait fait sourire de triomphe anticipé : c'était l'heure attendue de la revanche qui allait sonner, et déjà Mme de Burtran préparait ses batteries pour la campagne électorale de son mari, lorsque celui-ci vint, un jour, tout penaud, au sortir d'une réunion de comité, lui annoncer que ce n'était point lui qui avait été sacré candidat. La fureur de Mme de Burtran, à cette nouvelle, ne connut plus de bornes. Ah ! on se jouait d'eux, on voulait les faire poser, on ne les trouvait pas bons pour soutenir la politique du maréchal, on doutait de leur autorité, de l'efficacité d'une situation, prépondérante dans le pays, comme était la leur ?

Eh bien ! on apprendrait ce qu'elle valait ! La parole de M. de Burtran étant engagée, il ne pouvait se présenter, mais on laisserait le candidat se débrouiller tout seul. Pataugerait-il assez, le pauvre, dans ce bourbier électoral dont il ignorait les fonds solides ! Et Mme de Burtran, immolant les destinées de la France à ses raucunes, se composa sur l'heure une attitude nouvelle :

« M. de Burtran n'avait pas voulu compromettre son nom dans une aventure comme celle qui se courait en ce moment, il s'en désintéressait complètement. »

Puis elle ajoutait quelque persiflage admirablement entortillée à l'adresse du candidat :

« Un nouveau venu, que personne ne connaît, un homme d'aujourd'hui, on ne veut plus de ceux d'hier, ils ont fait leurs preuves et cela

pourrait gêner les évolutions qui, peut-être, deviendront nécessaires. »

C'était donc à Burtran que, vu la situation des propriétaires, leur rang dans le monde, leur influence acquise, résidait le plus sérieux ennemi de l'élection du commandant Marbeau. Que la scission, dont M. de Burtran donnait le branle, s'opérât dans les rangs conservateurs, c'en était fait du candidat, d'autant que son adversaire était très redoutable.

Guy d'Arracand, mis au fait de la situation, s'en préoccupa autant qu'elle le méritait et entreprit le siège de Burtran.

Il y employa une tactique consommée. Ce ne fut pas vers le mari qu'il dirigea ses premières batteries (avec la prescience que lui donnait un jugement très éclairé il avait vu, du premier coup d'œil, que là n'était pas l'ennemi), ce fut vers la femme.

Il se fit présenter chez elle non comme sous-préfet, mais comme homme du monde. La mine froide, la réserve hostile qu'on pouvait se permettre avec un fonctionnaire qui vous mettait à pied, n'avaient plus de raison d'être avec un visiteur privé, qui semblait venir chercher à Burtran une simple relation.

Dès la première fois, Guy se montra bon enfant, détaché de toute préoccupation politique, se refusant à comprendre les quelques allusions qu'on lui glissa en ce sens, et se posa nettement sur le terrain de l'indifférence en matière électorale. Mme de Burtran l'avait d'abord vu arriver avec l'orgueil et la satisfaction de constater que, malgré tout, on reconnaissait assez sa puissance pour que le premier fonctionnaire de l'arrondissement vint en chercher l'appui, et

elle se promettait la secrète vengeance de le lui refuser haut et net. Elle eut une petite déception en ne trouvant qu'un mondain là où elle avait cru recevoir un personnage officiel. Mais elle s'en consola bientôt devant la bonhomie de M. d'Arracand, dont elle fut complètement dupe, se flattant de l'empire certain qu'elle pourrait exercer sur cet homme charmant, mais qui lui paraissait frivole et léger, et de la simplicité duquel elle comptait bien se servir pour faire de lui, peu à peu, l'instrument de tous ses ambitieux projets. Rien ne pouvait leur être plus favorable que d'avoir, ainsi qu'elle le disait ironiquement, le sous-préfet dans sa manche. Et, rêvant dans son imagination de femme à quelque revanche prochaine de la déchéance de son mari de la candidature conservatrice, elle prévoyait déjà un ballottage qui imposerait, pour arriver au succès du parti, le désistement du commandant Marbeau en faveur de M. de Burtran.

Grâce à l'intérêt différent et caché que chacun d'eux trouvait dans des relations fréquentes, M. d'Arracand et Mme de Burtran les recherchèrent l'un et l'autre avec le même empressement. Guy, habile à profiter de toutes les occasions pour aller à Burtran et pénétrer dans l'intimité des maîtres de maison, afin d'atteindre plus sûrement son but ; Mme de Burtran, poursuivant aussi le sien, toujours disposée à l'accueillir favorablement, à l'attirer, même, chez elle par une aimabilité constante et des invitations multipliées.

M. de Burtran et Mme d'Arracand se trouvaient en dehors de ce double complot : le premier parce que sa femme, ne le jugeant pas

assez fort pour pénétrer toutes ses combinai-  
sons savantes, et craignant qu'il ne les déran-  
geât par son autorité ou sa maladresse, l'en  
mettait à l'écart et le dirigeait d'autant plus  
sûrement qu'il ignorait l'être. Il n'en était pas  
moins de moitié dans l'accueil chaleureux que  
Guy trouvait à Burtran, mais il le faisait sans  
idée préconçue, avec une complète ignorance  
des dessous de cartes, suivant seulement, selon  
son habitude, tacitement et sans s'en rendre  
compte, l'impulsion donnée par sa femme, ten-  
dant la main à ceux à qui elle la tendait et  
accordant sa sympathie à ceux qu'elle honorait  
de la sienne.

Si, au contraire, Madeleine était un peu tenue  
en dehors de ces relations, c'était par la volonté  
de Guy d'Arracand.

Il avait été seul, les premières fois, à Burtran,  
et, bien qu'au bout de quelque temps Mme de  
Burtran lui eût dit : « Et Mme d'Arracand, ne la  
verrai-je donc pas ? » il n'avait pas été très  
impressé à l'y conduire.

Il l'avait fait, cependant ; la politesse avait  
été rendue. Il avait accepté, avec sa femme, une  
invitation à dîner à Burtran, et Madeleine avait  
échangé encore quelques visites avec Mme de  
Burtran, mais Guy ne lui donnait pas l'occasion  
de les multiplier, tandis que, seul, il y allait  
très fréquemment. Agissant ainsi, il obéissait à  
un sentiment complexe : la répugnance d'abord  
de mêler sa chère Madeleine à ses menées poli-  
tiques, la crainte qu'il ne s'établît entre elle et  
Mme de Burtran une de ces intimités de femme  
si facilement nouées, qui l'eût gêné, plus tard,  
si, les choses ne tournant pas à son gré, il avait  
été dans l'obligation de rompre avec les de

Burtran. Enfin, ignorant qu'il était de la cause mystérieuse qui le faisait si bien accueillir, il ne revenait pas lui-même d'un succès qu'il attribuait à sa diplomatie, et tremblait que sa femme ne vînt le détruire, par quelque mot imprudent qui le révélât, avant l'heure, homme politique, alors qu'il affectait de n'être, à Burtran, qu'un sous-préfet mondain, fort peu préoccupé de ses fonctions.

Car il n'y parlait jamais politique : il attendait d'être devenu assez intime pour, quelque temps avant les élections, pouvoir demander, avec la certitude qu'il ne lui serait pas refusé, le secours d'un coup d'épaule, affectant de croire absolument de son parti ses nouveaux amis. Et d'avance il s'appliquait à se rendre tout le monde favorable, faisant à Mme de Burtran une cour respectueuse, mais assidue, de fort bon goût, assurément, à laquelle elle paraissait assez sensible pour que Guy mît, sur le compte de cette manœuvre adroite, la bienveillance dont il était l'objet. Tandis que Mme de Burtran, qui le pensait épris de sa beauté, n'encourageait ses discrets hommages que dans le but unique de le dominer plus aisément, car, si elle était attachée à son mari et à ses devoirs, elle l'était davantage encore à son ambition.

Au fur et à mesure que le temps marchait, leurs relations devenaient de plus en plus fréquentes ; Guy ne passait pas une semaine sans aller à Burtran, et, lorsque, dans le monde, dans les réunions de toutes sortes où il assistait avec sa femme, Mme de Burtran se trouvait là, Guy s'occupait d'elle avec une attention réservée et flatteuse que justifiait si bien le charme de son esprit et de sa beauté que nul ne songeait à s'en

étonner ni à la critiquer, et Madeleine moins que personne.

Comment, après cette longue sécurité, l'intuition lui vint-elle tout à coup du danger, pour son bonheur, que recérait cette intimité?

Nul n'aurait pu le dire, mais cette idée, lui traversant l'esprit comme un coup de foudre, la terrassa. Non qu'elle soupçonnât Guy d'une infidélité voulue dont son caractère l'écartait trop pour qu'il lui fût permis, même dans une heure de folie, de la redouter, mais elle eut l'effroi de le voir, inconsciemment ou malgré lui, peut-être, s'attacher à cette femme séduisante, subir les entraînements d'une passion comme celle que pouvait inspirer, même à son insu, cette belle et ardente personne, y succomber ou y résister mais, en tout cas, en souffrir et, surtout, surtout, s'éloigner d'elle, la pauvre Madeleine, et ne plus l'aimer!

L'hypothèse que l'affection de son mari pourrait lui manquer, autrement que par la mort, ne lui était jamais venue jusqu'à ce jour. Par le fait même de son intensité, elle ne lui semblait pas compter parmi les choses fragiles de ce monde. Elle en était arrivée à une telle habitude du soutien moral que lui était cette puissante et vaillante tendresse, qu'il lui paraissait qu'elle faisait partie de sa vie; et elle ne songeait pas plus à se réjouir de la posséder qu'elle ne se félicitait d'avoir des pieds pour marcher, des yeux pour voir, des mains pour toucher. Elle n'avait jamais eu, non plus, la pensée que son mari pût avoir des regards pour une autre femme que pour elle; elle s'était tellement accoutumée à son admiration qu'elle en avait fini, dans une naïve et inconsciente vanité, par

trouver tout naturel qu'elle fût exclusive ; et elle était si intimement persuadée que, pour Guy, il n'y avait qu'une femme au monde, et que cette femme c'était elle, qu'elle ne songeait même pas à lui en savoir gré. Aussi, le seul soupçon que cette atmosphère de paix profonde pût être troublée par le violent orage d'une passion la laissa-t-elle absolument désenparée. Elle était comme l'enfant qui marche vaillamment lorsqu'on lui tend la main et qui, la lui retire-t-on, vacille sans cet appui protecteur, ne peut plus avancer ni se tenir debout, et tombe finalement, anéanti par sa faiblesse. Anéantie, elle l'était bien, la pauvre Madelaine ; pourtant elle n'avait qu'un doute, un simple doute, mais, déjà, en le concevant, elle avait senti, dans son moi intime, un brisement qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu en fait de souffrances et les dépassait toutes. Et bientôt, son imagination aidant, elle eut trouvé, à l'appui de ce soupçon, mille preuves qui lui parurent tangibles et en firent une réalité. Alors, la pauvre Madelaine vécut les heures les plus cruelles de sa vie et apprit ce que c'est que la douleur.

## XII

Pendant que ce terrible orage se déchaînait dans le cœur et l'esprit de celle qui était toujours sa femme adorée, Guy, à cent lieues de se douter de ses ravages, menait sa vie accoutumée, de plus en plus occupée et même fiévreuse à mesure qu'on approchait du but. Encore quelques semaines et les élections seraient un fait accompli, on en était donc au coup de feu de la dernière heure, et Guy, ardent comme il l'était, se dévouant tout entier à sa tâche, appartenait exclusivement à son œuvre. On ne le voyait plus à la sous-préfecture qu'en passant ; sans cesse il était en tournée, officielle ou officieuse ; lorsqu'il revenait chez lui, c'était pour s'enfermer dans son cabinet et, là, recevant des communications importantes ou donnant des instructions nouvelles, travailler encore à l'aventure tentée. Il n'en fallait pas moins ; la victoire était particulièrement difficile à remporter dans l'arrondissement d'Arteville, et la lutte promettait d'être chauve.

Le candidat républicain avait pour lui l'autorité du fait acquis, la place déjà occupée, la gloire de la dernière bataille gagnée, et le prestige qu'ajoute à un nom, sur l'affiche de couleur, la mention « député sortant »

Le moment était venu de faire jouer les batteries secrètes et, parmi celles sur l'appoint

desquelles Guy fondait le plus d'espoir, il fallait compter Burtran.

Jusqu'à présent, il s'y était tenu dans sa réserve première, mais l'heure avait sonné où il devait se démasquer pour recueillir, si tout marchait comme il était en droit de l'augurer, le bénéfice de sa longue diplomatie. Mais comment, sans rien compromettre, ouvrir le feu?... Guy se le demandait anxieusement, depuis quelque temps, lorsque l'occasion lui en fut donnée.

C'était une après-midi ; M. d'Arracand, à la fin d'une tournée électorale, traversait Burtran au trot las et pesant de ses chevaux de fiacre, car il laissait le coupé à sa femme. Il aperçut, sur la route, la châtelaine du lieu, et, arrivé près d'elle, fit arrêter et sautà à terre.

— C'est vous, fit Mme de Burtran, jouant à merveille la surprise, et vous passez comme cela devant chez moi, sans vous arrêter?... voilà qui est aimable!

— Pardonnez-moi, madame, répliqua Guy, je n'ai pas eu l'audace d'apporter dans vtre salon le nuage de poussière qui est la conséquence de chacun de mes mouvements. Car j'en ai subi tant et tant, depuis ce matin que je suis en route, de cette poussière, que j'ai eu beau en avaler, il en reste encore sur toute ma personne.

— Quel long voyage avez-vous donc fait, reprit la jolie femme, un peu railleuse, et qu'est-ce qui le motive? quelque grave événement?

— Point, madame, répliqua Guy, qui était sur ses gardes, rien d'imprévu, affaires administratives, dont je me ferai scrupule de vous ennuier.

Et il se disposait à prendre congé de Mme de Burtran, mais celle-ci ne l'entendait pas ainsi.

— Et vous allez comme cela? dit-elle.

— A Arteville.

— Vous dinerez où?

— Mais chez moi.

— A quelle heure, alors? voilà sept heures. Vous en avez encore pour longtemps, au train de vos coursiers... Je parie que vous mourrez de faim?

— Hélas! madame, fit Guy comiquement, un sous-présent n'a pas le droit d'avoir d'estomac, c'est contraire au règlement.

— Mme d'Arracand vous attend?

— Oh! sans m'attendre! les jours de tournée elle se met à table avant moi, je ne voudrais pas la condamner à ces jeûnes répétés et prolongés.

— Eh bien! alors, je vous prends au passage, infortunée victime des fonctions publiques, dit Mme de Burtran en riant; vous allez secouer un peu cette poussière dont vous m'avez fait un si effrayant tableau, et apporter à ma table l'appétit d'un voyageur. Si je retarde un peu votre retour, Mme d'Arracand me le pardonnera, en faveur de ma sollicitude pour votre santé.

Guy aurait eu mauvaise grâce à résister, il n'essaya même pas de le faire et, une demi-heure plus tard, assis à la droite de Mme de Burtran, il dégustait, avec un plaisir qu'avivait le souvenir de l'omelette d'auberge qui lui avait tenu lieu de déjeuner, un de ces fins dîners dont le chef de Burtran avait le secret.

Les de Burtran recevaient justement ce jour-là quelques amis, de ceux qui passaient

pour les plus dévoués à l'avenir politique du mari, et Guy, encore tout échauffé de la propagande électorale qu'il faisait depuis le matin, se dit que le moment était venu et l'heure propice, peut-être, pour attaquer résolument la place, et, de front, cette fois. Mme de Burtran lui en donna l'occasion.

C'était après le dîner, ces messieurs fumaient leurs cigares au salon, Mme de Burtran redoutait le fumoir, ses confidences, ses entraînements, contre lesquels son mari était, loin d'elle, seul à se défendre, et insuffisant, jugeait-elle sans doute, car elle avait su surmonter son horreur, celle de toutes les femmes fines et délicates, pour la fumée de tabac, plutôt que de laisser son mari livré à ses propres forces. Il aurait fallu si peu, en effet, pour détruire le patient échafaudage qu'elle avait su éléver autour de lui, dans l'unique but de faire paraître une forteresse sérieuse et redoutable, un simple et vulgaire bastion ! Un souffle eût pu faire écrouler cette savante fortification et M. de Burtran, l'homme politique et influent, disparaissait pour laisser voir un excellent provincial, fort épris de sa femme et de son bien-être, jouissant sans arrière-pensée de l'un et de l'autre, et n'attachant qu'un intérêt secondaire aux destinées de la France.

Done, on fumait au salon ; M. d'Arracand s'était adossé à la cheminée, dans sa pose habituelle, et roulait une cigarette dans ses doigts distraits. Tel quel, mis en lumière par le lustre qui l'éclairait de face et en plein, sa silhouette vigoureuse se détachant sur la glace qui le reflétait, son air plus sérieux, plus résoléchi que de coutume, son regard plein d'absorbantes pen-

sées contre l'obsession desquelles il se défendait mal, tout, jusqu'à un certain mouvement instinctif du bras qui lui faisait ramener sa manchette sur le poignet, lui donnait l'attitude d'un orateur à la tribune.

Cette comparaison s'offrit-elle à l'esprit de Mme de Burtran, lui rappelant que, parfois, les cheminées de certains salons sont des tribunes aussi importantes, par la nature des sujets qui s'y traitent, que celles des assemblées? Toujours est-il que, elle, muette si longtemps sur le sujet qui, pourtant, la passionnait, en vint à l'aborder la première.

— Eh bien! mon cher sous-préfet, fit-elle d'une voix doucereuse, appuyant sur ce titre, et les élections, vous ne m'en parlez jamais?

— Grand Dieu! madame, répondit Guy, sentant l'odeur de la poudre, que vous en dirais-je qu'il pût vous plaire?... La politique, ajouta-t-il fièrement, n'est pas faite pour les jolies femmes et je ne sache pas que vous vous y intéressiez.

— Je ne m'y intéresse pas directement, répliqua Mme de Burtran, sans paraître voir la souriante ironie qu'avait soulevée aux quatre coins du salon la remarque du sous-préfet, mais je ne m'en désintéresse pas non plus. Ce n'est pas permis à une Française digne de ce nom, et la partie, qui se joue en ce moment, est assez grave pour attirer les yeux et éveiller l'attention... même la plus platonique. Car que va-t-il sortir de tout ceci? Êtes-vous content du résultat de vos démarches, de la physionomie de votre arrondissement?

— Très content, madame, fit Guy, qui jugeait habile de laisser la jeune femme s'avancer la première.

— Et vous comptez, insista-t-elle, sur le succès du commandant Marbeau?

— Je l'espère, tout au moins, madame, de cette espérance témoignaire, peut-être, que l'on a de voir couronner ses efforts, lorsqu'on a la conscience d'avoir mis toute sa puissance de volonté et d'action au service d'une cause.

— Je ne doute pas que vous ne vous soyez en effet beaucoup dépensé pour arriver au but, fit Mme de Burtran ; vous êtes un fonctionnaire convaincu et modèle.

— Convaincu, oui, madame, riposta Guy allégrement ; modèle, tant s'en faut ! Pourtant, je me hâte de me rendre le témoignage de n'avoir ménagé ni mon temps ni ma peine pour aider au succès de la cause que je sers. En ai-je fait des voyages ! En ai-je prononcé des discours ! En ai-je distribué des poignées de main ! poursuivit le jeune homme en riant, et présidé des comices, banquets, réunions ! Ai-je été assez « sous-préset » depuis trois mois ! Pour quiconque m'eût connu auparavant, c'est à n'y pas croire. Il n'y a pas un coin de mon arrondissement où je n'aie pénétré, pas une commune que je n'aie parcourue, par un maire que je n'aie visité !

— Pourtant, fit Mme de Burtran, vous n'êtes pas venu à Burtran dans l'exercice de vos fonctions ?

Guy attendait cette phrase et avait habilement préparé la réponse.

— A Burtran ? Oh ! non, madame, je n'eusse pas fait cette injure à M. de Burtran !... Quand j'ai dit que j'ai parcouru toutes les communes de mon arrondissement, j'aurais dû ajouter : sauf celles où ma présence était rendue absolu-

ment inutile par l'influence éclairée qui les dirige, et Dieu sait si Burtran est bien de celles-là ! Même, se hâta de poursuivre Guy, qui redoutait une interruption, si, au lieu d'être dans ce salon, où votre aimable tolérance nous a appelés, nous fussions restés au fumoir, j'en aurais profité pour régler, avec M. de Burtran, à ce sujet, quelques questions de détail, mais véritablement, c'est assez, madame, que vous supportiez nos cigares, je n'oserais vous infliger l'audition de nos combinaisons politiques.

— Du moment où je supprime le fumoir, mon cher monsieur, dit Mme de Burtran gracieusement, mais avec un très léger trouble dans la voix, j'entends le remplacer avantageusement ; vous êtes donc tout à fait aussi libre ici que là-bas, pour entretenir M. de Burtran de vos projets. Je dirai plus, leur révélation m'intéressera, ce sera pour moi une initiation, ajouta-t-elle, jouant jusqu'au bout son rôle d'indifférente, auquel personne ne se méprenait.

— Alors, si vous le permettez, madame, si Guy, toujours souriant, je vais utiliser ma soirée en véritable homme administratif, et compléter ma tournée, déjà longue, par Burtran. Je me suis renseigné aujourd'hui partout, continua-t-il, s'adressant au maître de céans, assis devant lui dans un vaste fauteuil, sur la sécurité que peuvent inspirer les gens chargés de la publicité de l'élection ; distribution des billets et collage des affiches, ne m'en rapportant pour cela qu'à moi-même et non à notre candidat, un peu trop confiant sous ce rapport. De plus, j'ai, dans chaque commune, un mandataire que j'ai choisi de mon mieux pour surveiller ce service. De Burtran, je ne me suis pas préoccupé parce

que j'ai compté sur vous, mon cher monsieur. J'espère que vous voudrez bien, non seulement contrôler l'exactitude de nos porteurs de billets et afficheurs, mais encore les désigner vous-même. Seriez-vous assez bon pour me donner, dès ce soir, la liste de ce que nous devrons vous envoyer de bulletins et de placards, afin que je la fasse passer au commandant Marbeau?

A cette attaque directe, que Guy avait dissimulée sous son ton ordinaire de camaraderie mondaine, les assistants s'entre-regardèrent, surpris ; M. de Burtran, très rouge et encore plus perplexe, porta la main à sa cravate, puis à son front, comme s'il manquait à la fois d'air et d'idées ; il regarda ensuite sa femme.

— Mais, mon cher ami... commença-t-il, très troublé, au milieu du silence général qui s'était fait autour d'eux.

Mme de Burtran lui vint en aide par un grand éclat de rire, absolument factice.

— Ah ! mon pauvre Charles ! s'écria-t-elle avec une gaieté scinte, vous voilà bien ! Cet enjôleur de sous-préfet veut vous faire passer courtier d'élection, à présent.

— « Courtier », le mot est un peu fort, riposta Guy de même, et « enjôleur » encore davantage ; vous me flattez, madame, car, hélas ! je n'ai jamais enjôlé personne... et ce soir moins que jamais : ce n'est pas administratif, du reste, et je le suis devenu jusqu'au bout des ongles ; je n'enjôle pas M. de Burtran, bien au contraire, je « réquisitionne » (voilà un mot dans le ton, j'espère), je réquisitionne donc le dévouement de votre mari à la cause conservatrice pour nous venir en aide dans la grande bataille du 14 octobre.

— Comme cela, sans le consulter? fit Mme de Burtran, raillant un peu, mais au fond assez démontée de ce coup droit, «ans lui demander s'il consent?

— Comment, s'il consent! répliqua Guy, riant de tout son cœur, il ferait beau vraiment qu'il ne consentît pas! Avec cela que c'est si dur ce que je lui demande! Trouver un bonhomme qui, pour quelques pièces de cent sous, distribuera les petits carrés de papier d'où sortiront les destinées de la France, surveiller ces petits papiers pour qu'ils ne s'envolent pas loin de leur destination, s'assurer que le vent, la pluie ou les mains malveillantes n'ont pas détruit les affiches apposées avant le jour où on les consultera. Voyons, madame, vous gâtez trop votre mari (vous vous effrayez pour lui de si mince et facile besogne!) Ah! si je lui avais demandé autre chose... je comprends, qu'alors, vous eussiez protesté...

— Autre chose! quoi, par exemple? fit Mme de Burtran, qui, devant le ton de Guy, était bien obligée de plaisanter aussi, ou tout au moins d'en avoir l'air, de faire de la propagande en faveur de M. Marbeau?

— De la propagande en faveur de nos idées, rectifia persiflante Guy, non, madame, ce n'est pas cela que j'eusse pu demander à votre mari, car je sais bien qu'il en a fait depuis longtemps et que Burtran affirmera hautement, au jour du scrutin, l'influence qui le régit. Mais j'aurais pu solliciter de lui le sacrifice de sa chère liberté, de la paix de sa vie privée; j'aurais pu, en un mot, et plus clairement, lui demander le droit d'imprimer son nom sur la banderole que l'on fixera demain sur ces murs. Et alors vous

eussiez été dans votre rôle, madame, en trouvant que j'exigeais trop du dévouement de M. de Burtran, mais, franchement, aujourd'hui, permettez-moi de vous le dire, tous vous vous en tirez à bon compte.

Mme de Burtran fut un peu interdite de cette réplique, mais, secrètement flattée, devant ses hôtes, de l'insinuation des derniers mots.

— Je sais bien, balbutia-t-elle, qu'on eût pu faire appel à la bonne volonté de M. de Burtran...

— On eût pu ! releva vivement Guy. Voyons, madame, nous sommes entre nous, fit-il se tournant vers les autres personnes qui assistaient, impassibles, mais très intéressées, à ce curieux débat, entre intimes, entre personnes sûres, et nos paroles ne sortiront pas d'ici : ne prenez donc pas des airs de mystère et ne dites point : « On eût pu faire appel », mais bien : « On a fait appel » au dévouement de M. de Burtran.

— Il est vrai, reprit celui-ci, qui croyait de la meilleure bonne foi du monde tout ce dont on voulait le persuader, pourvu que ce fût à son avantage, que l'on m'a fait certaines propositions...

— Eh parbleu ! répliqua Guy, qui le sait mieux que moi ? Et je sais aussi que vous eussiez peut-être, n'écoutant que votre courage, cédé aux instances qui vous étaient faites, mais vos amis, vos véritables amis se sont interposés, ils n'ont pas permis que votre nom fût exposé dans (il faut bien dire le mot) l'aventure qu'on va courir le 14, il n'est pas de ceux qu'on peut compromettre de gaieté de cœur et c'est pour l'avenir qu'il faut ménager ses meilleures res-

sources ; votre drapeau est trop blanc, monsieur de Burtran, pour ces jours de trouble et d'orage ; il ne supporterait pas une éclaboussure ; il nous faut, en ce moment, des couleurs plus solides, en attendant le retour du beau fixe ; c'est pourquoi l'on a choisi le commandant Marbeau. Mais laissez-moi vous prédir une chose, mon cher ami, c'est que, si nous y gagnons la partie engagée, notre candidat actuel sera votre précurseur, il préparera les voies et, à la prochaine élection, Mme de Burtran m'arrachera les yeux, à moi ou à mon successeur, mais moi ou lui viendrons vous demander autre chose que votre concours pour assurer le succès de l'élection.

M. de Burtran, à ces mots, regarda sa femme ; celle-ci, devant ce langage qui répondait si bien à son orgueil présent et à ses ambitieux projets d'avenir, était plus d'à moitié désarmée. S'il ne devait être qu'un marche-pied, possible, ce Marbeau !... Elle essaya encore, pourtant, quelques objections :

— Mais, reprit-elle, comment pouvez-vous espérer l'appui de M. de Burtran alors que vous convenez vous-même que son drapeau n'est pas celui de votre candidat ?

— Ah ! fit Guy, qu'est-ce que cela ? Affaire de nuance, affaire de femme, pardonnez-moi de vous le dire. Lorsque la maison brûle, hésite-t-on, pour en sortir et aller chercher du secours, hésite-t-on entre une robe bleue ou une robe verte ?...

Cette saillie fit sourire, et Guy, voyant sa cause gagnée, sentit redoubler sa verve et son entrain.

— Mais enfin, dit Mme de Burtran, votre

M. Marbeau, nous ne le connaissons pas encore; vous figurez-vous qu'il n'a pas eu la politesse de faire une visite à M. de Burtran?

— Je crois bien que je me le figure, j'ai de bonnes raisons pour cela; l'excellent homme est, j'en dois convenir, assez... attaché à sa candidature; or, il sait parfaitement qu'il n'a tenu qu'à M. de Burtran qu'elle lui soit ravie; si vous pensez que c'est pour le mettre à l'aise vis-à-vis de lui! Aussi, sachant nos excellentes et amicales relations, il avait compté sur moi pour vous le présenter et m'avait demandé de le faire il y a déjà quelque temps. C'est donc moi le coupable, car je n'ai pas encore eu le loisir de réaliser son désir; aidez-moi à réparer ma faute, je vous en prie, madame, et dites-moi quel jour je puis vous amener le commandant Marbeau à déjeuner?

— Quand vous voudrez, fit Mme de Burtran, qui, prompte à la résolution, avait déjà pris son parti de la situation et entendait se montrer à sa hauteur, c'est à vous de fixer le jour, un homme si occupé! lundi vous convient-il?...

## XIII

Lorsque Guy, enchanté de son succès, revint à Arteville, il était une heure du matin. Il ne fit que traverser son cabinet pour voir si, en son absence, n'était pas arrivée quelque dépêche importante, et n'en trouvant point d'urgente, gagna sa chambre. Il hésitait à entrer chez sa femme, la supposant endormie, lorsqu'une lueur, passée par les interstices de la porte mal close, lui apprit qu'elle veillait encore. Il y pénétra donc et la trouva assise près de sa table à écrire, devant un livre ouvert ; elle était déshabillée, un simple peignoir de flanelle blanche l'enroulait dans ses plis amples et ses cheveux tombaient sur son dos en une lourde tresse qui lui rendait l'aspect enfantin de ses seize ans.

Au bruit des pas de son mari, elle se retourna.

— Vous voilà, lui dit-elle, Dieu ! que vous rentrez tard !

— N'est-ce pas ? fit celui-ci, plaisantant ; je me dérange.

Et l'a basant tendrement au front :

— Pourquoi m'avoir attendu ? ajouta-t-il.

— Pour rien. Et qui vous a retenu si long-temps ?

— Un succès qui a clos ma tournée électorale. Mais je ne pourrais vous raconter cela que trop longuement pour ma fatigue de ce soir.

Sachez seulement que le sort en est jeté et que Burtran marchera avec nous.

— Burtran ! s'écria-t-elle, c'est à Burtran que vous avez passé la soirée ?

— Et dîné ! Ce n'était pas mon projet ; je traversais le village, j'ai rencontré Mme de Burtran qui m'a eu mené chez elle ; elle avait justement quelques amis politiques de son mari en sortant de table j'ai abordé la question brûlante et je suis sûr maintenant que M. de Burtran et son groupe se rallieront au commandant Marbeau.

Madeleine ne semblait guère intéressée par ces détails. Une pensée unique se lisait dans la fixité de son regard.

— Ah ! reprit-elle, la poursuivant, c'est chez Mme de Burtran que vous avez dîné ; était-elle belle ?

— Adorable, répondit Guy, qui ne s'apercevait pas de l'étrange attitude de sa femme : une robe noire, en dentelle, échancrée sur la poitrine, une rose rouge dans ses cheveux. Je l'ai rarement vue si en beauté. Et sous le rapport de l'intelligence ! Un esprit remarquable, une finesse sans exemple ; c'est certainement une femme supérieure.

— Oui, répéta Madeleine amèrement, c'est une femme supérieure, une femme qui paraît telle aux hommes, du moins car je ne suppose pas que, dans le clan féminin, elle ait tant de suffrages.

— Je crois bien, toutes ses amies en sont jalouses !

— Oh ! jalouses, fit Madeleine d'un air de doute, je connais dix femmes plus jolies qu'elle, et pas une qui voudrait troquer sa personnalité contre la sienne.

— Cela, c'est possible, on ne se rend jamais compte de ce qu'on est réellement, répondit Guy, indifférent. Là-dessus, chère amie, continua-t-il gaiement, je vais avoir l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, car, comme je vous le disais tout à l'heure, je suis moulu de fatigue.

— Le dîner de Burtrau a dû vous délasser. Était-il bon, au moins?

— Exquis. Mais s'il m'a rassasié, il ne m'a pas reposé ; il a fallu jouer partie serrée avec la châtelaine, et la tension d'esprit entraîne toujours la lassitude. Allons, couchez-vous bien vite. N'est-ce pas demain que nous allons chez les de Flessalles? Oui. Eh bien, avec cette veillée intempestive, vous serez toute pâle. Bonsoir, chérie.

Mais, à la grande surprise du brave Guy, sa femme, lorsqu'il voulut l'embrasser, détourna la tête.

— Bonsoir, fit-elle sèchement.

— Madeleine, reprit Guy tout surpris, Madeleine, que signifie?

— Quoi? fit-elle, bravache.

— Mais votre froideur. Pourquoi refuser de me dire bonsoir?

— Je ne refuse pas de vous dire bonsoir, je vous l'ai dit, je le répète, bonsoir ; êtes-vous content?

Bien qu'il fût à cent lieues de se douter d'où il venait, Guy avait senti l'orage ; il reposa sur la cheminée le flambeau qu'il venait d'allumer et, s'approchant de sa femme :

— Non, Madeleine, lui dit-il très doucement, je ne suis pas content, ce n'est pas ainsi que nous nous quittons ordinairement.

— Eh bien, fit la jeune femme ironiquement,

c'est une exception à nos habitudes, voilà tout ; vous tombez de fatigue, je brûle d'envie de connaître la fin de ce roman, nous cédons l'un et l'autre à nos sentiments, rien de mieux.

— C'est tout ce que vous avez à me dire, Madeleine ? insista Guy.

— C'est tout.

M. d'Arracand resta un moment immobile.

Il y a quelques mois seulement, cette petite scène n'est pas fini ainsi. Guy n'aurait pas quitté Madeleine sans savoir le motif de cette bouderie. Maintenant, il avait d'autres idées en tête, et, tout en aimant aussi exclusivement sa femme, n'en était plus uniquement occupé ; il se dit philosophiquement qu'elle avait quelque caprice, les nerfs légèrement irrités, que le mieux était d'attendre au lendemain qui, sans doute, la trouverait guérie, et il se dirigea vers la porte. Il l'avait déjà ouverte lorsqu'un cri étouffé le fit retourner.

— Guy !

C'était Madeleine qui le rappelait.

Sans hésitation, il revint vers elle ; elle s'était levée aussi pour s'avancer au-devant de lui et, en un mouvement d'enfant, se suspendit à son cou et cacha dans sa poitrine sa figure toute pâle.

— Voilà une méchante qui se repente, fit Guy souriant.

Mais un sanglot lui répondit. Alors sa quietude l'abandonna, il recula à deux mains la tête blonde qui s'appuyait contre lui et força à le regarder ces beaux yeux tendres et sincères qui ne l'avaient jamais trompé.

— Madeleine, dit-il encore, Madeleine, vous pleurez, ma chérie, qu'avez-vous ?

Et, comme elle ne lui répondait pas et voilait ses prunelles d'azur, noyées de larmes, sous le rideau frangé de ses blanches paupières, il l'entraîna vers sa chaise longue, l'y fit assoir et s'y plaça près d'elle.

Appuyée à son épaule, Madeleine pleurait toujours et restait inuette à ses questions de plus en plus pressantes et affectueuses.

Peu à peu, pourtant, elle se calma.

— Oh ! Guy, dit-elle, je vous demande pardon de pleurer ainsi comme une enfant, mais j'ai tant de chagrin !

— Quel chagrin ? demanda M. d'Arracand pour la vingtième fois peut-être, commençant à s'alarmer de cette explosion de douleur, et pourquoi ne pas me le confier, à moi, pour qui, naguère, vous n'aviez rien de caché, à moi qui donnerais mon sang pour éviter une de ces larmes, à moi qui vous aime tant !

— Qui m'aime ! reprit Madeleine avec un accent qui eût ouvert les yeux à tout homme moins simple, qui m'aime !... Guy, dites, m'aimez-vous toujours ?

— Vous me le demandez, Madeleine, à moi ? Pensez-y, cette question, si elle impliquait un doute, serait presque une offense que je n'ai pas méritée.

— Oh ! je ne veux pas vous offenser ! Mais je vous en pris, dites, dites-moi que vous m'aimez, que je suis toujours votre chère petite femme, que personne ne m'a pris ma place dans votre cœur ?...

Et ses larmes recommencèrent à couler.

— Pris votre place dans mon cœur ! répéta Guy, absolument interdit, mais que voulez-vous dire, Madeleine, expliquez-vous ?

— Ah ! s'écria la jeune femme, sous l'empire d'une évidente surexcitation morale, j'avais bien juré de me taire, toujours, toujours, mais je ne puis plus, je souffre trop, mon secret m'étouffe !

— Votre secret, dit encore Guy, sérieusement inquiet cette fois, quel secret ?

— Le mien, le vôtre. Ah ! Guy, fit Madeleine, se levant et tordant dans un mouvement de désespoir ses bras de statue, Guy, pourquoi aimez-vous Mme de Burtran ?

— Moi, j'aime Mme de Burtran ! fit M. d'Arracand, stupéfait au point de ne pas saisir tout de suite le sens de ces paroles, Madeleine, vous êtes folle !

— Non, je ne le suis pas, répliqua la jeune femme, exaltée, mais je le voudrais être si je pouvais, par là, échapper à la torture qui me rouge l'esprit et le cœur. Ah ! je ne vous accuse pas ! il y a peut-être en tout ceci autant de ma faute que de la vôtre, je n'ai pas su vous garder, j'étais si sûre de vous que je n'ai même pas pensé à le faire, et maintenant je vous ai perdu !... Ah ! Guy, j'en mourrai !

— Perdu ! fit violemment M. d'Arracand, dont la surprise, se calmant enfin, lui avait permis de comprendre la vérité, vous ne m'avez pas perdu, Madeleine, et c'est assez de cette chimère mensongère qui fait couler vos larmes ; je n'aime qu'une femme au monde, cette femme, c'est la mienne. Je n'ai jamais éprouvé, pas plus pour Mme Burtran que pour une autre, un sentiment qui pût porter atteinte, en quoi que ce soit, à la foi et à l'amour qu'il y a cinq ans je vous ai jurés au pied de l'autel, Madeleine,

et j'ai le droit de m'étonner que vous m'accusez.

— Ah ! ne vous fâchez pas ! fit Mme d'Arracand, haletante, redites-moi plutôt ce mot qui me rend la vie : vous n'aimez pas Mme de Burtran ?

— Je ne l'aime pas.

— Vous me le jurez ?

— Madeleine, répondit M. d'Arracand sévèrement, vous ne me croyez plus ; qui vous autorise à douter de moi ?

— Ah ! pardon, pardon, Guy, mon mari bien-aimé ! de quel affreux cauchemar vous venez de m'éveiller, si vous saviez !

— Je veux savoir, continua Guy, froissé dans sa dignité d'honnête homme injustement soupçonné, je veux savoir comment cette idée funeste a pu germer en vous, si, toutefois, on ne l'y a pas fait naître, je veux savoir tout.

Dominée par cette volonté qui s'imposait à elle, et trop heureuse, du reste, de décharger son esprit et son cœur du poids accablant sous lequel ils succombaient, Madeleine ouvrit son âme à son mari ; elle lui dit tout, comme il le demandait : la sorte de découverte qu'elle avait faite d'un homme nouveau en lui, et tout l'amour qui s'était réveillé en son âme à ce moment. La plus juste appréciation qu'elle avait faite de son bonheur ; et, en même temps, la sensation de sa fragilité et la crainte de le voir détruit qui l'avaient prise ; puis, l'intuition qu'elle ne l'avait pas mérité. La comparaison loyale, alors, qu'elle avait faite d'elle-même avec les autres femmes de leur entourage, et qui n'avait pas été à son avantage ; comme conclusion, la recherche vague, parmi leurs relations,

de personnes qui pouvaient le plus plaire à son mari, et, un beau jour, cette notion épouvantable, que la mieux faite pour le séduire était Mme de Burtran ; et les rapprochements terribles des assiduités de son Guy près de la belle jeune femme, de ses fréquents voyages à Burtran !... Enfin, le démon, ce démon insatiable, torturant, atroce, de la jalousie, pénétrant en elle, s'y établissant en souverain et gâtant toute sa vie, même ce qu'elle avait de plus doux, par la tyrannie de ses incessants soupçons.

Guy écoutait sa femme en silence, très sérieusement ; il entrevoyait nettement qu'il pénétrait dans une des phases les plus difficiles de son existence ; la barque de son bonheur conjugal n'y périrait-elle pas ? Saurait-il la conduire au port ?... Il n'hésita pas sur les moyens de la sauver : se sentant sans reproche, il eut vite jugé que la meilleure manière de dénouer la situation était une entière sincérité.

— Madelcine, dit-il à sa femme, il ne me sied pas de réfuter l'accusation que vous portez contre moi, il n'y a que les coupables qui se défendent et je ne le suis pas ; pourtant, je vous suis trop attaché pour laisser, de par ma volonté, le trouble dans votre cœur, c'est pourquoi je vous donnerai une explication franche et loyale de ma conduite.

Et il lui racouta en détail la campagne secrète qu'il avait entreprise chez les de Burtran, devant la nécessité de se les attacher ; il lui dévoila ses combinaisons, les sentiments qui l'avaient dirigé et les puissants mobiles auxquels il avait obéi, tout, jusqu'au dénouement de ce soir.

Madeleine le laissait dire. Elle buvait ses paroles.

Lorsqu'il eut fini, elle se jeta dans ses bras.

— Ah ! s'écria-t-elle, quel bien vous me faites, Guy, par votre confiance ; que ne l'avez-vous eue plus tôt, vous m'eussiez épargné tant d'heures poignantes... Mais je n'y veux plus penser... Embrassez-moi, tout est oublié, n'est-ce pas, pardonné?...

— Oui, ma chérie, pardonné, et de tout cœur, mais à condition que vous ne me renouvellerez plus l'offense de votre méfiance?...

— Non, non, fit Madeleine résolument.

— Que vous ne prendrez pas ombrage de me voir, si l'occasion s'en présente, m'occuper encore de Mme de Burtran, dans le but que vous savez maintenant?

— Ah ! par pitié, Guy ! répliqua vivement Madeleine, n'exigez pas cela de moi. Cette femme, dont l'image s'est mise entre nous, je la hais ! Je sais que vous la trouvez belle, intelligente, supérieure, vous l'avez dit vous-même, eh bien ! je ne pourrai jamais être tranquille si je vous suis près d'elle. Peut-être est-ce un pressentiment, mais il me semble qu'elle vous conquerra, même malgré vous. Aussi, à vous qui avez déjà fait et êtes encore disposé, j'en suis sûre, à faire tout pour moi, je vous demande pour mon repos, pour ma paix, pour notre bonheur, de me faire un sacrifice : ne retournez plus à Burtran.

— Madeleine, répliqua M. d'Arracand sérieusement, pourquoi me demandez-vous la seule chose que je ne puisse vous accorder?...

— Voyez ! s'écria Madeleine, de nouveau bouleversée, vous me refusez ! Vous vous forgez

je ne sais quelle obligation par laquelle vous colorez à vos propres yeux (car je vous crois sincère), votre désir de revoir cette femme ! Ah ! Guy ! elle a pris sur vous un ascendant d'autant plus dangereux que vous ne vous en rendez pas compte !...

— C'est là, Madeleine, reprit M. d'Arracand très sévèrement, votre confiance en moi ? C'est ainsi que vous comptez tenir la promesse que vous me faisiez, il y a un instant, d'oublier cette chimère, si injurieuse pour moi et si funeste pour vous ?

— Oh ! ne me grondez pas ! repartit la jeune femme, prête à pleurer, je vous crois, j'ai confiance en votre parole, mais c'est la pensée que vous vous trouverez aux prises avec la séduction de cette sirène qui m'a fait perdre la tête. Voyez ce que ce serait si votre menace s'exécutait, si vous retourniez à Burtran !

— Je ne vous fais pas de menaces, Madeleine, et je ne me crois pas en péril près de Mme de Burtran, qui ne se soucie pas plus de me séduire que moi de lui plaire ; d'autres intérêts sont entre nous, je vous ai dit lesquels. Je retournerai à Burtran, parce que, quoi que vous prétendiez des obligations que, selon vous, je me forge, mon devoir m'y appelle. Quand on accepte une situation quelconque, on en accepte tous les bénéfices, mais aussi toutes les charges ; lorsque naguère, au Muttoir, j'étais libre, si une de nos relations vous est, bien qu'à tort, inquiétée, et que je m'en fusse aperçu, je n'eusse pas attendu, je vous le jure, une objurgation de votre part pour la rompre et j'eusse été heureux d'en faire le sacrifice à votre repos. Maintenant je ne m'appartiens plus : j'ai

accepté une mission du gouvernement, je la remplirai jusqu'au bout, et je ne reculerai devant rien, de ce que ma conscience me permet, pour mener à bien l'entreprise qui m'est confiée. L'appoint des de Burtran et de leur cercle est indispensable au succès de mon candidat et j'irais, après l'avoir obtenu, me l'aliéner de gaieté de cœur, rendre inutiles tous mes efforts, tous ceux faits depuis six mois dans cet arrondissement!... Et pourquoi?... pour le vain caprice d'une femme hantée par une chimère... Madeleine, réfléchissez, et vous ne me demanderez plus de rompre avec les de Burtran...

— Hélas! fit Mme d'Arracand, un peu apaisée par la fermeté de ce langage, c'est la raison, la froide et saine raison qui me parle par votre bouche, et il faut bien que je m'y soumette! Ah! s'écria-t-elle dans un dernier sursaut de révolte, Guy, pourquoi avons-nous quitté le Muttoir?

— Pour qui, plutôt, Madeleine? lui répondit son mari d'une voix grave.

La jeune femme baissa la tête sous ce reproche, le seul que M. d'Arracand lui ait jamais adressé à ce sujet... et ne répondit pas.

## XIV

Le trouble et l'inquiétude, à défaut de choses plus graves encore, étaient entrés au foyer des d'Arracand et, si la désunion n'en était pas résultée, ces deux êtres qui, pourtant, s'aimaient profondément, n'en étaient pas moins malheureux.

Madeleine, il faut lui rendre cette justice, était courageuse : depuis son explication avec son mari, elle l'avait senti si vrai, si sincère, qu'elle n'admettait plus, par le raisonnement, la possibilité de son infidélité ; mais la jalousie avait si bien pénétré tout son être que, lorsqu'elle ne réagissait pas contre son imagination, elle lui ramenait, presque naturellement, ses odieux et torturants soupçons ; elle avait beau lutter contre cette tendance, elle était presque invincible et, lorsque, dans le monde, rencontrant Mme de Burtran, elle voyait son mari se diriger vers elle, son sang s'immobilisait dans ses veines et s'y glaçait. Lorsqu'elle savait qu'il allait à Burtran, elle était, bien qu'elle n'en dît rien, encore plus malheureuse.

M. d'Arracand se faisait néanmoins un point d'honneur de la prévenir chaque fois qu'il devait rencontrer Mme de Burtran ; dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée, il s'était formellement promis de ne rien lui cacher, et se tenait parole. Il lui en coûtait, affreusement, de le

faire, et son cœur se serrait lorsque, sous le sourire qu'elle imposait à ses lèvres, il voyait les traits de sa femme se décomposer... De même, lorsque le hasard, presque quotidien, les rapprochait des habitants de Burtran et qu'il allait s'asseoir près de la séduisante châtelaine pour lui faire sa cour accoutumée et nécessaire, il sentait sur lui, sans le voir, le triste regard de sa chère Madeleine et il en perdait sa liberté d'esprit ordinaire. Il s'en rendait compte, faisait des efforts inouïs pour la ressaisir, mais, s'il y parvenait, sa conversation n'avait plus ce naturel qui était un de ses grands charmes. Mme de Burtran ne pouvait manquer de s'en apercevoir ; si cela l'aidait à pénétrer le jeu que le jeune diplomate jouait près d'elle, la partie, à sa dernière carte pourtant, était perdue.

Aussi M. d'Arracand qui, d'abord, n'allait dans le monde que pour accompagner sa femme, et n'y trouvait son plaisir que parce qu'elle y prenait le sien, en arriva-t-il à souhaiter qu'elle ne vienne plus avec lui. Ce sentiment concordait, quant à l'époque, avec celui de Madeleine qui, énervée, découragée, fatiguée par les efforts qu'elle faisait afin de se vaincre elle-même, ressentait pour les obligations de société un éloignement irraisonné. Elle multipliait les prétextes pour refuser les invitations, fermer sa porte, se confiner chez elle ; et son mari, qui, naguère, eût battu résolument en brèche ses résolutions, ne s'opposait plus à leur mise en exécution et sortait seul.

Mme d'Arracand ne souhaitait pas précisément ce résultat ; aussi, faisant appel à cette énergie qui se réveille chez toute femme dont les intérêts de cœur sont en jeu, elle s'ingénia à

retenir son mari près d'elle, à faire revivre les souvenirs de leur chère intimité d'antan, pour l'y ramener.

Mais elle se heurtait à deux ennemis que, jusqu'à ces derniers jours, elle avait ignorés : le devoir et la nécessité. Guy était tout disposé à répondre à ses gentilles avances, et son impulsion propre l'eût plutôt porté à reprendre leur vie à deux que l'existence en dehors qu'ils menaient depuis cinq mois, mais cela lui était impossible, il n'était plus son seul maître.

L'automne était très froid, cette année-là ; pourtant le soleil avait quand même, vers midi, d'engageants rayons. Madeleine, habituée au grand air de la campagne, ne s'était pas aperçue d'abord de sa privation, car ses relations avec les châtelains des environs l'attiraient beaucoup au dehors ; mais depuis qu'elle s'était condamnée à une quasi retraite, elle en souffrait un peu. Elle avait une sorte de nostalgie de l'espace, de l'air pur, du calme même des champs, dont la sensation lui eût, pensait-elle, détendu les nerfs. Aussi, un dimanche qu'il faisait très beau temps, ayant bien comploté son plan, vint-elle, un peu avant le déjeuner, frapper à la porte du cabinet de son mari, où elle s'aventurait rarement.

Elle l'y trouva seul et il l'accueillit avec cette courtoisie que les hommes véritablement bien élevés ont avec toutes les femmes et surtout la leur ; au contraire de tant d'autres qui, réservant pour la galerie leurs égards et leurs frais, se dédommagent, dans leur intérieur, de cet effort, par un manque absolu de tenue et d'ama-bilité.

— Guy, lui dit-elle gracieusement, avez-vous vu ce joli temps ?

— Asseyez-vous, chère amie.

— Il ne vous donne pas envie de vous échapper de votre cage?

— Si, peut-être un peu.

— De respirer un bon air pur, de laisser derrière vous, pour quelques heures, tous vos soucis, toutes vos préoccupations?

— Certes, ce serait bien tentant.

— Eh bien ! cédez à la tentation, je vous l'apporte : à une heure on attellera, nous emmènerons nos filles et nous irons au bois du Chartel. Nous y descendrons. Françoise et Jacqueline, qui auront emporté leur goûter, le mangeront sous la surveillance de leur bonne, tandis que nous, mon chéri, nous nous promènerons, en causant de notre heureux temps, que cette excursion nous rappellera, car elle ressemblera à celles que nous faisions à la forêt de Cidran, près du Muttoir, vous vous en souvenez?...

— Quel bon projet, ma petite Mad, répondit Guy, et quel dommage qu'il ne puisse se réaliser!

— Pourquoi ne se réaliserait-il pas?

— Je ne suis pas libre, ma pauvre enfant ! Voyez ce courrier à dépouiller, ces paperasses à examiner, puis j'attends une communication importante cette après-midi.

— Quoi ! fit Madeleine, je vous demande une journée, une seule de votre vie et vous me la refusez!...

— Hélas!...

— Vous me la refusez, continua la jeune femme, s'animant, et, pourtant, vous savez que, dans mon état actuel, je me fais un devoir de vous taire, fatiguée comme je le suis par cette

lutte continue que je livre à ce que vous appelez une chimère, vous savez, dis-je, que rien ne peut m'être à la fois plus doux et meilleur que quelques heures d'intimité. Je vous vois à peine, à présent, retenu que vous êtes sans cesse par ceci ou cela ; nous ne pouvons plus échanger un mot, vous n'approchez plus guère vos enfants ; je vous propose de reprendre, pour une après-midi, cette vie de famille que vous aimiez tant naguère, vous n'y consentez pas !... Et vous voulez que je sois tranquille, en vous voyant vous éloigner de moi chaque jour davantage, vous en détacher visiblement ! Vous voulez que je croie que vous m'appartenez encore tout entier !

— Madeleine, répondit Guy avec beaucoup de calme, tout ce qui, à moi, m'appartient, est toujours tout à vous, mais je ne suis plus libre, il m'est pénible d'avoir sans cesse à vous le rappeler ; je ne dépend plus de mon seul bon plaisir ou du vôtre, j'ai des devoirs de position qu'il me faut désormais faire passer auparavant. Soumettez-vous à cette exigence de notre nouvelle situation, comme je m'y soumets moi-même, ma chère femme, sans révolte ; ne vous fâchez plus, ne vous montez plus la tête, je vous en prie, soyez calme, pour juger les choses sainement, et alors, vous ne m'accuserez plus. Dans l'avenir, je serai sans doute plus libre et par conséquent plus à vous, prenez patience et, en attendant, exécutez la moitié de votre programme, faites atteler et menez vos enfants goûter au bois du Chartrel, vous y penserez un peu au travailleur, retenu à son bureau, et quand vous reviendrez, ce soir, rassérénée par

le grand air, les nerfs apaisés par une salutaire fatigue, vous serez plus juste envers moi.

Et d'un mouvement doux, Guy, impuissant à se contenir plus longtemps, fit de la main, à sa femme, un signe d'adieu qui lui donnait congé, et s'absorba avec affectation dans la lecture d'un dossier.

Madeleine eut un geste de colère impuissante et, dévorant ses larmes, s'en fut sans mot dire.

Elle ne fit pas la promenade projetée et, pendant quelques jours, se montra plus casanière encore, ne quittant plus sa maison. Cette séquestration volontaire eut pour effet de la rapprocher de ses petites filles. Elle les aimait toujours autant, mais sa vie mouvementée de ces derniers mois l'en avait un peu séparée. Elle retrouva un charme très grand à s'occuper des mille détails de leur existence intime : leur lever, leur toilette, leurs repas, leurs travaux et leurs jeux. Les voyant à toute heure, elle les observa et les trouva légèrement changées. Jacqueline était grandie, mais un peu pâle ; quant à Françoise, elle avait une sorte d'agitation nerveuse ou fébrile qui eut vite fait d'effrayer sa mère. Et ce n'était pas à tort ; au bout de quelques jours, la petite fille, prise d'une grosse fièvre, s'alita.

Quand ses enfants avaient le moindre bobo, Madeleine perdait la tête, et ce n'était pas trop de tout l'empire de Guy sur elle pour la rassurer et la calmer. Combien ne souffrit-elle pas dans cette première journée de maladie de sa fille, privée, pour la soigner, du concours intelligent de son mari, qui, parti dès le matin pour sa préfecture, ne devait rentrer que fort tard dans la nuit !

Le médecin, choisi au hasard dans la préci-

pitation de l'inquiétude, ne se prononçait pas : la tête était prise, il y avait du délire et une excessive nervosité. Tout se bornerait-il à ce seul accès de fièvre, dont la violence était décuplée par l'excitation de l'enfant, ou bien n'était-il que le début d'une maladie grave ? Il fallait vingt-quatre heures à la Faculté pour se prononcer. Elles parurent à Madeleine des siècles d'angoisse, tant son inquiétude, grossie par son imagination et son isolement, était exagérée. Son mari, rentrant au milieu de la nuit, l'apaisa un peu par sa présence et ses paroles. Pour lui, l'enfant, très vivement attaquée, ne l'était pas gravement.

Quelle qu'ait été sa fatigue, il passa le reste de la nuit au chevet de sa petite fille en délire, mais lorsque, vers le matin, plus paisible, elle s'endormit, il se décida à regagner son cabinet où du travail pressé l'attendait. Le voyant s'éloigner, Mme d'Arracand eut une exclamation de douloureuse surprise :

— Oh ! Guy ! fit-elle d'un ton de reproche, vous vous en allez !

— Quelques instants, oui, Madeleine, il le faut bien.

— Il le faut ! Quand votre fille se meurt peut-être, elle n'est pas votre unique préoccupation... Ah ! Guy, au Muttoir, vous ne l'eussiez pas quittée comme cela !

— Le Muttoir, hélas ! nous n'y sommes plus, murmura Guy, dont ces récriminations injustes lassaient, malgré lui, la longue patience.

Et il s'en fut.

Le médecin vint peu après : M. d'Arracand avait vu juste, Françoise n'était pas en danger, même de maladie sérieuse.

— Dans deux jours, dit le docteur, elle aura repris sa vie habituelle, mais il ne faudra pas s'endormir sur cette amélioration factice et passagère. Cette enfant est à soigner, son système nerveux est dans un état d'excitation dont je ne savais pas d'abord à quoi attribuer le paroxysme ; j'en trouve la cause, aujourd'hui, dans une anémie qui n'est pas de son âge et dont je ne pénètre pas le motif déterminant.

Et le médecin, qui était conscientieux et soigneux, interrogea Mme d'Arracand sur les antécédents de l'enfant, sa santé, les circonstances dans lesquelles elle avait été élevée, le climat qu'elle habitait auparavant. Lorsqu'il eut tous les détails qu'il lui importait de connaître, il résuma son appréciation.

— Il ne faut pas chercher plus loin la raison de la débilité soudaine de cette enfant, madame, dit-il ; elle est née à la campagne, y a passé ses premières années dans cet air vivifiant que réclamait sa santé délicate, elle en est subitement privée, c'est là ce qui la rend malade ; il faut lui rendre, au plus vite, son soleil et sa brise des champs. Je sais bien que la saison n'est guère favorable pour une cure de ce genre, mais nous aurons peut-être encore quelques beaux jours et l'hiver, même, lui serait plus clément là où elle l'a toujours passé, que dans la chaleur malsaine d'un appartement restreint.

Madeleine, terrifiée, écouta sans répondre le verdict du médecin, mais, déjà, son imagination bouillonnait dans son cerveau.

Sa fille était malade ! Elle mourrait peut-être et tout cela parce qu'elle était dans de mauvaises conditions pour vivre, que l'atmosphère

étouffée de cette cité ne lui convenait pas : c'était la ville qui la tuait !

La ville ! Qui avait voulu l'habiter ? Elle, Madeleine ! Elle serait donc le meurtrier de sa fille?...

Ah ! que maudite était l'heure d'égarement et de folie où, abusée par l'amour-propre, le désir de jouer un rôle sur la scène du monde, elle avait voulu quitter ce Muttoir où elle goûtait, sans s'en rendre compte, tant de calme bonheur ! Il y avait à peine cinq mois qu'elle en était partie et les déceptions s'étaient multipliées sous ses pas. Maintenant qu'elle connaissait les charmes de la vie de famille, toute autre lui semblait banale et vaine, et elle n'avait plus retrouvé cet enivrement des succès mondains dont elle avait, naguère, goûté l'encens et, depuis, gardé le dangereux souvenir.

En revanche, elle avait perdu son repos, peut-être (elle le croyait du moins), l'affection de son mari et, par-dessus tout, elle pouvait perdre son enfant !

Si elle avait réussi à prendre son mal en patience et, sa dignité aidant, à supporter sa destinée actuelle, il n'en fut plus de même quand le sort de sa fille fut en jeu. Ce qu'elle avait accepté comme châtiment mérité de son imprévoyance, il ne lui était plus permis de s'y soumettre, maintenant que l'existence de son enfant était, par là même, mise en question.

Le médecin commandait pour Françoise le retour à cette vie des champs à laquelle elle avait dû ses belles joues roses, eh bien ! on partirait dans quatre, cinq, six jours, le plus tôt possible, et, puisque c'était pour elle seule que

Guy avait quitté le Muttoir, il ne refuserait pas, à sa prière, d'y retourner pour toujours.

Sous l'empire de ces pensées et encore toute vibrante de la sensation d'angoisse que le médecin avait éveillée en elle, elle s'en fut de nouveau trouver son mari dans son cabinet.

Il y travaillait avec son secrétaire. La voyant entrer, toute bouleversée, il le congédia d'un geste.

— Françoise? interrogea-t-il, un peu inquiet.

— Elle est mieux pour aujourd'hui, répondit Madeleine, mais le médecin a été formel : ce qui tue cette enfant délicate, c'est l'air de la ville et, si nous ne la reconduisons pas à la campagne, tout de suite, nous la perdons.

— A la campagne, en cette saison? fit M. d'Arracand.

— Oui, répliqua sa femme, à la campagne.

Et elle lui raconta tout au long la consultation du docteur, en exagérant même la portée, comme le font souvent les femmes, inconsciemment, pour donner plus de poids et plus de force à ce qu'elles affirment.

— Oh! continua-t-elle, la coupable de tout ceci, je le sais bien, c'est moi ; si je n'avais pas eu la folie de vouloir mener une vie plus mondaine, nous n'eussions pas quitté le Muttoir, je n'aurais pas perdu mon mari (car vous avez beau dire, je vous ai perdu!) vous m'aimeriez toujours et ma fille ne serait pas malade ! J'ai commis la faute, Guy, et pourtant c'est vous seul qui pouvez la réparer, je vous conjure de le faire, je vous en conjure au nom de notre passé, de notre affection, de nos années de bonheur, de moi-même, qui vous suis si attachée, de nos enfants, nos chères enfants... Guy, envoyez

otre démission aujourd'hui même, dans huit jours nous serons au Muttoir, où notre fille retrouvera sa santé, et nous, notre calme et douce félicité d'autrefois.

— Ma démission ! exclama Guy, bouleversé par cette exigence.

— Oui, votre démission, vous ne me la refuserez pas ; je sais bien que c'est pour moi seule que vous vous êtes fait nommer sous-préfet, que vous ne tenez pas à ces fonctions, et que, de même que vous m'aviez fait le sacrifice de votre indépendance, vous me ferez celui de cette carrière, à laquelle quelques mois n'ont pu vous attacher. Et je vous en serai si reconnaissante, je vous ferai une vie si bonne, si agréable ! Maintenant que j'ai les yeux ouverts par l'expérience, nous serons si heureux. Ah ! que je voudrais être plus vieille de huit jours !

Elle ne doutait pas, l'inconséquente jeune femme, dans ce naïf égoïsme, résultat d'une longue gâterie, qui ne lui faisait envisager que son point de vue personnel, que son mari n'accéderait à sa demande.

— Madeleine, lui dit-il, avez-vous songé à ce que vous réclamez de moi ? Que diriez-vous d'un soldat qui se déroberait la veille d'une bataille ? D'un homme qui, après avoir accompagné son ami dans un voyage, fuirait à l'heure du danger ?... Vous les appelleriez l'un et l'autre des lâches. Et pourtant vous me conseillez de les imiter !

Mme d'Arracand, accablée par cette objection, ne répondit pas.

— Non, Madeleine, poursuivit le sous-préfet, je ne donnerai pas ma démission, je n'abandonnerai pas le parti que je sers au moment où se

décideront les destinées de mon pays. Je ne crois pas que la vie de mon enfant soit en péril, et je suppose que le médecin s'exagère les heureuses conséquences que pourrait avoir son retour à la campagne en cette saison, déjà rigoureuse. Du reste, je le verrai, je lui parlerai sérieusement, et s'il persiste dans sa première ordonnance, eh bien ! Madeleine, ce sera un sacrifice, mais, d'après ce que vous venez de me dire, j'espère que vous vous montrerez à sa hauteur, vous partirez pour le Muttoir avec nos enfants.

— Et quand viendrez-vous m'y rejoindre ? fit Mme d'Arracand, qui respirait à peine.

— Après les élections, je pourrai avoir un congé, j'espère ; en tout cas, il me sera toujours facile de m'échapper un instant pour aller jusqu'à vous.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, reprit Madeleine ; quand reviendrez-vous me retrouver au Muttoir, pour tout à fait ?

— Comment ! pour tout à fait ?

— Pour toujours. Je comprends que vous ne vouliez pas déserter votre poste au moment du combat, mais plus tard, lorsque la lutte sera terminée, votre devoir ne vous retenant plus, vous céderez à mon désir, vous quitterez l'administration, vous reviendrez au Muttoir. Quand luira ce bienheureux jour, c'est là ce que je vous demande ?

— Je ne suis pas décidé du tout à quitter l'administration, répondit Guy froidement en effilant sa longue moustache brune ; je pourrais vous répondre, ma chère Madeleine, que je ne suis pas absolument un pantin dont on tire les ficelles en tous sens pour le faire mouvoir. C'est

par condescendance pour vous que j'ai changé ma vie, je ne puis vraiment la modifier tous les mois au gré de vos caprices ! Pardonnez-moi de vous parler un peu sévèrement, il m'en coûte, croyez-le bien, mais votre conduite l'exige. Vous avez fait de moi, par votre influence, un sous-préfet, je le suis, je le reste.

— Mais si la campagne est nécessaire à la santé de notre fille ?

— Elle ne lui sera pas toujours indispensable, avec quelques précautions elle s'habituerà en ville tout comme une autre. Si le médecin le juge urgent, vous irez passer avec elle un mois au Muttoir, vous reviendrez ici pour l'hiver, et, au printemps prochain, nous aviseraisons.

— Et, reprit Madeleine, je continuerai dans un mois, l'an prochain, et toujours, cette vie que j'abhorre ?

— Que voulez-vous, ma pauvre amie, cette vie, vous l'avez tant désirée ! Ne voyez pourtant pas les choses trop en noir ; si, comme je l'espère, les élections nous sont favorables, et que nos amis restent au pouvoir, j'en profiterai, on me l'a formellement promis ; j'obtiendrai de l'avancement : une sous-préfecture plus importante et, par la suite, une préfecture... Alors, madame la préfète, serez-vous satisfaite ?

— Oh ! Guy, ne raillez pas, j'ai la mort dans l'âme ! dites-moi plutôt : et si, au lieu de tourner à l'avantage du maréchal, les élections étaient mauvaises, qu'adviendrait-il ?

— Oh ! je n'aurais plus en ce cas la perspective d'une préfecture à faire luire devant vos yeux, au contraire ! Si nous sommes battus, il faut compter sur un immense coup de balai qui emportera tous les fonctionnaires du 16 Mai,

comme, le 16 Mai, ont été enlevés ceux du régime précédent.

— Alors, si le 14 octobre amenait un succès, vous donneriez votre démission ?

— Pas tout de suite, j'obéirais au mot d'ordre qui nous serait donné, et, dans cette éventualité, mon sentiment personnel serait de rester sur la brèche jusqu'à ce qu'on m'en chasse. Mais je n'y veux point songer, j'espère le succès... Allons, chère amie, retournez près de votre petite malade et laissez-moi travailler, j'irai vous rejoindre dans quelques minutes.

Mme d'Arracand obéit sans répondre ; arrivée sur le seuil, elle se retourna et jeta à son mari un regard bien doux et bien triste...

Guy le surprit au passage et voulant ramener un sourire sur ces jolis traits qu'il adorait :

— Dites donc, madame la sous-préfète, lui dit-il gaiement, n'allez pas, le 14, faire des vœux contre nous...

## XV

Le grand jour est arrivé, le jour des élections.

Depuis le matin, le sous-préfet est fiévreux, il se promène de long en large dans son cabinet et, bien qu'il veuille dissimuler son agitation, il n'y peut parvenir : il a plusieurs motifs d'anxiété.

Un prime les autres : c'est le souci des destinées de son pays. Qui gagnera la bataille enga-

gée? Et celui qui remportera la victoire, quel qu'il soit des partis en présence, sera-t-il celui qui apportera à la France la confiance, la paix, la force?...

C'est là, pour Guy, la question principale ; il appartient tout entier à celui que, dans sa complète loyauté, il croit le plus capable de les lui procurer, verra-t-il son triomphe?

Après cette préoccupation, la plus noire, viennent les perplexités personnelles auxquelles il est déjà bien beau de pouvoir donner le second rang, lorsque, chez tant d'êtres moins noblement organisés, elle a la première, l'unique place...

L'élection du commandant Marbeau est, pour M. d'Arracand, un point qui le touche au vif. Il a fait tout ce qui lui était possible et permis pour assurer sa réussite, il s'est donné corps et âme à cette tâche... le succès couronnera-t-il ses efforts?

Enfin si, détachant un instant sa pensée, troublée par cette tension continue vers l'inconnu, des problèmes de sa vie publique, il la tourne vers sa vie privée, une nouvelle interrogation se dresse devant lui. Les élections favorables au maréchal, c'est, restée ouverte devant lui, la voie dans laquelle il est entré : une carrière honorable, pleine d'avenir, avec la conscience de servir de son mieux son pays ; c'est la faculté gardée de choisir entre deux genres d'existence ; car, si le maréchal l'emporte, bien que la victoire doive engager, au moins autant que la défaite, des hommes qui y auront contribué à continuer de prêter main-forte au gouvernement, il n'en sera pas moins libre, quelques mois écoulés, de rentrer, s'il lui plaît, dans

l'ombre de sa vie privée, comme il pourra aussi, s'il le juge plus avantageux, persévérer dans le chemin commencé et y attendre même quelque amélioration.

Mais si les élections tournent mal pour son parti, c'est le retour forcé, brusque et sans appel à l'existence d'antan. Oh ! lui, sans doute, serait heureux de revenir au Muttoir ! Qu'importe les honneurs, le monde et ses brillants apanages à cet homme, simple et doux, qui a sagement borné ses ambitions à trouver le bonheur dans son intérieur ?

Quoique modestes, elles n'ont pas été pleinement satisfaites ; le seront-elles jamais ? Et, si les circonstances le renvoient au Muttoir, y ramènera-t-il une femme assagie par l'expérience ou bien une désillusionnée qui, bien que deux fois déçue, rêvera et cherchera encore du nouveau ?

Et le sous-préfet d'Arteville, dominé par tous ces graves sujets de méditation, se promène, de plus en plus nerveusement, sur le tapis épais aux multicolores dessins d'Orient qui recouvre le plancher de son cabinet de travail.

Si M. d'Arracand est anxieux, sa femme ne l'est pas moins. A elle, ne s'impose aucun problème de politique, d'amour-propre ou autre sentiment, de ceux que l'on pourrait appeler de l'extérieur du cœur. La partie qui se joue doit décider de sa destinée. Ou le maréchal réussira et alors le sort en sera jeté, il lui faudra traîner toute sa vie, comme un boulet, cette existence au-devant de laquelle elle est venue, il y a six mois, les bras tendus. Ou bien le maréchal sera battu et alors, la liberté de Guy lui étant rendue, il n'aura plus de raisons pour refuser à sa femme

ce retour à la situation d'autrefois qu'elle lui demande si ardemment et souhaite de même.

Aussi, malgré les recommandations ironiques de son mari, Madeleine, obéissant à son instinct de femme, qui fait passer, avant tout intérêt plus grand et plus important, son propre avantage, désire-t-elle secrètement, de tout cœur, une issue contraire à celle que le sous-préfet espère du grand problème que va résoudre la voix du peuple souverain.

Les deux époux se cachent réciproquement leurs graves préoccupations. Au déjeuner, Guy a pris des airs dégagés que dément le pli profond creusé entre ses sourcils ; il s'est montré très nerveux, s'est plaint du menu, de la confection des plats, et lui qui ne prend jamais garde à ce qu'on lui sert, a demandé à sa femme comment elle conserve pour cuisinière une pareille « gargotière ».

Le matin, pendant que Madeleine dormait encore, il est allé entendre pieusement une messe matinale à l'église cathédrale ; tout à l'heure il ira voter, puis il ne sortira plus, un sous-préfet ne se promène pas un jour d'élection.

Revenant, vers une heure, de la mairie, où il est allé porter son bulletin à l'urne officielle, il se dit, avec une mélancolie sentimentale, que développe chez lui l'excès de la tension intellectuelle, que, lorsque de nouveau son pied foulera ces pavés, le sort de la France sera fixé, et le sien aussi.

Deux heures sonnent ; il est dans son cabinet où, d'instant en instant, entrent les mandataires qui apportent des nouvelles et les privilégiés qui viennent les y apprendre. La journée

se passe. Madeleine, de sa fenêtre, voit toutes ces allées et venues, les employés qui sortent précipitamment, un papier plié à la main, courant au télégraphe ; les courriers que le sous-préfet, prenant certaines mesures d'ordre, expédie de divers côtés. Vers six heures, son mari lui fait dire qu'il ne dînera point, qu'elle ne l'attende pas, il va entrer en séance. Car le grand moment est venu et le dépouillement du scrutin va commencer. Le premier résultat arrive par le télégraphe, d'autres lui succèdent ; la cloche du beffroi annonce le travail qui se fait à l'hôtel de ville pour la ville elle-même. Les communes, qu'aucun fil télégraphique ne relie au chef-lieu, envoient leurs résultats par des gendarmes à cheval. Madeleine n'y voit plus guère, à sa croisée, mais elle distingue, pourtant, des ombres qui entrent et sortent vivement par la porte intérieure, spéciale au cabinet de son mari et à ses bureaux ; elle perçoit le trot pesant des chevaux des gendarmes, elle remarque surtout la foule qui augmente, groupée dans la rue, et si compacte qu'elle avance peu à peu pour envahir la cour de la sous-préfecture, dont un factionnaire, l'arme au bras, défend l'entrée. Et cette foule pousse des clamours dont elle ne comprend pas le sens, mais qui la glacent d'effroi. Elle sent, devant elle, ce pouvoir du peuple, cette force des masses, contre lesquelles toute volonté est impuissante, et elle frissonne en songeant aux émeutes qui se sont formées dans des rassemblements comme celui-ci, bien que plus nombreux, et aux scènes de sang et de mort qui en ont quelquefois résulté.

Comme toujours, son imagination l'emporte : les gens qui stationnent devant la sous-préfec-

ture sont fort paisibles ; parfois, à l'arrivée d'un courrier, au retour d'un porteur de dépêches laissant soupçonner les nouvelles qu'ils possèdent, un élan d'enthousiasme ou de découragement parcourt le groupe, le remuant tout ; on entend des cris de triomphe, mêlés à des exclamations de dépit, car il y a toujours nombre égal de contents et de mécontents. Parfois aussi les lazzis d'un gamin, d'un spectateur facétieux, provoquent un long éclat de rire qui, se répandant avec une rapidité de traînée de poudre, se prolonge comme une décharge de mousqueterie, soulevant toute la foule d'une gaieté soudaine et souvent peu justifiée. Ce sont là les seules manifestations de ces impatients que la curiosité, plus encore que l'intérêt, amène là. A onze heures, Madeleine entend avec effroi une nouvelle bande très compacte venir se joindre à la première. Ce sont les gens qui attendaient à l'hôtel de ville le résultat du scrutin et qui, le connaissant, suivent à la sous-préfecture ceux qui l'apportent. On perçoit, très nets, quelques cris audacieux de : « Vive le commandant Marbeau ! vive l'armée ! vive le maréchal ! » Et quelques timides murmures de mécontents, vite réprimés par l'élan que donne le succès, même aux tièdes. Ne pouvant plus dominer son impatience, Madeleine, malgré sa résolution de rester en dehors de tout ceci, envoie son domestique aux nouvelles. Il revient peu après disant qu'à Arteville le commandant Marbeau est passé avec une grande majorité et que, jusqu'à présent, les autres résultats connus lui sont favorables, mais qu'il y en a encore nombre à savoir.

— Guy sera bien content, pense Madeleine

avec un soupir. Car elle, l'égoïste, n'est pas si satisfaite...

Et elle continue sa veillée solitaire, de plus en plus nerveuse, agitée, tressaillant au moindre bruit, et frissonnant usqu'au cœur à chaque clamour de la foule.

Enfin, vers deux heures du matin, elle entend un mouvement plus accentué, une clamour plus grande ; elle voit descendre les marches des appartements de travail de son mari à quelques hommes dont elle reconnaît les silhouettes comme celles des amis politiques de Guy. Les cris de la populace redoublent, les hourras se font entendre, puis tout s'apaise, la foule s'éloigne, on ferme la porte de la cour, on éteint le gaz... C'est fini.

Et quelque temps après, M. d'Arracand, triomphant, entre dans sa chambre.

— Le commandant Marbeau est nommé ! s'écrie-t-il, trois mille voix de majorité !

Madeleine ne dormit guère pendant le reste de cette nuit-là. Arteville était-il l'image de la France entière et pouvait-on préjuger, par le vote d'un arrondissement, de celui de tous les autres ?

La tête fatiguée par cette idée qu'elle ressassait, Mme d'Arracand s'endormit au jour d'un sommeil de plomb, qu'on respecta si bien qu'elle ne s'en éveilla que vers midi. Tout de suite, elle demanda son mari ; il était retourné dans son cabinet ; bientôt après, pourtant, il frappait à sa porte.

Il entra : son air soucieux contrastait si fort avec son épanouissement de la veille qu'il sauta de suite aux yeux de sa femme.

— Eh bien ? lui dit-elle.

D'un geste il congédia la femme de chambre qui préparait la toilette de sa maîtresse.

— Eh bien ! répondit-il lorsqu'elle se fut éloignée, cela ne va pas !

— Comment ! fit Madeleine, cachant mal sa joie.

— Les nouvelles du département sont mauvaises ; il n'y a que l'arrondissement d'Arteville qui ait bien voté ; ailleurs, battus sur toute la ligne. Je sais encore fort peu de choses du reste de la France, mais ce que j'en ai appris n'est guère rassurant.

— Alors, fit Madeleine, vous perdez espoir ?

— Pas encore, je ne connaîtrai le résultat général et définitif que demain vers midi, au plus tôt.

Et ce fut une nouvelle journée d'alternatives de crainte et d'espoir ; d'heure en heure, presque, Guy recevait des dépêches ; pourtant, le soir, quand sa femme voulut l'interroger, il se montra impénétrable.

— Cela ne marche guère, dit-il, mais on ne peut se prononcer avant demain.

Et plus Guy était sombre, plus Madeleine était radieuse. Le lendemain, il était deux heures lorsqu'il vint chez elle : le courrier de midi, lui apportant le résultat général, ne lui laissait plus d'illusions. Il était soucieux, plus même, triste ! Il entrevoyait l'avenir clairement ; d'ici deux mois, il serait renvoyé à ses pénates. Lui, cela le touchait peu, mais Madeleine, Madeleine !... Ce retour à la campagne, en plein hiver, ne ferait-il pas vite tomber son enthousiasme, factice peut-être, de reprendre la vie de famille ? Si, à son ennui d'autrefois, allaient se joindre, dans un temps donné, les regrets de l'existence

dont elle avait goûté, qui ne lui plaisait pas dans le présent, mais que le passé pouvait idéaliser, d'accord avec sa privation?...

Guy avait donc le front lourd de soucis lorsqu'il s'approcha de sa femme.

— Ma pauvre amie, lui dit-il d'un ton découragé, c'est fini, fini, fini, nous sommes vaincus !

Madeleine ne put réprimer un cri de joie.

— C'est définitif? dit-elle.

— Absolument, il reste quelques ballottages, mais nous fussions-ils même favorables, notre minorité à la Chambre est plus considérable encore qu'auparavant, la partie est perdue, irrémisiblement.

— Ah! s'écria Madeleine, se jetant au cou de son mari, quel bonheur! quand partons-nous?...

Et Guy lut dans ses beaux yeux clairs, comprit à l'accent de sa voix, à la spontanéité de son élan, une telle sincérité qu'il se rendit compte, en un instant plus rapide que l'éclair, que ses craintes pour l'avenir étaient vaines et que Madeleine était bien corrigée!

Aussi, la serrant contre son cœur, ce fut en toute joie, en toute confiance qu'il lui répondit :

— Quand tu voudras!

FIN

*Le prochain roman (n° 143) à paraître  
dans la Collection "STELLA".*

# UN HERITAGE

par

JEAN DE MONTHÉAS

---

## I

Le château de La Roche-Landier était une très  
vieille demeure.

Elle avait du, comme tout autre, être hospitalière  
et gaie, quand des voix d'enfants et de jeunes femmes  
mettaient sous ses voûtes profondes les cascades  
argentines de leur rire insoucieux, quand un beau  
soleil de printemps irisait de ses tièdes rayons les  
centaines de petits carreaux encaissés de plomb...

Mais, à l'heure actuelle, ses girouettes rouillées  
criaient lugubrement au vent du nord, et ses volets  
étaient fermés pour la plupart, ainsi que ceux des  
maisons sur lesquelles plane un deuil. Les vieux  
arbres d'une épaisse futaie étendaient tout près  
leurs branches dénudées; une bise glaciale pleurait  
dans les longs corridors en passant sous les portes  
comme un gémissement plaintif, et cet aspect désolé  
de l'antique habitation était en parfaite harmonie  
avec le paysage qui l'entourait.

Une neige fine tombait, tombait depuis des journées,  
ensevelissant tout sous son moelleux tapis,  
revêtant montagnes et vallées du blanc uniforme  
hivernal, dont la poésie douce, pénétrante, un peu

## UN HÉRITAGE

triste, ne semblait nulle part pouvoir être plus éloquente qu'en ce lieu. Dénormes blocs de rochers surplombaient de tous côtés, hérissés de bois de pins sur les hauteurs.

Insensiblement, cette verdure sombre disparaissait sous les flocons qui s'y posaient en fragments, pareils à des brins de duvet impalpable. De ce point élevé, on ne voyait au-dessous que des précipices, des formes incertaines et étranges, au-dessus, que les cimes aiguës des Pyrénées.

Si loin que le regard s'étendit, il n'apercevait qu'une immensité blanche et grandiose, endormie dans un silence imposant, à peine troublé par le cri d'un oiseau de proie ou la chute d'un torrent.

Le château, situé à l'extrémité de la vallée, vieille construction aux lourdes murailles grises, aux toits d'ardoise bleu-violet, paraissant dater de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, ne rompait point ce grand calme de la montagne. Aucun bruit ne s'en échappait; on l'eût cru inhabité si une légère colonne de fumée, qui montait en spirale, pour s'évanouir promptement dans l'air humide, n'eût trahi la présence d'êtres vivants.

Au fond d'une pièce du rez-de-chaussée, vaste salle voûtée et lambrisée en poirier noir, un homme était assis près de la haute cheminée de granit, devant un feu mourant, et songeait en suivant distraitemment des yeux les petites flammes bleuâtres où, durant les soirs d'hiver, chacun de nous a retrouvé ses pensées et ses rêves. Le marquis de La Roche-Landier paraissait âgé de soixante-dix ans; il en avait, en réalité, cinquante-huit.

On se demandait, en le voyant ainsi affaissé, courbé, prématurément blanchi, s'il pliait sous le poids des années, des infirmités, ou sous le fardeau de quelque accablante douleur. On penchait pour la dernière hypothèse, quand le vieillard relevait par instant son front sillonné de rides, et que l'on rencontrait un limpide regard bleu, candide et clair comme celui d'un enfant. Les peines de la vie avaient brisé son corps et ravagé son visage sans flétrir son âme.

*(A suivre.)*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames*

## MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste, 6 fr. 75; Etranger, 7 fr. 75.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

## ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste, 6 fr. 75; Etranger, 7 fr. 75.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, dentelles en fillet, etc.

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste, 6 fr. 75; Etranger, 7 fr. 75.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

## contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeure d'exécution, en broderie anglaise. La menagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste, 5 francs; Etranger, 5 fr. 50.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

## Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

## LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37 x 57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

## Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Gargouettes, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

# L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

## Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en grandeure naturelle.

En vente partout : 7 francs; *franco poste, 7 fr. 75; Etranger, 8 fr. 75.*

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs; *franco poste, 53 francs; Etranger, 63 francs.*

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)  
à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

Les Romans de  
**La Collection "STELLA"**  
paraissent régulièrement tous les quinze jours.

**La Collection "STELLA"**  
constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

**ABONNEZ-VOUS**

**TROIS MOIS (6 romans) :**

France. ... 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

**SIX MOIS (12 romans) :**

France. ... 18 francs. — Etranger.. 23 francs.

**UN AN (24 romans) :**

France. ... 30 francs. — Etranger.. 40 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

